This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRA

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

XVI

CHAMFORT & RIVAROL

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

ŒUVRES

DE

CHAMFORT

ET

RIVAROL

Nouvelle édition, avec une notice sur les auteurs

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1884

848.5
C441b

466218

NOTICE

NICOLAS CHAMFORT *est né en 1741, dans un petit village de l'Auvergne, près de Clermont. Il ne connut pas son père. Sa mère était demoiselle de compagnie dans une famille riche, et elle perdit cet emploi aussitôt qu'on s'aperçut qu'elle était enceinte. On sait peu de chose sur l'enfance de Nicolas. La mère et l'enfant vinrent à Paris, et celui-ci fut admis au collège des Grassins, en qualité de boursier. C'était un élève distingué. En rhétorique, il obtint tous les prix. Il devint abbé. « C'est un costume et non point un état », disait Chamfort. On lui promit une abbaye, mais il répondit : « Non, je ne serai jamais prêtre, j'aime l'honneur et non les honneurs. »*

Il n'avait jusque-là porté que le nom de Nicolas. Il prit le pseudonyme de Chamfort. Pour faire vivre sa mère, il donna des répétitions, il se fit instituteur ; mais l'indépendance de son caractère ne s'accommodait guère à cette sujétion. Un jour, raconte un de ses biographes, M. Arsène Houssaye, il rencontre un jeune prédicateur de ses amis qui allait à la cour. — « Eh bien ! Nicolas, que fais-tu ? — Je vais faire un sermon à ma mauvaise étoile. — Tu sais faire des sermons, toi ? — Oui, écoute. » Et Chamfort se mit à débiter une galante apostrophe à sa mauvaise fortune. — « Ah ! que tu es heureux, s'écrie le prédicateur ; moi qui ne trouve jamais rien à dire quand je monte en chaire ! Veux-tu faire

mes sermons? Je les prononcerai, car j'ai de la mémoire. — C'est dit : un louis par sermon. » Le prédicateur frappa dans la main de Chamfort. Il lui fallait un sermon par semaine. Grâce à ce travail, Chamfort vécut près d'une année. Diderot avait bien débuté de même dans cette ingrate carrière des lettres.

A cette époque, un riche Liégeois l'emmena avec lui en qualité de secrétaire particulier; mais il revint bientôt à Paris, désillusionné et sans le sou. Quelques articles qu'il réussit à faire insérer dans les Gazettes et au Journal encyclopédique *lui permirent de vivoter pendant deux ans dans un état voisin de la misère.*

L'idée lui vint de prendre part aux concours académiques. Il remporta le prix de poésie avec son Épître d'un père à son fils, sur la naissance de son petit-fils ; *et une de ses pièces :* la Jeune Indienne, *jouée avec succès à la Comédie-Française, acheva de le mettre en évidence. Les salons s'ouvrirent devant lui. Il fut recherché et choyé. « Enfant de l'amour, beau comme lui, plein de feu et de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle, sa bonne mine lui valait des succès, qui, selon l'expression de Sainte-Beuve, dérangeaient le bon ordre domestique. » Madame de Craon disait de lui à ses intimes : « Vous ne voyez qu'un Adonis, et c'est un Hercule. »*

Mais, si fort qu'il fût, il s'usa à la besogne. Peu d'années après, on le retrouve, « pour ses péchés, aux eaux de Spa, aux eaux de Barèges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. »

A son retour à Paris, il fut recueilli par Madame Helvetius, qui avait à Sèvres « un hôpital littéraire. » — « Il faut choisir, disait-il : aimer les femmes ou les connaître; il n'y a pas de milieu. » Cette pensée est aussi de lui : « Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir. » Et cette fameuse définition : « L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. » Chamfort ne mettait guère de poésie dans la passion. Il dit cependant un jour : « Je n'ai jamais perdu terre *avec les femmes, si ce n'est dans le* ciel. »

« Il aurait pu, dit un de ses biographes, Arsène Houssaye, mieux qu'un autre faiseur de paradoxes, écrire l'histoire de l'amour. Il avait étudié la femme et les femmes. Il savait les mille et une attaques contre les places fortes de la vertu. Il commençait souvent le siège au petit lever. Au dix-septième siècle, les marquis allaient voir le lever des femmes, comme les philosophes allaient voir le lever du soleil. Le soleil et les femmes sont toujours de ce monde, mais ne se lèvent plus en public. Chamfort trouvait que le midi a une sorte de sévérité fatale aux amoureux. A huit heures on pouvait ouvrir le roman, sauf à l'interrompre à la première page ; à six heures, il fallait railler au lieu de s'attendrir ; à neuf heures, conter quelque histoire émouvante ; à minuit, suivre son inspiration, et, une fois en campagne, ne pas rebrousser chemin, même si le feu était à la maison. Selon Chamfort, il y a tant d'illogisme chez la femme, que les raisonnements ne la prennent jamais. Il faut savoir être dans le même moment un homme d'esprit et une bête, un maître et un esclave, un sage et un fou. « Savez-vous pourquoi, « disait Chamfort à Mirabeau, j'ai séduit madame *** ? C'est « que je me suis aperçu le premier que, puisqu'elle avait « changé en cramoisi le meuble de son boudoir, il fallait « changer avec elle le ton de la conversation. »

La duchesse de Grammont avait pris Chamfort sous sa protection. Elle l'introduisit à la cour ; on joua à Fontainebleau sa tragédie de Mustapha et Zeangir, et le roi lui donna douze cents livres de pension. Le prince de Condé lui offrit en même temps un poste de secrétaire dans sa maison. Mais Chamfort ne put supporter longtemps le collier : six mois après, il quittait le Palais-Bourbon, disant : « Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi. »

Il se retira à la campagne. La vie frivole et agitée du monde l'ennuyait. « Je ne demande rien, écrivait-il dans une de ses lettres, mais il faut qu'on me laisse à moi-même. Il n'est pas juste que je porte en même temps le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune ; j'ai une santé délicate et la vue basse : je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des tracas, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être

écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse... — L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage même fantasque de mes livres, voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. »

Une amie partagea sa retraite. « C'est le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose, » dit-il quelque part. Mais cette tendre liaison fut brusquement coupée par la mort. Chamfort était tombé dans une mélancolie accablante. « Je ne puis plus vivre, disait-il à un de ses amis ; les larmes coulent, et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux. »

Chamfort revint à Paris au moment où la Révolution éclata. Il fut entraîné dans le mouvement et entra un des premiers à la Bastille. Il avait été reçu à l'Académie française, mais il n'écrivit pas moins un discours sur la suppression des académies, discours qui fut prononcé par Mirabeau. C'est lui qui donna à Sieyès le titre de sa fameuse brochure : « Qu'est-ce que le Tiers-État ? Tout. — Qu'est-il ? Rien. » A ceux qui lui disaient : « Réformez, mais ne détruisez pas, » il répondit : « Vous voudriez qu'on nettoyât les écuries d'Augias avec un plumeau. » On lui doit aussi ce mot : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! » Mais on l'a détourné de son sens primitif. Chamfort l'avait donné pour devise à nos soldats entrant en pays ennemi. Dans un club où on l'invita à parler, il définit ainsi le despotisme et la démocratie : « Moi, tout ; le reste, rien, voilà le despotisme. Moi, c'est un autre ; un autre, c'est moi, voilà la démocratie. — Parle-nous plus longtemps, lui cria un clubiste. — Dis-nous la vérité, hurla une femme. — La vérité ? La vérité, dit Chamfort, c'est qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la faire.

« La vérité, c'est que Paris est une ville de jeu et de plaisirs, où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin sous l'esclavage. Pauvre peuple sacrifié, pourquoi n'as-tu pas la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit pas dans la servitude ? »

Quand Robespierre et Marat régnèrent par la Terreur et le sang, son cœur se révolta : « Il semble, disait-il, que la

plupart des députés de l'Assemblée nationale n'aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme les gens qui n'abattent un édifice que pour s'approprier les décombres. » Il traduisit la légende des Jacobins : La fraternité ou la mort ! *par ces mots : « Sois mon frère, ou je te tue. La fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et Abel. »*

Hérault de Séchelles lui ayant demandé d'écrire des articles contre la liberté de la presse, il s'y refusa avec indignation, et il fut arrêté et conduit aux Madelonnettes. Qu'on pense ce que dut souffrir, enfermé entre quatre murs, un homme qui aimait la liberté d'action comme Chamfort ! Il souffrit le martyre. « Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la mort, disait-il ; il n'y a pas de milieu ; il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. »

Au bout d'un mois, on le remit en liberté. Ses sarcasmes, ses mots à l'emporte-pièce le signalèrent de nouveau à la vindicte du comité de salut public. On se présenta pour l'arrêter une seconde fois, mais il avait juré qu'il mourrait plutôt que de retourner en prison. Il se tira un coup de pistolet, et, comme il n'était pas mort, il prit un rasoir et essaya de se couper la gorge. Un ami qui vint le voir le trouva baigné dans son sang et gardé par un gendarme : « Que voulez-vous, lui dit-il, voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main : on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Il raconta comment il s'était perforé l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne, puis charcuté le cou au lieu de se le couper, et balafré la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, et, en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines ; mais il était riche, lui ; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises ; moi, je suis un pauvre diable, et me voilà encore ; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal ; un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

Comme ses amis lui reprochaient d'avoir voulu mourir, il leur répondit : « Du moins, je ne risquerai pas d'être jeté à la voierie du Panthéon. »

Il leur répétait sans cesse : « Ah ! mes amis, les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de recommencer. »

Il mourut le 13 avril 1794, à l'âge de cinquante-trois ans, en disant à son ami Sieyès : « Je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

Trois personnes seulement suivirent son convoi.

Comme moraliste et satirique, Chamfort occupe une des premières places dans notre littérature. Ses maximes, ses pensées, ses portraits sont frappés au meilleur coin de l'esprit français et resteront immortels. On a dit avec raison qu'il parle la belle langue de La Bruyère, qu'il a le bien-visé de la Rochefoucault, qu'il est plus incisif, plus concis qu'eux encore. « Il possède au suprême degré, et tout naturellement, ce que le premier ne cherchait pas et ce que le second cherchait toujours : le trait. Il est passé maître dans l'art de tout dire en peu de mots, sans être jamais obscur. S'il a de moins que les prosateurs du grand siècle l'ampleur des phrases et le calme de la pensée que peut seul donner le repos de l'esprit, repos impossible à l'époque où vivait Chamfort, il a, en revanche, l'accent résolu et si fervent de son temps. »

*
* *

*L'homme du XVIIIe siècle qui eut le plus d'esprit, avec Chamfort, fut Rivarol. Il naquit en 1753, à Bagnols, en Languedoc, où son père, dit-on, était aubergiste. On voulut faire de lui un prêtre, mais son esprit railleur et satirique ne put s'accommoder de la vie triste et sérieuse du séminaire. Paris l'attirait. Il y arriva sur la fin de l'automne 1774, et il se fit aussitôt une grande réputation d'homme d'esprit dans les salons. Il étudia l'italien et traduisit l'*Enfer *du Dante, qui fut accueilli comme une création. « Dans les premières années de son séjour à Paris, raconte M. Houssaye, il vécut on ne sait comment, toujours gai, vif, railleur. On le rencontrait partout où l'esprit avait ses grandes entrées, dans les salons, les cafés, les théâtres et le Caveau. Le Caveau était alors un antre enfumé semblable à l'entrée de l'Averne. Dans ce Parnasse à lanternes, Rivarol fut bientôt le plus écouté. Ce fut là que le jeune marquis de Champcenetz*

enregistra les premiers traits d'esprit de Rivarol. Peu à peu, Rivarol se glissa, à l'ombre de quelques personnages qu'il amusait, dans les salons les moins accessibles. Au grand jour de l'aristocratie, si son nom ne le sauvait pas tout à fait, son esprit protégeait son nom. Il paya d'audace; très-jeune encore, il comprit qu'un homme de bonne volonté peut toujours prendre ici-bas une belle place au soleil. Jusqu'à lui, plus d'un poète avait vécu, comme le renard de La Fontaine, aux dépens de ceux qui l'écoutaient. Spéculer sur la flatterie, c'était un moyen vulgaire, indigne de Rivarol; il aima mieux spéculer sur la satire. « Le monde, se dit-il alors, est une vaste arène semée de loups et d'agneaux; je serai loup, on me craindra, on fera ma fortune; à chaque coup de griffe, on me saluera à la ronde; à chaque coup de dent, on me jettera un gâteau. »

Rivarol était devenu, grâce à son humeur mordante, l'homme le plus recherché de Paris. Il menait la vie la plus douce et la plus oisive qu'on puisse rêver : levé chaque jour à deux heures de l'après-midi, il s'habillait, se faisait coiffer, et allait dîner en ville. En été, c'était à qui lui offrirait l'hospitalité à la campagne. Voltaire lui-même l'invita à venir passer une saison à Ferney.

Ses railleries et ses bons mots augmentaient cependant chaque jour le nombre de ses ennemis. Il n'épargnait personne. Florian, qui était de ses amis, passait un jour avec un manuscrit qui sortait de sa poche : « Ah! monsienr de Florian, lui cria-t-il, si on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait! » Il s'égaya aussi sur le compte de Delille, par un Dialogue du chou et du navet, *qui eut beaucoup de succès.*

*Dans ses jugements littéraires, Rivarol montre toute la finesse et la pénétration de son esprit. Il était avant tout critique et philosophe. Le duc de Brancas, à qui on demandait de souscrire à une nouvelle édition de l'*Encyclopédie, *répondit : « L'*Encyclopédie ! *à quoi bon, quand Rivarol vient chez moi! »*

Il avait des connaissances universelles et parlait avec cette facilité spirituelle qui lui était particulière, sur n'importe quel sujet.

Quand la révolution éclata, Rivarol se rangea parmi ses adversaires. Il collabora aux Actes des Apôtres, *un des pamphlets les plus violents de l'époque, et il dut s'expatrier. Il se rendit à Bruxelles, puis à Londres, et enfin, en 1796, à Hambourg, où il travailla au* Spectateur du Nord *et à un* Dictionnaire. *Mais il était si paresseux que son imprimeur, Fuchs, dut l'enfermer dans son appartement et le retenir prisonnier.*

De Hambourg, Rivarol alla à Berlin où le roi de Prusse l'accueillit avec les plus grands honneurs. Son Discours sur l'universalité de la langue française *avait été couronné en 1784 par l'Académie de Berlin.*

Il mourut dans cette ville, le 5 avril 1801, d'une fluxion de poitrine.

« Rivarol, a dit Sainte-Beuve, n'était point un homme de génie, mais c'est plus qu'un homme d'esprit : il réalisait tout à fait l'homme de talent tel qu'il l'a défini : « Le talent, c'est un art mêlé d'enthousiasme. »

Rivarol, en définissant l'esprit, s'est aussi peint lui-même : « L'esprit, dit-il, est en général cette faculté qui voit vite, brille et frappe. Je dis vite, *car la vivacité est son essence; un trait et un éclair sont ses emblèmes. Observez que je parle de la rapidité de l'idée, et non de celle du temps que peut avoir coûté sa poursuite..... Le génie lui-même doit ses plus beaux traits tantôt à une profonde méditation et tantôt à des inspirations soudaines. Mais, dans le monde, l'esprit est toujours inspirateur ; il ne demande ni délai, ni rendez-vous pour dire un mot heureux. Il bat plus vite que le simple bon sens ; il est, en un mot,* seulement prompt et brillant. »

Les Œuvres de Rivarol ont été publiées à Paris, en 1808, 5 vol. in-8°, précédés d'une notice.

CHAMFORT

LES

HOMMES ET LES CHOSES

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CARACTÈRES ET PORTRAITS

NOUVELLES A LA MAIN.

Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont madame de Montesson, madame de Genlis, madame Necker et madame d'Angivilliers.

⁂ On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela ? dit M. B... — Vous avez

bien raison, dit T... — Sans doute, reprit M. B..., c'est la langue latine, n'est-il pas vrai ? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française. »

*** « Comment trouvez-vous M. de K... ? — Je le trouve très aimable ; je ne l'aime point du tout. » L'accent dont le dernier mot fut dit marquait très bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

*** « Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disait M. de K..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare. J'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très bonne santé ; et moi, je suis pauvre, obscur et malade. »

*** Le maréchal de Richelieu ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame, j'ai oublié laquelle, le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

*** M. de Tressan avait fait, en 1738, des couplets contre M. le duc de Nivernois. Il sollicita l'Académie en 1780, et alla chez M. de Nivernois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire. »

*** Le maréchal de Biron eut une maladie très dangereuse : il voulut se confesser, et dit devant plusieurs de ses amis : « Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État... » Un de ses amis l'interrompit : « Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable. »

*** Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse en pleine Académie des f..., des b.... ; l'abbé du

Renel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire. »

⁂ M. de L... parlait à son ami M. de B...., homme très respectable, et cependant très peu ménagé par le public; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! »

⁂ M.... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie ; et la Française, une sottise. »

⁂ D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffant, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin, nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame du Deffant : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très humble respect ; » à M. le Président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; » à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre très humble serviteur ; » et à d'Alembert : « Bonjour, monsieur. »

⁂ Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de Z... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

⁂ Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes, et capable de tout

exactement. Un jour, on louait sa douceur : « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. »

*** M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : « Ce Voltaire, qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

*** Le public ! le public ! combien faut-il de sots pour faire un public ?

*** M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides ; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

*** Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente d'un côté Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex. Franc. et Nav.*, et de l'autre, le cardinal de Richelieu avec ces mots autour : *Nil sine consilio.*

*** M. V..., ayant lu la lettre de saint Jérôme, où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur. »

*** M. P... disait : « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. »

*** Madame la princesse de Marsan, maintenant si dévote, vivait autrefois avec M. de Bissy. Elle avait loué une petite maison, rue Plumet, où elle alla,

tandis que M. de Bissy y était avec des filles ; il lui fit refuser la porte. Les fruitières de la rue de Sèvres s'assemblèrent autour de son carrosse, disant : « C'est bien vilain de refuser la maison à la princesse qui paye, pour y donner à souper à des filles de joie ! »

*** Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise, disait : « Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre. »

*** Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez perdu ? — Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf. »

*** Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle quelques libertés qui ne réussirent pas : « Je me tais, dit Stanislas ; mon chancelier vous dira le reste. »

*** Autrefois on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi ; et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres. »

*** Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire, dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant vint à Paris ; il alla se présenter chez M. Berrier, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berrier et lui dit qui il était. Il repartit pour sa province :

comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berrier, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait (lui Berrier), envoie un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon; on saisit l'homme, on le bâillonne, on le mène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

⁂ Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je n'aime pas ? »

⁂ Le cardinal de Rohan, qui a été arrêté pour dettes dans son ambassade de Vienne, alla, en qualité de grand aumônier, délivrer des prisonniers du Châtelet, à l'occasion de la naissance du dauphin. Un homme, voyant un grand tumulte autour de la prison, en demanda la cause ; on lui répondit que c'était pour M. le cardinal de Rohan, qui, ce jour-là, venait au Châtelet : « Comment ! dit-il naïvement, est-ce qu'il est arrêté ? »

⁂ M. de Roquemont, dont la femme était très galante, couchait une fois par mois dans la chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net ; arrive qui plante. »

⁂ M. de C..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

⁂ On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu ; mais je le crois. » M. de Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas. »

⁂ L'abbé Maury, allant chez le cardinal de la Roche-Aymon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur et lui en demanda la raison : « J'en ai de biens bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal ; il n'y a pas jusqu'à ces jeunes agents du clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons. »

⁂ L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous : quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus : celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal ; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

⁂ Un évêque de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne. « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

⁂ Milord Marlborough étant à la tranchée avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami, et en couvrit

le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement : « Eh quoi ! monsieur, vous paraissez étonné ? — Oui, dit le jeune homme, en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme, qui a autant de cervelle, restât exposé gratuitement à un danger si inutile. »

⁂ Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : « Était-ce la peine de m'imposer tant de privations, et de me faire vivre en mon particulier ? — Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ? — Eh bien ! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse. »

⁂ Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! »

⁂ Le comte de Mirabeau, très laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. « Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction ; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. » Le commissaire n'entendait pas : « Bête, dit le juge, regarde donc la figure de monsieur ! »

⁂ M... me disait : « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis-aller : comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux *Variétés amusantes*. »

⁂ Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan à l'occasion du duc de Choiseul, que le car-

dinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : « Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. »

⁂ M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer. » M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup : M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi demanda si le partage des gains était fait. « Oui, dit M. de Chauvelin ; M. de Choiseul gagne trois mille louis. — Ah ! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le-lui bien vite. »

⁂ « L'amour, disait M. R..., devrait n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : « De quoi vous mêlez-vous ? » Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille ! »

⁂ Ne me vantez point le caractère de N... ; c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

⁂ « Savez-vous pourquoi, me disait M. de V..., on est plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans, que passé cet âge ? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé ; que chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irrémédiables. Jusqu'alors, on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens ; après cette époque, on fait

comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres. »

⁂ Madame de B... ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D..., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre ; en fait de maris, on montre tout.

⁂ M. le comte d'Orsai, fils d'un fermier général et si connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier chez le prévôt des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation considérablement augmentée : l'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

⁂ On disait de M. l'abbé Arnaud, qui ne conte jamais : « Il parle beaucoup, non qu'il soit bavard, mais c'est qu'en parlant on ne conte pas. »

⁂ M. d'Autrep disait de M. de Ximenez : « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : « Ah ! la vilaine bête ! »

⁂ Le tzar Pierre Ier, étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtiment de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable ; Pierre dit : « Qu'on prenne un de mes gens. — Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre, et par conséquent sous la protection des lois. »

⁂ M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce

prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approche de ce dernier et lui dit : « Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très-flatteur pour Voltaire.) » Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. »

⁂ A l'époque de l'assassinat de Louis XV par Damiens, M. d'Argenson était en rupture ouverte avec madame de Pompadour. Le lendemain de cette catastrophe, le roi le fit venir pour lui donner l'ordre de renvoyer madame de Pompadour. Il se conduisit en homme consommé dans l'art des cours. Sachant bien que la blessure du roi n'était pas considérable, il crut que le roi, après s'être rassuré, rappellerait madame de Pompadour ; en conséquence, il fit observer au roi qu'ayant eu le malheur de déplaire à la marquise, il serait barbare de lui faire porter cet ordre par une bouche ennemie ; et il engagea le roi à donner cette commission à M. de Machaut, qui était des amis de madame de Pompadour, et qui adoucirait cet ordre par toutes les consolations de l'amitié ; ce fut cette commission qui perdit M. de Machaut. Mais ce même homme, que cette conduite savante avait réconcilié avec madame de Pompadour, fit une faute d'écolier en abusant de sa victoire, et la chargeant d'invectives, lorsque, revenue à lui, elle allait mettre la France à ses pieds.

⁂ Lorsque madame Dubarry et le duc d'Aiguillon firent renvoyer M. de Choiseul, les places que sa retraite laissait vacantes n'étaient point encore données. Le roi ne voulait point de M. d'Aiguillon pour ministre des affaires étrangères : M. le prince de Condé portait M. de Vergennes, qu'il avait connu en Bourgogne ; madame Dubarry portait le cardinal de

Rohan, qui s'était attaché à elle. M. d'Aiguillon, alors son amant, voulut les écarter l'un et l'autre ; et c'est ce qui fit donner l'ambassade de Suède à M. de Vergennes, alors oublié et retiré dans ses terres, et l'ambassade de Vienne au cardinal de Rohan, alors le prince Louis.

⁂ « Mes idées, mes principes, disait M. T..., ne conviennent pas à tout le monde : c'est comme les poudres d'Ailhaut et certaines drogues qui ont fait grand tort à des tempéraments faibles, et ont été très profitables à des gens robustes. » Il donnait cette raison pour se dispenser de se lier avec M. de J..., jeune homme de la cour, avec qui on voulait le mettre en liaison.

⁂ J'ai vu M. de Foncemagne jouir, dans sa vieillesse, d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit que oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : « Il y a longtemps qu'il est honnête homme. » Je ne pus en tirer rien de positif, sinon qu'autrefois M. de Foncemagne avait tenu une conduite oblique et rusée dans plusieurs affaires d'intérêt.

⁂ M. d'Argenson, apprenant qu'à la bataille de Raucoux un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon, derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

⁂ Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstet, les

plus honnêtes gens de la cour disaient : « Au moins le roi se porte bien, c'est le principal. »

⁂ Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui. La reine ne sut lui dire autre chose, sinon : « Monsieur le comte, avez-vous été content du petit Laborde ? »

⁂ « Je n'ai vu dans le monde, disait M. S..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié et des coucheries sans amour. »

⁂ Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie, pour lui faire quelques exhortations, elle lui dit en l'apercevant : « Ah ! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir ; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre église. »

⁂ Je disais à M. R..., misanthrope plaisant, qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : « Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. — Oui, dit-il, et il est déjà triste, comme s'il savait tout. »

⁂ M. Q... disait qu'un esprit sage, pénétrant, et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès lors tout change : l'esprit des différents états, la va-

nité particulière à chacun d'eux, ses différentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

⁂ Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, disait M. L..., qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'un rang, d'une fortune : l'homme qui a ces avantages y est, au contraire, soutenu comme malgré lui-même. Il y a, entre ces deux hommes, la différence qu'il y a du scaphandre au nageur.

⁂ M. H... me disait : « J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; l'autre parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. »

⁂ On demandait au même pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi : « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. »

⁂ Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, à luto fœcis*, qu'il traduisait ainsi : « Seigneur, débourbonez-nous. »

⁂ M. V..., intendant de province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé ; et, tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront (verront, un *t* à la fin), salut. » Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers ; et il passe dans la salle d'audience, pour livrer au public le grand homme occupé de tant de grandes affaires.

⁂ M. de Montesquiou priait M. de Maurepas de

s'intéresser à la prompte décision de son affaire et de ses prétentions sur le nom de Fézenzac. M. de Maurepas lui dit : « Rien ne presse ; M. le comte d'Artois a des enfants. » C'était avant la naissance du dauphin.

⁂ Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : « *Qu'à cela ne tienne,* » et la renvoya pour réponse. Le président, qui connaissait le prince auquel il avait à faire, envoya sa démission.

⁂ Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poème : « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai. »

⁂ M. de la Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes et celle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait, et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh ! mon Dieu ! cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre en fonds perdus; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous. »

⁂ M. C..., provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disait, à propos des rois et même des mi-

nistres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent : « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebroche; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence, ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

⁂ On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

⁂ « Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M. G..., la célébrité me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan; mais cela viendra. »

⁂ On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny; que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent. »

⁂ On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher. « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

⁂ Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût* de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de la Rochefoucault.

⁂ M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille.

« Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas; il ne voudrait plus y faire mettre personne. »

⁂ Pendant un siège, un porteur d'eau criait dans la ville : « A six sous la voie d'eau! » Une bombe vient et emporte un de ses seaux : « A douze sous le seau d'eau! » s'écrie le porteur sans s'étonner.

⁂ M. A..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts et l'état actuel de la civilisation : « Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet et pour inventer les allumettes. »

⁂ La comtesse de Boufflers disait au prince de Conti qu'il était le meilleur des tyrans.

⁂ Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde; je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

⁂ Une femme disait à M. C... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes : « Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. » En effet, son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

⁂ Du temps de M. de Machaut, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, Madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président; tout fut expliqué dans un Mémoire dans lequel on disait : « Ici le roi prendra un air sévère; ici le front du roi s'adoucira; ici le roi fera tel geste, etc. » Le Mémoire existe.

⁂ « Il faut, disait M. J..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des

singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet... »

⁂ Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit Madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. »

⁂ M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père indigné crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge : « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour son mari; et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi; j'ai payé la place; et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. »

⁂ Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : « Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas; il n'y a ici personne de plus valet que moi. »

⁂ M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une charge de cinquante mille écus : « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement ? — Non, dit l'autre; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. »

⁂ Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée, pendant tout un dîner, d'un étranger jeune et beau, l'aborda au sortir de table, et lui adressait d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit : « Passez, passez, bonhomme, on vous a donné. » (Formule usitée envers les pauvres qui redemandent l'aumône.)

⁂ M. D..., connu pour son usage du monde, me disait que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

⁂ M. G... disait que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des grands, en négligeant la culture de son esprit et de son âme, c'est pêcher au goujon avec un hameçon d'or.

⁂ On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus-Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui dit que, s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : « *Toujours assassin !* »

⁂ M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme, dont il donna enfin le mot.

⁂ Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui, dès les premiers jours, se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé par Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot : *Il faut*. Le

roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, et d'une voix mourante : *Il faut! Il faut!*

⁂ Voici une anecdote que j'ai ouï conter à M. de Clermont-Tonnerre sur le baron de Breteuil. Le baron, qui s'intéressait à M. de Clermont-Tonnerre, le grondait de ce qu'il ne se montrait pas assez dans le monde. « J'ai trop peu de fortune, répondit M. de Clermont. — Il faut emprunter : vous payerez avec votre nom. — Mais, si je meurs ? — Vous ne mourrez pas. — Je l'espère; mais enfin, si cela arrivait ? — Eh bien! vous mourriez avec des dettes, comme tant d'autres. — Je ne veux pas mourir banqueroutier. — Monsieur, il faut aller dans le monde : avec votre nom, vous devez arriver à tout. Ah! si j'avais eu votre nom! — Voyez à quoi il me sert. — C'est votre faute. Moi, j'ai emprunté; vous voyez le chemin que j'ai fait, moi qui ne suis qu'un *pied-plat.* » Ce mot fut répété deux ou trois fois, à la grande surprise de l'auditeur, qui ne pouvait comprendre qu'on parlât ainsi de soi-même.

⁂ Cailhava, qui, pendant toute la révolution, ne songeait qu'aux sujets de plainte des auteurs contre les comédiens, se plaignait à un homme de lettres lié avec plusieurs membres de l'Assemblée nationale que le décret n'arrivait pas. Celui-ci lui dit : « Mais pensez-vous qu'il ne s'agisse ici que de représentations d'ouvrages dramatiques? — Non, répondit Cailhava; je sais bien qu'il s'agit aussi d'impression. »

⁂ Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Étioles. »

⁂ Madame de Genlis vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de Genlis se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde, en un mot, refuse. M. de Genlis retient le soldat, et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

⁂ M. V... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour ; mais dans le fond, il était sensible et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait-il de lui : « Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. »

⁂ M. de Richelieu disait, au sujet du siège de Mahon par M. le duc de Crillon : « J'ai pris Mahon par une étourderie ; et, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi. »

⁂ A la bataille de Rocoux ou de la Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin ; cependant il n'en fut point blessé. Le maréchal lui dit : « Petit Thyange, tu as eu une belle peur ? — Oui, M. le maréchal, dit celui-ci ; j'ai craint que vous ne fussiez blessé. »

⁂ Voltaire disait, à propos de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. »

⁂ On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre : « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

⁂ M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parla à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-fileux. »

⁂ Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

⁂ Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa. La comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme ; elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine ; autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui : refus très bien tourné. Cette femme désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part ; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez. » Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles ; et le lendemain matin lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un commis d'un commis, nommé M. Étienne.

⁂ Le duc de La Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. »

⁂ Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais, qui voulait l'empêcher de se tuer : « Moi ! arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi que seraient B..., D..., N...? (Ils vivent tous). Enfin, monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police. »

⁂ Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi (George III), et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : « Je sais très bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier, mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

⁂ On disait au satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices ; mais ménagez les vicieux. — Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs ? »

⁂ On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait

enfin béni notre union; soignez votre santé; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

⁂ Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. « Cela a tourné bien court, disait-elle; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il a été toute sa vie; il avait demandé son perroquet, avait dit: Brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles, enfin toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »

⁂ M. G..., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait, pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société, dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. « J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu. »

⁂ Un courtisan disait, à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

⁂ J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée : ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai ; je suis très bonne Française ; et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

*** La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique, comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch ; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manège dura longtemps : le prêtre fut découvert et inquiété ; mais on assoupit l'affaire.

*** Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le ministre lui-même, que l'homme qui le suit dans sa garde-robe. »

*** Une des maîtresses de M. le régent lui ayant parlé d'affaires dans un rendez-vous, il parut l'écouter avec attention : « Croyez-vous, lui répondit-il, que le chancelier soit une bonne jouissance ? »

*** M. de D..., qui avait vécu avec des princesses, me disait : « Croyez-vous que M. de L... ait madame de S... ? » Je lui répondis : « Il n'en a pas même la prétention ; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe ; c'est avec cela qu'on a des reines. »

*** M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : « Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. »

*** L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés*

amusantes, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

⁂ On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait que oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

⁂ M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la police, que le lieutenant de police tout au plus.

⁂ Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : « Combien paie-t-on ? Est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure a tel endroit ? — Poste, monseigneur. — Eh bien ! il y aura désormais poste et demie. » La fortune du maître de poste était faite.

⁂ Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant, nommé, je crois, Pléneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut l'ordre d'aller apaiser le tumulte ; et leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens ; et voici comment il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une

salve de mousqueterie; et avant de dire : *tirez*, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour: « Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut.

⁂ C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machaut. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; et, à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : « Votre Majesté me fait donc premier ministre ? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. »

⁂ On disputait, chez madame de Luxembourg, sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

On annonce le bailli de Breteuil et madame de la Reinière. « Le vers est bon, » dit la maréchale.

⁂ Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme, prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant : « C'est comme ma femme ; » prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : « C'est comme une telle ; » ainsi de suite.

⁂ Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais

sans excès d'indécence; M. de Fronsac, sur-le-champ, se met à chanter des couplets abominables, qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompit le silence universel en disant: « Que diable! Fronsac! il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson et la première. »

⁂ Madame du Deffant, étant petite fille, et au couvent, y prêchait l'irréligion à ses petites camarades. L'abbesse fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira en disant: « Elle est charmante! » L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda quel livre il fallait faire lire à cet enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit: « Un catéchisme de cinq sous. » On ne put en tirer autre chose.

⁂ L'abbé Baudeau disait de M. Turgot, que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

⁂ Le prétendant, retiré à Rome, vieux et tourmenté de la goutte, criait dans ses accès: *Pauvre roi! pauvre roi!* Un Français voyageur, qui allait souvent chez lui, lui dit qu'il s'étonnait de n'y pas voir d'Anglais. « Je sais pourquoi, répondit-il; ils s'imaginent que je me ressouviens de ce qui s'est passé. Je les verrais encore avec plaisir. J'aime mes sujets, moi. »

⁂ M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un très joli jardin que madame la duchesse de La Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très vieux et très goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de La Vallière lui répondit: « Hélas! mon Dieu, que ne parliez-vous? vous m'auriez eue comme les autres. »

⁂ L'abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré vingt ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. « Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Ce mot est très-philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous fait gagner pendant six mois, pour un jour où elle vous fait perdre.

⁂ Madame Dubarry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauveau. Madame de Beauveau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame Dubarry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. « Point du tout, dit madame de Beauveau, nous n'en voulions qu'à votre place. » Après cet aveu naïf, on demanda à madame Dubarry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauveau) et de madame de Grammont. « Oh ! beaucoup. — Eh bien ! quel mal de moi, par exemple ? — De vous, madame ? Que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. » M. de Beauveau était présent : on se hâta de changer de conversation.

⁂ M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par

un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais voyant que l'autre parlait tout de bon : « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persiflez pas ; vous êtes un honnête homme ; je vais vous donner ma démission. »

⁂ L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ; » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

⁂ D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

⁂ Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte de Lowendal (fils du maréchal) ; et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. « Ah ! vous voilà, cher comte, dit-elle ; vous arrivez bien à propos ; il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

⁂ M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. « Je voudrais qu'il la prît, dit l'ex-ministre : il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Du-

pont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux ; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant : « Victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. » M. de Calonne pensa crever de rire.

⁂ L'archevêque de Toulouse a fait avoir à M. de Cadignan quarante mille livres de gratification pour les services qu'il avait rendus à la province. Le plus grand était d'avoir eu sa mère, vieille et laide, madame de Loménie.

⁂ Le comte de Saint-Priest, envoyé en Hollande, et retenu à Anvers huit ou quinze jours, après lesquels il est revenu à Paris, a eu pour son voyage quatre-vingt mille livres, dans le moment même où l'on multipliait les suppressions de places, d'emplois, de pensions, etc.

⁂ Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille livres. « Que voulez-vous faire de dix mille livres ! » dit celui-ci, et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées, à l'époque du retranchement des pensions, par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

⁂ M. A..... disait à propos de madame de B..... : « J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais prêt de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je lui ai refusé net. »

⁂ M. D... disait, à propos des sottises ministérielles et ridicules : « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. »

⁂ « En France, disait M. C..., il faut purger

l'humeur mélancolique et l'esprit patriotique. Ce sont deux maladies contre nature dans le pays qui se trouve entre le Rhin et les Pyrénées ; et, quand un Français se trouve atteint de l'un de ces deux maux, il a tout à craindre pour lui. »

⁂ Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut ; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment ? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point ; il te le rendra. »

⁂ On disait de J.-J. Rousseau : « C'est un hibou. — Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et, quand je sors du *Devin du Village*, j'ajouterais déniché par les Grâces. »

⁂ Deux femmes de la cour, passant sur le Pont-Neuf, virent, en deux minutes, un moine et un cheval blanc ; une des deux poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi nous n'en sommes pas en peine (1). »

⁂ Le prince de Conti actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses : on lui fit entendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompit le harangueur, en lui disant : « Vous ne savez donc pas ce que c'est que les princes ! »

(1) Allusion à l'ancien proverbe populaire : « On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin. »

⁂ La goutte ressemble aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

⁂ M. D... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : « Vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. »

⁂ M. de B... disait qu'on ne dit point à une femme, à trois heures, ce qu'on lui dit à six ; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il prétendait que son ton de conversation avec madame de P... était changé, depuis qu'elle avait changé en cramoisi le meuble de son cabinet qui était bleu.

⁂ J.-J. Rousseau, étant à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin du Village,* un courtisan l'aborda et lui dit poliment : « Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment ? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau : « Mais, y songez-vous ? quelle réponse vous venez de faire ! — Fort bonne, dit Rousseau ; connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ? »

⁂ M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran ; et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse ému laisse tomber quelques larmes. « Voyez ! voyez ! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre ! »

⁂ On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu, sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens.

Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écartant des deux côtés : « C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. »

⁂ Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vu s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

⁂ A propos des choses de ce bas monde qui vont de mal en pis, M. L... disait : « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit. »

⁂ C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de M. J..., que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie ; être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère, n'est pas même un préservatif contre eux.

⁂ J'ai assisté, hier, à une conversation philosophique entre M. D... et M. L.., ou un mot m'a frappé. M. D... disait : « Peu de personnes et peu de choses m'intéressent moins que moi. » M. L... lui répondit : « N'est-ce point la même raison ? et l'un n'explique-t-il pas l'autre ? — Cela est très-bien, ce que vous me dites là, reprit froidement M. D... ; mais je vous dis le fait. J'ai été amené là par degrés ; et en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

⁂ C'est une anecdote connue en Espagne, que le comte d'Aranda reçut un soufflet du prince des Asturies (aujourd'hui roi). Ce fait se passa à l'époque où il fut envoyé ambassadeur en France.

⁂ Dans ma première jeunesse, j'eus occasion d'aller voir dans la même journée M. Marmontel et M. d'Alembert. J'allai le matin chez M. Marmontel, qui demeurait alors chez madame Geoffrin ; je frappe, en me trompant de porte ; je demande M. Marmontel ; le suisse me répond : « M. de Montmartel ne demeure plus dans ces quartiers-ci ; » et il me donna son adresse. Le soir, je vais chez M. d'Alembert, rue Saint-Dominique. Je demande l'adresse à un suisse, qui me dit : « M. Staremberg, ambassadeur de Venise ? La troisième porte... — Non, M. d'Alembert, de l'Académie française. — Je ne connais pas. »

⁂ M. Helvétius, dans sa jeunesse, était beau comme l'amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Hélvétius l'entendît : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis, en échange de quelques complaisances ? — Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents, si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là. »

⁂ La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants, et l'on s'en étonnait ; une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson ; sa force est dans ses cheveux. »

⁂ Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient pas la voir. La duchesse de Gisors était du nombre ; et comme elle était très-dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gi-

sors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très bien qu'on eût une faiblesse, elle ne concevait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas ! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

*** Le régent voulait aller au bal et n'y être pas reconnu : « J'en sais un moyen, » dit l'abbé Dubois. Et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent qui les trouva trop forts, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop. »

*** Un énergumène de gentilhommerie, ayant observé que le contour du château de Versailles était empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.

*** On s'habitue à tout, même à la vie. La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu du feu de l'enfer, dit : « Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

*** Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant ; il lui dit : « Madame ; on sait bien que je vous passe tout ; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes, que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa

avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter ce bel exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fausse, se moquant de M. de Soubise qui l'avait crue, et de sa femme qui avait été souffletée.

*** On a dit, sur le résultat du conseil de guerre tenu à Lorient pour juger l'affaire de M. de Grasse : *L'armée innocentée, le général innocent, le ministre hors de cour, le roi condamné aux dépens.* Il faut savoir que ce conseil coûta au roi quatre millions, et qu'on prévoyait la chute de M. de Castries.

*** On répétait cette plaisanterie devant une assemblée de jeunes gens de la cour. Un d'eux, enchanté jusqu'à l'ivresse, dit en levant les mains, après un instant de silence, et avec un air profond : « Comment ne serait-on pas charmé des grands événements, des bouleversements même qui font dire de si jolis mots ? » On suivit cette idée, on repassa les mots, les chansons faites sur tous les désastres de la France. La chanson sur la bataille d'Hochstet fut trouvée mauvaise, et quelques-uns dirent à ce sujet : « Je suis fâché de la perte de cette bataille, la chanson ne vaut rien. »

*** Il s'agissait de corriger Louis XV, jeune encore, de l'habitude de déchirer les dentelles de ses courtisans ; M. de Maurepas s'en chargea. Il parut devant le roi avec les plus belles dentelles du monde ; le roi s'approche, et lui en déchire une ; M. de Maurepas froidement déchire celle de l'autre main, et dit simplement : « Cela ne m'a fait nul plaisir. » Le roi, surpris, devint rouge, et, depuis ce temps, ne déchira plus de dentelles.

*** Beaumarchais, qui s'était laissé maltraiter par le duc de Chaulnes sans se battre avec lui, reçut un

défi de M. de la Blache. Il lui répondit : « J'ai refusé mieux. »

⁂ M. D..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

⁂ Louis XV pensait qu'il fallait changer l'esprit de la nation, et causait, sur les moyens d'opérer ce grand effet, avec M. Bertin (le petit ministre), lequel gravement demanda du temps pour y rêver. Le résultat de son rêve, c'est-à-dire de ses réflexions, fut qu'il serait à souhaiter que la nation fût inspirée de l'esprit qui règne à la Chine. Et c'est cette belle idée qui a valu au public la collection intitulée : *Histoire de la Chine*, ou *Annales des Chinois*.

⁂ M. de Sourches, petit, fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : « Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche, apparemment ? »

⁂ M. de R... venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes contre autant de personnes dont aucune n'était vivante. On se tourna vers M. de V...., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. « Moi ! dit-il naïvement, tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire. »

⁂ Plusieurs femmes s'élèvent dans le monde au-dessus de leur rang, donnent à souper aux grands seigneurs, aux grandes dames, reçoivent des princes, des princesses, qui doivent cette considération à la galanterie. Ce sont, en quelque sorte, des filles avouées par les honnêtes gens, et chez lesquelles on

va, comme en vertu de cette convention tacite, sans que cela signifie quelque chose et tire le moins du monde à la conséquence. Telles ont été, de nos jours, madame Brisard, madame Caze et tant d'autres.

⁂ M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries; vous passez devant moi, sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée je n'aurais pas passé. »

⁂ Dans les dernières années du règne de Louis XV, le roi étant à la chasse, et ayant peut-être de l'humeur contre madame Dubarry, s'avisa de dire un mot contre les femmes; le maréchal de Noailles se répandit en invectives contre elles, et dit que quand on avait fait d'elles ce qu'il faut en faire, elles n'étaient bonnes qu'à renvoyer. Après la chasse, le maître et le valet se retrouvèrent chez madame Dubarry, à qui M. de Noailles dit mille jolies choses. « Ne le croyez pas, » dit le roi. Et alors il répéta ce qu'avait dit le maréchal à la chasse. Madame Dubarry se mit en colère, et le maréchal lui répondit : « Madame, à la vérité, j'ai dit cela au roi; mais c'était à propos des dames de Saint-Germain, et non pas de celles de Versailles. » Les dames de Saint-Germain étaient sa femme, madame de Tessé, madame de Duras, etc. Cette anecdote m'a été contée par le maréchal de Duras, témoin oculaire.

⁂ Le duc de Lauzun disait : « J'ai souvent de vives discussions avec M. de Calonne; mais comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à

qui se dépêchera de céder ; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite, est celui qui se retire le premier. »

⁂ Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites ; M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère ? »

⁂ Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah ! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs. »

⁂ M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désignait souvent Dieu par cette phrase : « Le gentilhomme d'en haut. »

⁂ M. K... disait que d'obliger, rendre service, sans y mettre toute délicatesse possible, était presque peine perdue. Ceux qui y manquent, n'obtiennent jamais le cœur, et c'est lui qu'il faut conquérir. Ces bienfaiteurs maladroits ressemblent à ces généraux qui prennent une ville, en laissant la garnison se retirer dans la citadelle, et qui rendent ainsi leur conquête presque inutile.

⁂ M. Lorri, médecin, racontait que madame de Sully, étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : « Votre maladie vient de vos besoins ; voilà un homme. » Et en même temps, il se présenta, dans un état peu décent. Lorri excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait : « Je ne sais ce qui est arrivé depuis, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu. »

⁂ L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame Dubarry. Un jour elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien ; elle ajouta : « Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire ! lui dit-il, il est tout fait ; le voici : je suis l'abbé Arnaud. »

⁂ Le curé de Bray, ayant passé trois ou quatre fois de la religion catholique à la religion protestante, et ses amis s'étonnant de cette indifférence : « Moi, indifférent ! dit le curé ; moi, inconstant ! rien de tout cela, au contraire, je ne change point ; je veux être curé de Bray. »

⁂ Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province ; et, à son retour, ses amis le plaignaient de la société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »

⁂ Un paysan partagea le peu de bien qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un de ses voyages chez ses enfants : « Eh bien ! comment vous ont-ils reçu ? comment vous ont-ils traité ? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

⁂ Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on voulait savoir quelque fait relatif à la Russie. Le bailli de Chabrillant dit : « Monsieur de Schwalow, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompadour de ce pays-là. »

⁂ Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à

se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais c'est le millième, et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule les emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

⁂ « Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M. E...., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency. »

⁂ M. de V..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et devenir Grec ou Romain par l'âme.

⁂ Le roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. « Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française. — Eh bien! reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit? — Il ne m'a pas parlé, sire. — A qui donc parle-t-il? » poursuivit Frédéric.

⁂ C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères; ce fut madame Dubarry qui lui dit : « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. » Elle dit au roi : « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'État des affaires étrangères. » Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller : madame Dubarry le lui ordonna;

il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions sur-le-champ.

⁂ M. Amelot, ministre de Paris, homme excessivement borné, disait à M. Bignon : « Achetez beaucoup de livres pour la bibliothèque du roi, que nous ruinions ce Necker. » Il croyait que trente ou quarante mille francs de plus feraient une grande affaire.

⁂ M. D... faisant sa cour au prince Henri, à Neufchâtel, lui dit que les Neufchâtelois adoraient le roi de Prusse. « Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux. »

⁂ L'abbé Raynal, dînant à Neufchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation, et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher et profita du silence pour parler à son tour.

⁂ Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir ; d'Alembert en parut frappé. « C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes États : il a été quelque temps mon cocher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

⁂ Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. « Je le crois bien, répondit M. B..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie. »

⁂ M. de la Reynière devait épouser mademoiselle de Jarinte, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas

en effet que mon bonheur sera parfait ? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment ! que voulez-vous dire ? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. »

⁂ Diderot était lié avec un mauvais sujet, qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole, et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi ? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe ; et c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai ! s'écria l'oncle ; c'est une calomnie ! — Soit, dit Diderot ; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. »

⁂ Parmi cette classe d'hommes nés avec une imagination vive et une sensibilité délicate, qui font regarder les femmes avec un vif intérêt, plusieurs m'ont dit qu'ils avaient été frappés de voir combien peu de femmes avaient de goût pour les arts, et particulièrement pour la poésie. Un poète, connu par des ouvrages très agréables, me peignait un jour la surprise qu'il avait éprouvée en voyant une femme pleine d'esprit, de grâce, de sentiment, de goût dans sa parure, bonne musicienne et jouant de plusieurs instruments, qui n'avait pas l'idée de la mesure d'un vers, du mélange des rimes, qui substituait à un mot heureux et de génie un autre mot trivial et qui même

rompait la mesure du vers. Il ajoutait qu'il avait éprouvé plusieurs fois ce qu'il appelait un petit malheur, mais qui en était un très-grand pour un poète érotique, lequel avait sollicité toute sa vie le suffrage des femmes.

⁂ M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. « Ah ! madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organes, qui ne sait pas ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame du Châtelet, son Émilie.

⁂ Le roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très défectueux de tel ou tel pays ; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan.

⁂ M. T... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

⁂ Je demandais à M. V... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui ; il me répondit : « Ce n'est pas que j'y sois insensible, mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie ; la considération demande des soins continuels ; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences, réitérées cent fois, que sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte

de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes; le mariage est jugé encore plus que le reste; l'honneur d'être père amène une suite de calamités; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme et qu'on le considère sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie. »

*** Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par un ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. « Ah! mon Dieu! s'écria le marquis, je suis perdu! » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit: « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince, mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait? et, puisqu'on ne m'a pas employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi? » Madame de Motteville; indignée, lui répondit: « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme.

*** On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom son imagination s'allume; elle fait mettre

cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. » — A ce ton, dit-elle, en contant cette histoire, j'eus grand regret de mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta dans la mer en voyant que c'était un singe.

⁂ Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors ils firent leur dictionnaire : l'âme s'appelait *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté, *Jeanneton;* et le Père éternel, *M. de l'Être.* Les voilà disputant et s'entendant très bien. Un homme en habit noir, avec une fort mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit, et dont vous êtes si mécontent ? — Monsieur, répondit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

⁂ Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très dangereuse. Le roi étonné lui dit : « J'en suis d'autant plus touché, que vous autres Anglais vous n'aimez pas les rois. — Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins. »

⁂ Dans une dispute que les représentants de Ge-

nève eurent avec le chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : « Savez-vous que je suis le représentant du roi, mon maître? — Savez-vous, lui dit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux? »

⁂ La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poète Bernard de passer chez elle. Il y alla; elle le mit au fait. Bernard lui dit : « Madame, l'auteur de *l'Art d'aimer* n'est pas un personnage bien imposant; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère.... — Eh bien! dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. » Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

⁂ Un philosophe à qui l'on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre; dans la solitude, tout tend à me faire monter. »

⁂ M. de B... est un de ces sots qui regardent, de bonne foi, l'échelle de conditions comme celle du mérite; qui, le plus naïvement du monde, ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B... ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon

cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de La Bruyère.

⁂ J'ai bien examiné M. L..., et son caractère m'a paru piquant : très aimable, et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime; en récompense, une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui : nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins.

⁂ L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disait : « Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. »

⁂ Madame Bauzée couchait avec un maître de langue allemande. M. Bauzée les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en *aille*. » M. Bauzée, toujours puriste, lui dit : « Que je m'en *allasse*, monsieur. »

⁂ M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami, M. Pehméja : « Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse. »

⁂ On demandait à Pehméja quelle était sa fortune. « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. »

⁂ Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : « Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents, et j'avais un accès de fièvre

toutes les fois que je songeais à lui en faire. — Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne, qui avait placé trente-six mille livres sur sa tête; voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie, que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez. »

⁂ L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah! l'abbé, vous voilà? lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand-vicaire de M. de Lombez. — Diable! c'est quelque chose : et combien cela vaut-il? — Mille francs. — C'est bien peu. » Et il reprend le ton leste et léger. — « Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus! bonnes affaires (*avec l'air de la considération*).— Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de Rohan? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! ah! cela est posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de revenir dîner chez moi. »

⁂ M. de la Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants et se chauffait les pieds; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de la Popelinière, montrant son chien, le voilà. »

⁂ Jamais Bossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince était très indo-

lent. On raconte que ses billets à la comtesse du Roure finissaient tous par ces mots : *Le roi me fait mander pour le conseil.* Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. « Sans doute, dit le dauphin, mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet. »

⁂ L'archevêque de Toulouse (Brienne) disait à M. de Saint-Priest, grand-père de M. d'Entragues : « Il n'y a eu en France, sous aucun roi, aucun ministre qui ait poussé ses vues et son ambition jusqu'où elles pouvaient aller. » M. de Saint-Priest lui dit : « Et le cardinal de Richelieu ? — Arrêté à moitié chemin, » répondit l'évêque. Ce mot peint tout son caractère.

⁂ Le maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant; il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. « Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres. — Et de l'hôpital, » ajouta-t-elle.

⁂ La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant : « Madame la maréchale,

« J'entends la petite clochette,
« Le petit mouton n'est pas loin. »

Ce sont deux vers d'un opéra-comique.

⁂ La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir, et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants ;

mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. »

⁂ Le duc de Choiseul, à qui l'on parlait de son étoile, qu'on regardait comme sans exemple, répondit : « Elle l'est pour le mal comme pour le bien. — Comment? — Le voici : j'ai toujours très bien traité les filles; il y en a une que je néglige; elle devient reine de France ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs; je leur ai prodigué l'or et les honneurs. Il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement, il devient ministre de la guerre, c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul; mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage : c'est M. de Vergennes; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien. »

⁂ Monsieur le président de Montesquieu avait un caractère fort au-dessous de son génie. On connaît ses faiblesses sur la gentilhommerie, sa petite ambition, etc. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, il s'en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu'il méprisa fortement. Mais un homme de lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnaître l'auteur, et qui contenait d'excellentes choses. M. de Montesquieu en eut connaissance, et en fut au désespoir. On la fit imprimer, et elle allait paraître, lorsque M. de Montesquieu alla trouver madame de Pompadour qui, sur sa prière, fit venir l'imprimeur et l'édition tout entière. Elle fut hachée, et on n'en sauva que cinq exemplaires.

⁂ Le maréchal de Noailles disait beaucoup de

mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : « Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. — Moi! dit le maréchal, point du tout; mais, comme il pleurait lui-même dès la première scène, j'ai cru honnête de prendre part à sa douleur. »

⁂ M. et Mme d'Angeviler, M. et Mme Necker paraissent deux couples uniques, chacun dans son genre. On croirait que chacun d'eux convenait à l'autre exclusivement, et que l'amour ne peut aller plus loin. Je les ai étudiés, et j'ai trouvé qu'ils se tenaient très peu par le cœur ; et que, quant au caractère, ils ne se tenaient que par des contrastes.

⁂ M. Th... me disait un jour qu'en général dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête ou courageuse par un motif digne d'elle, c'est-à-dire très noble, il fallait que celui qui avait fait cette action prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

⁂ Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la Monnaie; le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. »

⁂ Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin, le collet s'allongea tellement, qu'il a passé quelque temps pour janséniste, et a été suspect à la cour.

⁂ Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. — Comment ! travaille, dit le conducteur : quelle insolence ! ce grand roi travailler ! Vous venez chez lui pour insulter Sa Majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

⁂ M. de R..., ayant aperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit : « Vous jaloux ! mais savez-vous bien que c'est une prétention ? C'est bien de l'honneur que vous vous faites : je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête ? Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils ont à faire de vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu ? une espèce ? Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment. »

⁂ Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est morbleu pas une bête que le baron ; c'est un sot. »

⁂ Un homme d'esprit me disait un jour que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

⁂ L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit : c'était celui des *Mois* de M. Roucher. L'abbé Delille s'en douta, et dit en plaisantant : « Odeur de vers se sentait à la ronde. — Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. »

⁂ M. de Fleuri, procureur général, disait devant

quelques gens de lettres : « Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que le *tiers n'est qu'adventice dans la constitution?* (Cela veut dire, en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et un accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes.)

⁂ Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah! ah! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous. »

⁂ Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi ! reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. »

⁂ M. d'Aiguillon, dans le temps qu'il avait madame Dubarry, prit ailleurs une galanterie : il se crut perdu, s'imaginant l'avoir donnée à la comtesse ; heureusement il n'en était rien. Pendant le traitement, qui lui paraissait très long et qui l'obligeait à s'abstenir de madame Dubarry, il disait au médecin : « Ceci me perdra, si vous ne me dépêchez. » Ce médecin était M. Busson, qui l'avait guéri, en Bretagne, d'une maladie mortelle et dont les médecins avaient désespéré. Le souvenir de ce mauvais service rendu à la province avait fait ôter à M. Busson toutes ses places, après la ruine de M. d'Aiguillon. Celui-ci, devenu ministre, fut très longtemps sans rien faire pour M. Busson, qui, en voyant la manière dont le duc en usait avec Linguet, disait : « M. d'Aiguillon ne né-

glige rien, hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur et la vie. »

⁂ M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de manière à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

⁂ M. de Thiard, pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez s'il y mettait des loups. »

⁂ On demandait à Diderot quel homme était M. d'Épinai. « C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. »

⁂ M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme, ne le connaissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appelait que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessée de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire, dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appelait *monseigneur*. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : « Qu'est-ce que tu dis là ? monseigneur ! on va te prendre pour un évêque. »

⁂ M. de Lassay, homme très doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

⁂ M. d'Alembert eut occasion de voir madame

Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse, dit-il, je vous en réponds, heureuse à faire mal au cœur. »

⁂ Quelqu'un ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile. »

⁂ M. de B... et M. de C... sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B... disait un jour à M. de C... : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si tu m'aimais mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc? — Madame de M... » C'était la maîtresse de son ami.

⁂ M. S... me racontait avec indignation une malversation de vivriers : « Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim; *et voilà, monsieur, comme le roi est servi !* »

⁂ M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous ? — Oh ! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous ; les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. — Ah ! monsieur, reprit douloureusement Voltaire, hors de l'Église point de salut. »

⁂ Le prince de Conti disait dans sa dernière maladie à Beaumarchais, qu'il ne pourrait s'en tirer, vu l'état de sa personne épuisée par les fatigues de la guerre, du vin et de la jouissance. « A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le prince Eugène a fait vingt et une campagnes, et il est mort à soixante-dix-huit

ans; quant au vin, le marquis de Brancas buvait par jour six bouteilles de vin de Champagne, et il est mort à quatre-vingt-quatre ans. — Oui, mais le coït? reprit le prince. — Madame votre mère..., répondit Beaumarchais. (La princesse était morte à soixante-dix-neuf ans.) — Tu as raison, dit le prince, il n'est pas impossible que j'en revienne. »

⁂ M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poète attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le régent le vit, et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre. » Le prince pensa étouffer de rire.

⁂ Quand le maréchal de Richelieu vint faire sa cour à Louis XV, après la prise de Mahon, la première chose ou plutôt la seule que lui dit le roi fut celle-ci : « Maréchal, savez-vous la mort de ce pauvre Lansmatt? » Lansmatt était un vieux garçon de la chambre.

⁂ Quelqu'un ayant lu une lettre très sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris :* « Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air. »

⁂ Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de

Narbonne; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles : ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

⁂ On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment. — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là? — Oui. — Qu'il attende; il entrera avec les sacrements. »

⁂ Je me promenais un jour avec un de mes amis qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme; il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que cet homme était un espion de police.

⁂ M. Lemière a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1770, et sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1781, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

⁂ Un philosophe, retiré du monde, m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu, mon ami; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société; mais cultivez les sentiments qui vous en séparent. »

⁂ Diderot, âgé de soixante-deux ans, et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : Vieux fou, vieux

gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? »

⁂ M. de C..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés, l'un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sais que je m'y trouverais très mal. — Monsieur l'abbé, lui répondit naïvement M. de C..., c'est parce que vous y seriez mal, que le pays est excellent. »

⁂ Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et sans bas blancs. Le roi s'approcha de lui, et lui demanda son nom. « Le marquis de Beaucour. — De quel régiment? — De Champagne. — Ah! oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre. » Et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes.

⁂ M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui il disait son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

⁂ Le médecin Bouvard avait sur le visage une balafre en forme de C, qui le défigurait beaucoup. Diderot disait que c'était un coup qu'il s'était donné en tenant maladroitement la faux de la mort.

⁂ L'empereur, passant à Trieste, *incognito* selon sa coutume, entra dans une auberge. Il demanda s'il y avait une bonne chambre; on lui dit qu'un évêque d'Allemagne venait de prendre la dernière, et qu'il ne restait plus que deux petits bouges. Il demanda à souper; on lui dit qu'il n'y avait plus que des œufs

et des légumes, parce que l'évêque et sa suite avaient demandé toute la volaille. L'empereur fit demander à l'évêque si un étranger pouvait souper avec lui; l'évêque refusa. L'empereur soupa avec un aumônier de l'évêque, qui ne mangeait point avec son maître. Il demanda à cet aumônier ce qu'il allait faire à Rome. « Monseigneur, dit celui-ci, va solliciter un bénéfice de cinquante mille livres de rente, avant que l'empereur soit informé qu'il est vacant. » On change de conversation. L'empereur écrit une lettre au cardinal dataire, et une autre à son ambassadeur. Il fait promettre à l'aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le cardinal dataire fait expédier les provisions à l'aumônier surpris. Il va conter son histoire à son évêque, qui veut partir. L'autre, ayant affaire à Rome, voulut rester, et apprit à son évêque que cette aventure était l'effet d'une lettre, écrite au cardinal dataire et à l'ambassadeur de l'empire par l'empereur, lequel était cet étranger avec lequel monseigneur n'avait pas voulu souper à Trieste.

⁂ Le comte de V... et le marquis de Z... me demandant quelle différence je faisais entre eux, en fait de principes, je répondis: « La différence qu'il y a entre vous, est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait. »

⁂ Le baron de Breteuil, après son départ du ministère en 1788, blâmait la conduite de l'archevêque de Sens. Il le qualifiait de despote, et disait : « Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme ; et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. » Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la cour.

⁂ Madame Desparbès couchant avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah ! sire. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant ! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit ! — Monville. — Il a une si belle jambe ! — A la bonne heure ; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela ? — Ah ! sire, il est attaché à Votre Majesté ! »

⁂ Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit : « Elles sont comme moi ; elles regrettent leur bourbe. »

⁂ Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdu et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. »

⁂ Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt. Grande affluence. Point d'apprêts. Enfin on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien

(et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominicain, qui vaut cinq mille guinées ; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets; ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. (Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé.) Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, messieurs, la fête est finie. »

⁂ « La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent. »

⁂ « Trois choses, disait M. N..., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée. »

⁂ A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait : « Si j'étais une catin, je serais encore fort honnête femme ; car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. »

⁂ « Madame de G..., disait M. C..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. »

⁂ Feu madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari, dans les commencements de son mariage, et il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière qui était malade. Pendant la conversation elle s'endormit ; et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il

vous était réservé, madame, de faire rougir du mariage. »

⁂ Le maréchal de Duras, mécontent de l'un de ses fils, lui dit : « Misérable, si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

⁂ Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui : « C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. »

⁂ Duclos parlait un jour du paradis, que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

⁂ Un homme a osé dire : « Je voudrais voir le dernier des rois étranglé avec le boyau du dernier des prêtres. »

⁂ C'était l'usage chez madame Deluchet que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous ?.... Tant. » Il arriva que madame Deluchet, demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six livres, lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah ! madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres ! »

⁂ M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue qu'elle voulait ménager M. de Bissi, et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé

cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

⁂ M. de R... a beaucoup d'esprit, mais tant de sottises dans l'esprit, que beaucoup de gens pourraient le croire un sot.

⁂ M. d'Epréménil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Epréménil se plaignant de ce que cette pierre philosophale n'arrivait pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. « Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l'Être suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. » Celle-ci redoubla de coquetterie ; d'Epréménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

⁂ On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. « Ah! bon Dieu, dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce n'est point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray! comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les autres; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui

ait fait de la peine à l'abbé Terray ; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

⁂ M. d'Ormesson, étant contrôleur général, disait devant vingt personnes qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, La Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait, car, quand on est contrôleur-général, tout passe. M. Pelletier de Mort-Fontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : « Je sais que c'est votre façon de penser ; mais ayez pour moi le ménagement de ne pas la dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez plus de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : « Qu'on leur montre le château, les jardins, tout, excepté moi. »

⁂ La source des mauvais procédés du cardinal de Fleury à l'égard de la reine, femme de Louis XV, fut le refus qu'elle fit d'écouter ses propositions galantes. On en a eu la preuve depuis la mort de la reine, par une lettre du roi Stanislas, en réponse à celle où elle lui demandait conseil sur la conduite qu'elle devait tenir. Le cardinal avait pourtant soixante-seize ans ; mais, quelques mois auparavant, il avait violé deux femmes. Madame la maréchale de Mouchi et une autre femme ont vu la lettre de Stanislas.

⁂ De toutes les violences exercées à la fin du règne de Louis XIV, on ne se souvient guère que des dragonades, des persécutions contre les huguenots, qu'on tourmentait en France et qu'on y retenait par force, des lettres de cachet prodiguées contre Port-

Royal, les jansénistes, le molinisme et le quiétisme. C'est bien assez : mais on oublie l'inquisition secrète et quelquefois déclarée, que la bigoterie de Louis XIV exerça contre ceux qui faisaient gras les jours maigres; les recherches à Paris et dans la province que faisaient les évêques et les intendants sur les hommes et les femmes qui étaient soupçonnés de vivre ensemble, recherches qui firent déclarer plusieurs mariages secrets. On aimait mieux s'exposer aux inconvénients d'un mariage déclaré avant le temps, qu'aux effets de la persécution du roi et des prêtres. N'était-ce pas une ruse de madame de Maintenon, qui voulait par là faire deviner qu'elle était reine ?

*** On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le Dauphin lui dit : « Vous êtes bien content, monsieur Levret, d'accoucher madame la dauphine ? Cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

*** Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepois que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. « Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes. » Et là-dessus il enfile une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte; enfin à une troisième qui commençait encore plus vivement, madame de Rochefort l'arrêta et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

*** Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien ! dit le cocher, c'est un malheur; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ? »

⁂ M. de Choiseul-Gouffier voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons telles qu'elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes en tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.

⁂ Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. »

⁂ Madame Geoffrin disait de madame de la Ferté-Imbaut, sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »

⁂ Le lord Rochester avait fait, dans une pièce de vers, l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous? Je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. »

⁂ Louis XIV se plaignant, chez madame de Maintenon, du chagrin que lui causait la division des évêques : « Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait un schisme; mais cela ne sera pas facile. — Eh bien! sire, dit en riant madame la duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir de l'avis des neuf? ils ne vous refuseront pas. »

⁂ Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer, avant le temps ordinaire, un concert qui l'ennuyait, et dit : « Voilà assez de musique. » Les concertants le surent et l'un d'eux dit à l'autre : « Mon ami, quel règne se prépare ! »

⁂ Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des Mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égards pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

⁂ M. de L..., misanthrope à la manière de Timon, venait d'avoir une conversation un peu mélancolique avec M. de B..., misanthrope moins sombre, et quelquefois même très gai; M. de L... parlait de M. de B... avec beaucoup d'intérêt, et disait qu'il voulait se lier avec lui. Quelqu'un lui dit : « Prenez garde, malgré son air grave, il est quelquefois très gai; ne vous y fiez pas. »

⁂ Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi par le jésuite Neuville. Il mourut, sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui, dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le Père de Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul

reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au Père de Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

⁂ M. d'Invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : « Vous n'êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse : « Oh! dit le roi, la place peut s'en aller et la femme reste. »

⁂ Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul; un d'eux, d'une mine très grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adresse la parole. « — Monsieur de quelle ville êtes-vous ? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le roi est bien gardé par des Suisses. »

⁂ Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : « Vous vous êtes battu pour votre maître; moi, pour le mien; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils ? » Ce trait vaut bien celui du roi de Pégu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de roi.

⁂ Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

⁂ L'abbé de la Galaisière était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse,

semblait ne pas le reconnaître. « Mon ami, lui dit l'abbé de la Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt; votre maître ne l'est pas encore. »

⁂ Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

⁂ M. de Vendôme disait de madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

⁂ M. le prince de Charolais ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez. » M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons. »

⁂ M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : « Cela est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

⁂ M. de Voltaire, étant chez madame du Châtelet et même dans sa chambre, s'amusait avec l'abbé Mignot, encore enfant et qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui, et à lui donner des instructions. « Mon ami, lui dit-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi; pour avoir les femmes pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses et catins... — Comment ! toutes les femmes ! Que dites-vous là ? dit madame du Châtelet en colère. — Madame, dit M. de Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance. »

⁂ M. de Turenne dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. »

⁂ Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui, le connaissant bien, lui dit : « Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret ? » En effet, ce fut Diderot qui le trahit.

⁂ C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme maraudeur; on vient le lui dire : « Je suis très content de mon cuisinier, répondit-il; mais j'ai un mauvais marmiton. » Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.

⁂ Je proposais à M. de L... un mariage qui semblait avantageux. Il me répondit : « Pourquoi me marierais-je ? le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas. »

⁂ Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa beaucoup les dévôts; l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer : « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle; qu'il ne se mêle pas du mien. »

⁂ M. d'Alembert a entendu dire au roi de Prusse qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût atta-

qué les ennemis et secondé M. de Contades, le prince Ferdinand était battu. Les Broglie ont fait demander à M. d'Alembert s'il était vrai qu'il eût entendu dire ce fait au roi de Prusse, et il a répondu que oui.

⁂ Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

⁂ On demandait à M. de Fontenelle mourant : « Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va. »

⁂ Le roi de Pologne, Stanislas, avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : « Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute; vous tenez des discours très libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu; il faut vous modérer; tâchez d'y croire; je vous donne un an pour cela. »

⁂ M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami, en le retrouvant : « Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié. »

⁂ Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je aux refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? » Le roi lui répartit : « Je n'aime point à me désaisir ; il faut toujours avoir de quoi vivre. » (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

⁂ Le feu roi était, comme on sait, en correspon-

dance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople : le roi ne voulait pas; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes; c'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » (*Anecdote contée par Favier, qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.*)

⁂ On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame Dubarry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faites dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : « Parlez à Bertin; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. » Le roi partageait ainsi avec le ministre, et n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul, malgré les intrigues de madame Dubarry.

⁂ M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité du commerce, disait à des Français : « Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premières années, mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale. »

⁂ On sait que M. de Maurepas se jouait de tout; en voici une preuve nouvelle. M. Francis avait été instruit par une voie sûre, mais sous le secret, que l'Espagne ne se déclarerait dans la guerre d'Amérique que pendant l'année 1780. Il l'avait affirmé à M. de Maurepas; et une année s'étant passée sans que l'Espagne se déclarât, le prophète avait pris du crédit. M. de Vergennes fit venir M. Francis, et lui demanda pourquoi il répandait ce bruit. Celui-ci répondit : « C'est que j'en suis sûr. » Le ministre prenant la morgue ministérielle, lui ordonna de lui dire sur quoi il fondait cette opinion. M. Francis répondit que c'était son secret, et que, n'étant pas en activité, il ne devait rien au gouvernement. Il ajouta que M. le comte de Maurepas savait, sinon son secret, au moins tout ce qu'il pouvait dire là-dessus. M. de Vergennes fut étonné; il en parla à M. de Maurepas, qui lui dit : « Je le savais; j'ai oublié de vous le dire. »

⁂ M. de Tressan, autrefois amant de madame de Genlis, et père de ses deux enfants, alla, dans sa vieillesse, les voir à Sillery, une de leurs terres. Ils l'accompagnèrent dans sa chambre à coucher, et ouvrirent les rideaux de son lit, dans lequel ils avaient fait mettre le portait de leur défunte mère. Il les embrassa, s'attendrit; ils partagèrent sa sensibilité : et cela produisit une scène de sentiment la plus ridicule du monde.

⁂ Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de la Chalotais; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois : « En voilà une bonne

à brûler », ou telle autre plaisanterie; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant : « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne : « Je sais, monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul, relatives à l'affaire de M. de la Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes. »

⁂ Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

⁂ Un homme très pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu! la Bastille n'arrive point, et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme. »

⁂ Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne; c'est ce qui les sauva; et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui

ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

⁂ Madame de C... disait à M. de B... : « J'aime en vous... — Ah! madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu! »

⁂ J'ai connu un misanthrope qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin, et que personne ne connaisse. »

⁂ Le maréchal de Broglie, affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucour, s'approcha, et lui dit à l'oreille : « Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. » C'était le plus sot des lieutenants généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

⁂ Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : « On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince; et, s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. » Le roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et ajouta : « Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. » (*Anecdote contée par madame de Boufflers.*)

⁂ Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin; mais, ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : « *Être malheureux pendant quatre-vingt-dix*

ans ! car je suis sûr que je vivrai jusque-là... » Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et qui ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Ce trait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

⁂ Un homme buvait à table d'excellent vin sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très médiocre. « Voilà de bon vin, dit le buveur silencieux. — C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est du vin des dieux. — Je le sais, reprit le convive; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation. »

⁂ Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome.*

⁂ « Dans ma jeunesse même, me disait M. V..., j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre. »

⁂ M. S... me disait : « Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. »

⁂ « Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M. N..., je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq. »

⁂ M. de L... me disait de M. de R... : « C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères. »

⁂ On disait de M. de Calonne, chassé après la déclaration du déficit : « On l'a laissé tranquille quand

il a mis le feu, et on l'a puni quand il a sonné le tocsin. »

⁂ « Je vous prie de croire, disait un pauvre à un riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque. »

⁂ Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : « Tout le monde ne peut pas être sec. »

⁂ M. V..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la Saint-Jean. »

⁂ « Je repousse, disait M. E..., les bienfaits de la protection, je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime, mais je ne chéris que ceux de l'amitié. »

⁂ On demandait à M. D.... : « Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société ? » Il répondit : « C'est de plaire. »

⁂ On disait à un homme que M. H..., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. « Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'aie besoin de lui conserver. »

⁂ M. Z... tient à ses idées. Il aurait de la suite dans l'esprit, s'il avait de l'esprit. On en ferait quelque chose si l'on pouvait changer ses préjugés en principes.

⁂ Une jeune personne dont la mère était jalouse, et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

⁂ Un homme de lettres connu n'avait fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs qui, dans l'espace de trois ans, sont venus en France l'un après l'autre. Je lui demandai la raison de ce peu d'empressement. Il me répondit : « Je n'aime, dans les scènes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple et vrai les uns avec les autres. Je sais, par exemple, ce que c'est qu'un père et un fils, un amant et une maîtresse, un ami et une amie, un protecteur et un protégé, et même un acheteur et un vendeur, etc. ; mais ces visites produisant des scènes sans objet, où tout est réglé comme par l'étiquette, dont le dialogue est comme écrit d'avance, je n'en fais aucun cas. J'aime mieux un canevas italien, qui a du moins le mérite d'être joué à l'impromptu. »

⁂ M. D..., voyant dans ces derniers temps jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : « Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique. »

⁂ Je demandais à M. Necker pourquoi il n'allait plus dans le monde. Il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

⁂ La Harpe avait montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre (c'était son premier ouvrage). Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi ; tu les trouveras en repassant. »

⁂ « La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait au plus honnête homme du monde l'envie d'être diffamé. »

⁂ Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très égoïstes. « Oui, dit M. S..., en attendant qu'ils soient polis. »

⁂ On disait à M. V... : « Vous aimez beaucoup la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j'en ai pour moi, ce qui m'attire quelquefois celle des autres. »

⁂ On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois ces deux vers de Racine :

> Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
> Qui sur la foi promise, et rarement gardée.

⁂ On disait à M. N..., académicien : « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. »

⁂ M. D... disait de mademoiselle E..., qui n'était point vénale, n'écoutait que son cœur, et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat. »

⁂ Un mari disait à sa femme : « Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule : mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. »

⁂ J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qui était devant lui n'était pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot ;

c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : « Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme. »

⁂ Je demandais à M. de V... s'il se marierait. « Je ne le crois pas, » me disait-il; et il ajouta en riant : « La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas. »

⁂ Je demandais à M. de T... pourquoi il négligeait son talent, et paraissait si complètement insensible à la gloire; il me répondit ces propres paroles : « Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes. »

⁂ On disait à un homme modeste : « Il y a quelquefois des fentes au boisseau sous lequel se cachent les vertus. »

⁂ M. Q..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : « Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. »

⁂ « Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants le traité que voici. Je dirais aux premiers : Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou louable, j'aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fonds et de la forme. Je dirais aux méchants : Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel; en un mot, qu'on ne me fasse pas de mal gratuitement comme il arrive. »

⁂ On disait d'un escrimeur adroit, mais poltron, spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : « Il manie très bien le fleuret et la fleurette, mais le duel et la jouissance lui font peur. »

⁂ « C'est bien mal fait, disait M. E..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de joueur. A présent, ce n'est plus rien du tout. »

⁂ M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. »

⁂ M. X... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

⁂ Un célibataire qu'on pressait de se marier répondit plaisamment : « Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage. »

⁂ Un homme parlait du respect que mérite le public. « Oui, dit M. V..., le respect qu'il obtient de la prudence; tout le monde méprise les harengères; cependant, qui oserait risquer de les offenser en traversant la halle? »

⁂ Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talents, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la révolution de 1789; il me répondit : « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement. »

⁂ « Il faut que ce qu'on appelle *la police* soit une

chose bien terrible, disait plaisamment madame de S..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste. »

⁂ « Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens, de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns et corriger les autres; il faudrait détruire l'enfer et récompenser le paradis. »

⁂ M. D... s'étonnait de voir M. L..., homme très accrédité, échouer dans tout ce qu'il essayait de faire pour un de ses amis. C'est que la faiblesse de son caractère anéantit la puissance de sa position. Celui qui ne sait pas ajouter sa volonté à sa force, n'a point de force.

⁂ Quand madame de F.... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait; de sorte que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophie. M. de T... disait d'elle que, quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée.

⁂ Un homme d'esprit définissait Versailles un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter, c'est-à-dire, s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

⁂ M. J... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : « Parler toujours bien du sexe en général, louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres, les voir peu, ne s'y fier jamais, et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit. »

⁂ Un philosophe me disait qu'après avoir examiné

l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire.

*** Madame de R... disait de M. P... : « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes. »

*** M. D... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. »

*** « Ne voyez-vous pas, disait M. T..., que je ne suis rien que par l'opinion qu'on a de moi ; que lorsque je m'abaisse je perds de ma force, et que je tombe lorsque je descends ? »

*** C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles ; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

*** « Qu'un homme d'esprit, disait en riant M. de T..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit ; mais sur sa femme ! il faut être bien bête. »

*** C'est un caractère curieux que celui de M. L... ; son esprit est plaisant et profond ; son cœur est fier

et calme; son imagination est douce, vive et même passionnée.

*** Je demandais à M. D... pourquoi il avait refusé plusieurs places; il répondit : « Je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d'un homme. »

*** Dans le monde, vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent.

*** « Je ne sais pas pourquoi madame de L... désire tant que j'aille chez elle; car quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. » On pourrait dire cela du monde en général.

*** D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

*** On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires; sur quoi M. R... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que le célibat pourrait bien avoir une autre cause. »

*** M. de P... disait qu'il ne fallait rien lire dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivait son avis en disant : « En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire. »

*** N... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc. »

⁂ On proposait un mariage à M. D... ; il répondit : « Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie : ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. »

⁂ « La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues à regarder un chien ronger un os : c'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de R..., que je suis plus curieux de ce spectacle. »

⁂ M. Thomas me disait un jour : « Je n'ai pas besoin de mes contemporains ; mais j'ai besoin de la postérité. » Il aimait beaucoup la gloire. « Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés ! »

⁂ N... disait à M. Barthe : « Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé ; il y aurait un moyen. — Et lequel ? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme. »

⁂ « Ce jour-là je fus très aimable, point brutal ; » me disait M. S..., qui était en effet l'un et l'autre.

⁂ M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence ; et le peu qui lui en reste, il le garde pour lui.

⁂ M. Q... disait que le désavantage d'être au-dessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

⁂ On proposait à un célibataire de se marier.

Il répondit par de la plaisanterie; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : « Votre femme ne s'ennuierait pas. » Sur quoi il répondit : « Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre. »

⁂ On accusait M. P... d'être misanthrope. « Moi, dit-il, je ne le suis pas; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher? — Je me suis fait solitaire. »

⁂ « Il est temps, disait M. D..., que la philosophie ait aussi son *index*, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscrit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres mêmes qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamnerait-elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens ? »

⁂ M. D..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. « Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume. »

⁂ M. R... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître : il n'y a pas de milieu. »

⁂ M. D..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gênes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois qui l'ont refusée; et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit

que des châtaignes, mais qui est fière et indépendante. »

⁂ Un des parents de M. de Vergennes lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de [illegible]s le baron de Breteuil, qui était dans le cas de [illegible]uccéder. « C'est que, dit-il, c'est un homme qui, [illegible]nt toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas [illegible]nu ici; c'est qu'il a une réputation usurpée; quan[illegible]é de gens le croient digne du ministère : il faut [illegible]es détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil. »

⁂ On reprochait à M. L..., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. « Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liége est défendu de temps en temps. »

⁂ M. R... disait de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très ennuyeux : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

⁂ M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. « Eh quoi! dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M. Q... ? — Belle raison, dit-il! ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T... ? — Oh! quelle différence! Etait-ce de l'amour que j'avais pour eux? Rien; pures fantaisies; mais avec M. Q..., c'est un sentiment : c'est à la vie à la mort. — Ah! je ne savais pas cela; n'en parlons plus. » Et en effet tout fut dit. M. de R..., qui entendait conter cette histoire, s'écria : « Mon Dieu! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses. »

⁂ « Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M. D...; car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire. »

⁂ Je demandais à M. J... s'il se marierait. Il me répondit : « Pourquoi faire? pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort. »

⁂ M. de P... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où il n'allait jamais. Celui-ci lui répondit : « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours un endroit où l'on n'aille point, et où l'on croit qu'on serait heureux si on y allait? » M. de P..., après un instant de silence, répondit : « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. »

⁂ Je pressais M. de L... d'oublier les torts de M. de B... qui l'avait autrefois obligé; il me répondit : « Dieu a recommandé le pardon des injures; il n'a point recommandé celui des bienfaits. »

⁂ Je demandais à M. D... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire. « Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi, qui vaille leur oubli. »

⁂ M. D... me disait : « Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles. »

⁂ M. de Calonne, voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clef n'entrait point dans la serrure. Il lâcha un f... d'impatience; et, sentant sa faute : « Pardon, mesdames, dit-il; j'ai

fait bien des affaires dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. » En effet, la clef entra tout de suite.

⁂ Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très lucrative qu'il avait perdue; sa femme l'y exhortait; il lui répondit : « Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme. »

⁂ M. de P... promettait je ne sais quoi à M. L..., et jurait foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme? »

⁂ Le fameux Bed-Johnson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devrait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

⁂ « J'espère qu'un jour, disait M. Q..., au sortir de l'Assemblée nationale, présidée par un juif, j'assisterai au mariage d'un catholique séparé par divorce de sa première femme luthérienne, et épousant une jeune anabaptiste; qu'ensuite nous irons dîner chez le curé, qui nous présentera sa femme, jeune personne de la religion anglicane, qu'il aura lui-même épousée en secondes noces, étant fille d'une calviniste. »

⁂ « Ce doit être, me disait M. de M..., un homme

très vulgaire, que celui qui dit à la fortune : « Je ne « veux de toi qu'à telle condition ; tu subiras le joug « que je veux t'imposer »; et qui dit à la gloire : « Tu « n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques « caresses, mais que je repousserai si tu en risques « avec moi de trop familières et qui ne conviennent « pas. » C'était lui-même qu'il peignait; et tel est en effet son caractère.

⁂ On disait d'un courtisan léger, mais non corrompu : « Il a pris de la poussière dans le tourbillon ; mais il n'a pas pris de tache dans la boue. »

⁂ M. D... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille ; puis celui des vivants, de penser, sentir et s'amuser.

⁂ M. de Vergennes n'aimait pas les gens de lettres et on remarqua qu'aucun écrivain distingué n'avait fait des vers sur la paix de 1783; sur quoi quelqu'un disait : « Il y en a deux raisons : il ne donne rien aux poètes et ne prête pas à la poésie. »

⁂ Je demandais à M. R... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. « Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. » Comme j'étais surpris, vu que c'est un très honnête homme : « Oui, dit-il, oui, dans la crainte d'avoir un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi. »

⁂ Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus : « A quoi bon toute cette forfanterie ; ne peut-on pas trouver un amant sans dire cela? »

⁂ Dans le temps de l'assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de S... « Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec. — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot? Ayez-en un qui dise au moins : « *Vive le roi !* — Dieu m'en préserve, dit-elle : un perroquet disant vive le roi ! je ne l'aurais plus; on en aurait fait un notable. »

⁂ Un malheureux portier, à qui les enfants de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres qu'il pouvait réclamer par justice, me dit : « Voulez-vous, monsieur, que j'aille plaider contre les enfants d'un homme que j'ai servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze? » Il se faisait, de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

⁂ On demandait à M. S... pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison. « C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce; et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille, et de Clarisse même peut-être. A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie entière? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier. »

⁂ M. C... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui est faite d'un mauvais lieu, par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au Vauxhall; il s'approche d'elle, et lui demande en quel endroit on pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. « Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame K... C'est un lieu très honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carrosse; une porte cochère; un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle, j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela! — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. » M. C... reprenait toutes ces circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une seule qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

⁂ M. E... jouit excessivement des ridicules qu'il peut saisir et apercevoir dans le monde. Il paraît même charmé lorsqu'il voit quelque injustice absurde, des places données à contre-sens, des contradictions ridicules dans la conduite de ceux qui gouvernent, des scandales de toute espèce que la société offre trop souvent. D'abord j'ai cru qu'il était méchant; mais, en le fréquentant davantage, j'ai démêlé à quel principe appartient cette étrange manière de voir : c'est un sentiment honnête, une indignation vertueuse qui l'a longtemps rendu malheureux, et à laquelle il a substitué une habitude de plaisanterie, qui voudrait n'être que gaie, mais qui, devenant quelquefois amère et *sarcasmatique*, dénonce la source dont elle part.

⁂ Les amitiés de N... ne sont autre chose que le

rapport de ses intérêts avec ceux de ses prétendus amis. Ses amours ne sont que le produit de quelques digestions. Tout ce qui est au-dessus ou au-delà n'existe point pour lui. Un mouvement noble et désintéressé en amitié, un sentiment délicat, lui paraissent une folie non moins absurde que celle qui fait mettre un homme aux Petites-Maisons.

⁂ M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'autre part, ces fonctions n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante : c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attention qu'à des roturiers, et Cherin qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

⁂ M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. « Pour moi, dit-il, quand j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. »

⁂ Un homme de lettres à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

⁂ Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est sans illusion; et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

⁂ Le maréchal de Noailles avait un procès au

parlement avec un de ses fermiers. Huit à neuf conseillers se récusèrent, disant tous : « En qualité de parent de M. de Noailles. » Et ils l'étaient, en effet, au *huitantième* degré. Un conseiller, nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : « Je me récuse aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : « Comme parent du fermier. »

⁂ Madame de L..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M. K..,, âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis.

⁂ M. U..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : « Je puis dire sur elles ce que madame de I... disait sur les enfants : j'ai dans la tête un fils dont je n'ai jamais pu accoucher; j'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup; j'ai bien des obligations à cette femme-là. »

⁂ « Ce qui me paraît le plus comique dans le monde civil, disait M. U..., c'est le mariage, c'est l'état de mari; ce qui me paraît le plus triste dans le monde politique, c'est la royauté, c'est le métier de roi. Voilà les deux choses qui m'égayent le plus : ce sont les deux sources intarissables de mes plaisanteries. Ainsi, qui me marierait et me ferait roi, m'ôterait à la fois une partie de mon esprit et de ma gaieté. »

⁂ On avisait, dans une société, au moyen de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout à coup : « Ne pourrait-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête, pour le faire chasser? »

⁂ « Que peuvent pour moi, disait M. S..., les

grands et les princes? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse et m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout? »

.·. Madame de R... disait un jour à M. C... : « Je ne saurais être à ma place dans votre esprit, parce que j'ai beaucoup vu pendant quelque temps M. d'Ur... Je vais vous en dire la raison, qui est en même temps ma meilleure excuse. Je couchais avec lui; et je hais si fort la mauvaise compagnie, qu'il n'y avait qu'une seule raison qui pût me justifier à mes yeux, et, je m'imagine, aux vôtres. »

.·. M. de R... voyait madame de O... tous les jours; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement. Il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. »

.·. « L'illusion, disait M. C..., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions. »

.·. On agitait, dans une société, la question : *Lequel était plus agréable de donner ou de recevoir.* Les uns prétendaient que c'était de donner; d'autres, que, quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit à qui on demanda son avis dit : « Je ne demanderais pas lequel des deux plaisirs est le plus vif; mais je préférerais celui de donner; il m'a semblé qu'au moins il était plus durable; et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. »

⁂ Les amis de M. C... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit : « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. »

⁂ « Je me refuse, disait M. C..., aux avances de M. B..., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que, s'il savait quelles sont les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte. »

⁂ On reprochait à M. de C... d'être médecin *Tant pis*. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin *Tant-mieux*. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. »

⁂ Un homme qui avait refusé d'avoir madame de Staël, disait : « A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de S... »

⁂ M. Joly de Fleuri, contrôleur général en 1781, a dit à mon ami M. B... : « Vous parlez toujours de nation; il n'y a point de nation. Il faut dire le peuple; le peuple que nos plus anciens publicistes définissent : « *Peuple serf, corvéable et taillable à merci et miséricorde.* »

⁂ On offrait à M. R... une place lucrative qui ne lui convenait pas; il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. »

⁂ Quelqu'un disait d'un homme très personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs. »

⁂ Le duc de C..,, qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens,

s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

⁂ Un homme, dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. »

⁂ « Je crois, disait M. C..., sur le duc de R..., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie. »

⁂ On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit : « Exagération! méchanceté! il a aussi des femmes. »

⁂ M. K..., qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête, et du Tibulle dans le cœur. »

⁂ M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six ou neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison si elle vous convient.

⁂ « La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M. S..., c'est que vous avez dit à tous les masques : « Je vous connais; » et moi je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même. »

⁂ Quand M. de R... a passé une journée sans écrire, il répète le mot de Titus : « J'ai perdu un jour. »

⁂ « L'homme, disait M. S..., est un sot animal, si j'en juge par moi. »

⁂ M. L... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne; car il y a presse. »

⁂ « Au physique, disait M. C..., homme d'une santé délicate et d'un caractère très fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas; au moral, je suis, au contraire, le chêne qui rompt et qui ne plie point. *Homo interior totus nervus*, dit Van Helmont. »

⁂ « J'ai connu, me disait M. de L..., âgé de quatre-vingt-onze ans, des hommes qui avaient un caractère grand, mais sans pureté; d'autres qui avaient un caractère pur, mais sans grandeur. »

⁂ M. de Condorcet avait reçu un bienfait de M. d'Anville; celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent; alors M. de Condorcet révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. de Talleyrand, leur ami commun, instruit, demanda à M. de Condorcet la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : « J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret; à présent, c'est le mien. »

⁂ M. D... disait du prince de Beauveau, grand puriste : « Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé),

j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. »

⁂ M. N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. « Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet? »

⁂ On engageait M. de R... à quitter une place, dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants; il répondit : « On peut couper à Samson sa chevelure; mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque. »

⁂ « J'ai vu, disait M. E..., peu de fierté dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le *Paradis Perdu*. »

⁂ « Le bonheur, disait M. S..., n'est pas chose aisée. Il est très difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. »

⁂ On disait que M. V... était peu sociable. « Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature. »

⁂ M. de G..., se prétendant ami de M. Colbert, alla faire compliment à M. de Maurepas d'être délivré de M. Turgot.

Ce même ami de M. Turgot fut un an sans le voir après sa disgrâce; et M. Turgot ayant eu besoin de le voir, il lui donna un rendez-vous, non chez M. Turgot, non chez lui-même, mais chez Duplessis, au moment où il se faisait peindre.

Il eut depuis la hardiesse de dire à M. Bert..., qui n'était parti de Paris que huit jours après la mort de M. Turgot : « Moi qui ai vu M. Turgot dans tous les

moments de sa vie, moi, son ami intime, qui lui ai fermé les yeux. »

Il n'a commencé à braver M. Necker que quand celui-ci fut très mal avec M. de Maurepas; et à sa chute, il alla dîner chez Sainte-Foix avec Bourboulon, ennemi de Necker, qu'il méprisait tous les deux.

Il passa sa vie entière à médire de M. de Calonne, qu'il a fini par loger; de M. de Vergennes qu'il n'a cessé de capter, par le moyen d'Hénin, qu'il a ensuite mis à l'écart; il lui a substitué dans son amitié Renneval, dont il s'est servi pour faire faire un traitement très considérable à M. Dornano, nommé pour présider à la démarcation des limites de France et d'Espagne.

Incrédule, il fait maigre les vendredis et samedis à tout hasard. Il s'est fait donner cent mille livres du roi pour payer les dettes de son frère, et a eu l'air de faire de son propre argent tout ce qu'il a fait pour lui. Nommé tuteur du petit Bart..., à qui sa mère avait donné cent mille écus par testament, au préjudice de sa sœur, madame de Verg..., il a fait une assemblée de famille, dans laquelle il a engagé le jeune homme à renoncer à son legs, à déchirer le testament; et, à la première faute de jeune homme qu'a faite son pupille, il s'est débarrassé de la tutelle.

*** On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son sang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus plaisamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu dans son gouvernement du Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très

aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais, et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce ? dit l'archevêque; est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu bien honnête? Est-il bien mis ? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. (Le domestique va et revient.) — Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. (Le laquais va et revient.) — Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure. Qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux, apparemment? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier... — Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur,

le roi. — Le roi! (Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place.) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur, c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très grand nom. » (L'archevêque recède la place.) Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (l'archevêque fait beaucoup de place) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc! un petit gouvernement, sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province! monsieur, crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur... Vous êtes gouverneur de...? Vous êtes donc le duc d'A...? (Et il veut descendre de sa voiture.) Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable! Mais à quoi m'exposez-vous? Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être! Et puis ce d'Hozier est un fripon! Ah! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais, qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves, pour monter dans votre carrosse. »

⁂ Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier; les nôtres pensent différemment.

⁂ Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel; et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait être dans l'embarras, prit Coypel à part, et lui dit : « Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion; dites-moi de quel côté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre; cependant, on peut voir, avec un peu d'attention, que celui-ci est l'original. »

⁂ Un sot sur lequel il n'y a pas de prise, c'est une cruche sans anse.

⁂ « Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un grand règne. » Ce mot de Voisenon passe sa portée ordinaire.

⁂ Le feu prince de Conti, ayant été très maltraité de paroles par Louis XV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tirconnel, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : « Monseigneur, il ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération. »

⁂ Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire.

⁂ MM. Montgolfier, après leur superbe découverte des aérostats, sollicitaient à Paris un bureau de tabac

pour un de leurs parents; leur demande éprouvait mille difficultés de la part de plusieurs personnes, et entre autres de M. de Colonia, de qui dépendait le succès de l'affaire. Le comte d'Entraigues, ami des Montgolfier, dit à M. de Colonia : « Monsieur, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, j'imprimerai ce qui s'est passé à leur égard en Angleterre, et ce qui, grâce à vous, leur arrive en France dans ce moment-ci. — Et que s'est-il passé en Angleterre? — Le voici, écoutez : M. Etienne Montgolfier est allé en Angleterre l'année dernière; il a été présenté au roi, qui lui a fait grand accueil, et l'a invité à lui demander quelque grâce. M. Montgolfier répondit au lord Sydney qu'étant étranger, il ne voyait pas ce qu'il pouvait demander. Le lord le pressa de faire une demande quelconque. Alors, M. Montgolfier se rappela qu'il avait à Québec un frère prêtre et pauvre; il dit qu'il souhaiterait bien qu'on lui fît avoir un petit bénéfice de cinquante guinées. Le lord répondit que cette demande n'était digne ni de MM. Montgolfier, ni du roi, ni du ministre. Quelque temps après, l'évêché de Québec vint à vaquer; le lord Sydney le demanda au roi, qui l'accorda, en ordonnant au duc de Glocester de cesser la sollicitation qu'il faisait pour un autre. Ce ne fut point sans peine que MM. Montgolfier obtinrent que cette bonté du roi n'eût de moins grands effets. » Il y a loin de là au bureau de tabac refusé en France.

⁂ « Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M. D..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : « M. D..., je l'aime beaucoup, je « l'aime de tout mon cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient : « M. D..., je « l'estime infiniment, c'est un jeune homme bien hon- « nête. »

⁂ « Je hais si fort le despotisme, disait M. V..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin. »

⁂ Un homme était abandonné des médecins ; on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant, » répondit-il.

⁂ Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : « Ceci est bon, pour moi, quant à présent. » Rien ne peint mieux la variété des jugements humains, et la mobilité du jugement de chaque homme.

⁂ Avant que mademoiselle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait, pour le théâtre tragique, qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lekain, au moment où le tailleur de la Comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau ! reprend Dauberval ; le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

⁂ M. E... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille, qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

⁂ Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants, les sottises de la bonho-

mie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

⁂ On disait à Delon, médecin mesmérite : « Eh bien! M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, dit-il, été absent ; vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. »

⁂ On disait de M. H..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. »

⁂ Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque par hasard ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est de leur part qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades, qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent.

⁂ La nature, en nous accablant de tant de misères et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison, après avoir posé des sentinelles à nôtre porte. Il faut que le danger soit bien grand, pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

⁂ L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui des malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. »

⁂ Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

⁂ Le vieux d'Arnoncour avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiment, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier payement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

⁂ Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

⁂ Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soins à composer ses *Synodes*, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire, et devait être rentré à neuf heures ; madame de Simiane soupait à sept par complaisance pour lui. Ce fut à un de ces soupers tête à tête qu'il fit une chanson très jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet.

. . . . . .
Aimons-nous tendrement, Elvire :
Ceci n'est qu'une chanson
Pour qui voudrait en médire ;
Mais, pour nous, c'est tout de bon.

⁂ On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir. « Non, dit-elle, il ressemble trop au passé. »

⁂ On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au collège royal. « Nous verrons cela, » dit-il, et ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : « Eh bien! voilà comme vous êtes! vous n'avez pas voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée, reprit-il, eh bien! je vais la demander. — Êtes-vous fou ? — Parbleu non! j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. » Il demanda la place et l'obtint.

⁂ Madame H..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas; il ne vient pas chez moi. »

⁂ L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs. « Ah! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir? »

⁂ Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer? »

⁂ M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie,
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

⁂ Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé! combien de fois? » demanda le Père.

⁂ Un homme étant à l'extrémité, un confesseur alla le voir, et lui dit : « Je viens vous exhorter à mourir. — Et moi, répondit l'autre, je vous exhorte à me laisser mourir. »

⁂ On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible, et on la vantait beaucoup. « Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté. »

⁂ Une femme causant avec M. de M.,., lui dit : « Allez, vous ne savez dire que des sottises. — Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait. »

⁂ « Vous bâillez, disait une femme à son mari. — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. »

⁂ Maupertuis, étendu dans son fauteuil, et bâillant, dit un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier.

⁂ Mademoiselle d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l'épouser, lui dit : « Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, » répondit-il.

⁂ Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent. M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M. d'Estrade pour lui succéder; il mourut au bout du même terme; sur quoi Benserade dit : « On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres. »

⁂ Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. »

.·. Diderot s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler, et l'avait volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son homme, et, d'un air étonné, il s'écrie : « Ah! ah! c'est vous! » Celui-ci lui répond : « Ma foi, il ne s'en est guère fallu. » Il avait démêlé que Diderot s'étonnait qu'il ne fût pas pendu.

.·. On faisait l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et tous ses talents. « Au moins, Votre Majesté accordera qu'il faisait bien le roi. — Pas si bien que Baron, » dit le roi de Prusse avec humeur.

.·. Une femme était à une représentation de *Mérope*, et ne pleurait point; on était surpris. « Je pleurerais bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. »

.·. Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : « J'ai tout vu hors un conclave, que je voudrais bien voir. »

.·. Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête, il faut la faire raccommoder ; je vais donner des ordres. » Il appela ensuite le président Jeannin : « Il faudra s'en assurer, » dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre : « Eh! sire, y pensez-vous? dit-il, cette poutre durera plus que vous et moi. »

.·. J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens

qui discutent des articles de foi, dire naïvement : « Messieurs, un vrai chrétien n'examine pas ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère; si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. »

⁂ M. le régent disait à madame de Parabère, dévote qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. »

⁂ Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre; les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, ajouta-t-il, j'y remis tout dans l'ordre. »

⁂ Les papiers anglais rendirent compte ainsi d'une opération de finances de M. l'abbé Terray : « Le roi vient de réduire les actions des fermes à moitié. Le reste à l'ordinaire prochain. »

⁂ Quand M. de B... lisait, ou voyait, ou entendait raconter quelque action bien infâme ou très criminelle, il s'écriait : « Oh! comme je voudrais qu'il m'en eût coûté un petit écu, et qu'il y eût un Dieu. »

⁂ Bachelier avait fait un mauvais portrait de Jésus; un de ses amis lui dit : « Ce portrait ne vaut rien; je lui trouve une figure basse et niaise. — Qu'est-ce que vous dites? répondit naïvement Bachelier; d'Alembert et Diderot, qui sortent d'ici, l'ont trouvé très ressemblant. »

⁂ M. de Saint-Germain demandait à M. de Malesherbes quelques renseignements sur sa conduite, sur les affaires qu'il devait proposer au conseil : « Décidez les grandes vous-même, lui dit M. de Malesherbes, et portez les autres au conseil. »

⁂ Le chanoine Récupero, célèbre physicien, ayant

publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvait, d'après les dates des irruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye.

⁂ Marivaux disait que le style a un texte, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase.

⁂ On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très pauvre. Un jour plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire la cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. »

⁂ On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le poème de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni *Esprit* ni *Pucelle*. »

⁂ « J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et un malhonnête celui qui cherche chicane à une bonne action. » C'est un mot de M. de Mairan.

⁂ La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à

faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats.

⁂ Madame du D... disait de M... qu'il était aux petits soins pour déplaire.

⁂ « Les athées sont de meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. »

⁂ M... disait : « On m'a dit du mal de M. de Q... ; j'aurais cru cela il y a six mois, mais nous sommes réconciliés. »

⁂ Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

⁂ Un certain Marchant, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

⁂ Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire.

⁂ « Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M. M..., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau. »

⁂ « Je sais me suffire, disait M..., et, dans l'occasion, je saurais bien me passer de moi, » voulant dire qu'il mourrait sans chagrin.

⁂ « Je joue aux échecs, à vingt-quatre sous, dans

un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

⁂ Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : « Eh! mon Dieu! je m'attendais à vous trouver dans la désolation. — Ah! dit-elle d'un ton pathétique, c'était hier qu'il fallait me voir. »

⁂ La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes, sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer, c'est bientôt dit, reprit-elle : moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

⁂ On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : « Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande. »

⁂ Le marquis de Choiseul-Labaume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très jeune, devint triste tout à coup. Son oncle l'évêque lui en demanda la raison : il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère? — Oui, mon oncle, vingt-cinq louis. » L'oncle les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. « — Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se pas-

sera pas sans que vous ne l'ayez vue.» Il la lui montra en effet au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café, c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire une limonadière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

⁂ Voltaire disait du poète Roi, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint-Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

⁂ Je ne vois jamais jouer les pièces de C..., et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place, qui avait indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : « Parlez-donc, messieurs les b..., d'où vient donc est-ce que vous n'êtes qu'un? »

⁂ Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M. de Guéménée la sérénissime banqueroute.

⁂ Luxembourg, le crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la comédie, disait : « La comédie sera mal ici; il n'y a point d'écho. »

⁂ On demandait à un homme qui faisait profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. »

⁂ On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : « On peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi. » Danville n'avait jamais quitté sa chambre.

⁂ Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes, qui flétrissaient la famille du coupable, M. C... dit : « C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu,

sans qu'il faille encore un châtiment où il n'y a pas de crime. »

⁂ M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : « Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises ! »

⁂ Milord Tirauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

⁂ Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout ? » M. de Vaines lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela ; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

⁂ Ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le public lui paraissent ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

⁂ L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

⁂ A un jeune homme, qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. »

⁂ « Pourquoi donc, disait mademoiselle de R..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : « Apprendre à mourir ? » Je vois qu'on y réussit très bien la première fois. »

⁂ Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Calonne est très mal-

traité, on disait partout, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui n'avait d'autre objet que de masquer la collusion; sur quoi M. de L... dit que cela ressemblerait trop à l'histoire du régent, qui avait dit au bal à l'abbé Dubois : « Sois bien familier avec moi, pour qu'on ne me soupçonne pas. » Sur quoi l'abbé lui donna des coups de pied au c..., et, le dernier étant un peu fort, le régent, passant sa main sur son derrière, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop. »

⁂ Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances, chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : « Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font? »

⁂ On disait à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. « Vraisemblablement elle ne les a plus. — Si fait, lui répondit quelqu'un; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour. »

⁂ M. X... disait, à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert : « Malheur au poète qui se fait friser tous les jours! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main. »

⁂ Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

⁂ C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

⁂ D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette, ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. « Ah! monsieur, dit-il, voilà vraiment les cheveux du génie. — Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque. »

⁂ Il n'y a pas maintenant en France un plus grand objet de politique étrangère que la connaissance parfaite de ce qui regarde l'Inde. C'est à cet objet que Brissot de Warville a consacré des années entières; et je lui ai entendu dire que M. de Vergennes était celui qui lui avait suscité le plus d'obstacles, pour le détourner de cette étude.

⁂ On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avait pas fait sa cour, et qu'il fallait lui en laisser gagner quelques-unes : « Comment! dit-il, je lui donne la tour. »

⁂ M. D... me disait que madame du Coislin, qui tâche d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent; « et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

⁂ Madame de Talmont voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd. »

⁂ L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de T..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations. « Eh! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal.* »

⁂ Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes.

⁂ Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : « Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier : voilà votre argent, mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. »

⁂ La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait excessivement dans une société le ministère de M. de Necker; quelqu'un, qui apparemment ne l'aimait pas, demanda : « Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay? » Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

⁂ Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Colinn, » dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Colinn, trouva cependant le mot excellent.

⁂ M. Q... disait de madame la princesse de T... : « C'est une femme qu'il faut absolument tromper; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »

⁂ On demandait à la Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du *Sylvandre*, » dit-il, un de ses romans qui avait réussi.

⁂ L'abbé de Vertot changea d'état très souvent. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

⁂ Diderot disait : « Je ne me soucierais pas d'être chrétien; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. »

⁂ Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa de la façon de je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très content, dit-il, il parle de l'enfer comme un ange. »

⁂ Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très savant sur les différentes danses grecques, et Méibomius, érudit Allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience, mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot; et après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

⁂ M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland* que sous la condition que *Cléveland* se ferait catholique au dernier volume.

⁂ Il est extraordinaire que M. de Voltaire n'ait pas mis dans la *Pucelle* un fou comme nos rois en avaient alors. Cela pouvait fournir quelques traits heureux pris dans les mœurs du temps.

⁂ M. de T..., homme violent, à qui on reprochait quelques torts, entra en fureur et dit qu'il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : « Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis. »

⁂ Louis XIV, après la bataille de Ramillies dont il venait d'apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui. » *(Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)*

⁂ Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison et sûrs d'être condamnés vendent tout ce qu'ils ont, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper; mon cheval, quoique bon coureur, a un grand défaut, c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière. »

⁂ On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur dans le *Temple de Gnide*, et il y a même

quelque obscurité dans les détails; c'est pour cela que madame du Deffant l'appelait l'*Apocalypse* de la galanterie.

⁂ On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était traçassier en bien.

⁂ Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles paierait toutes ces dettes. Cet oncle se maria et eut un fils; à la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le Messie que cet enfant; il vient au monde pour la destruction des Juifs. »

⁂ Dubuc disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

⁂ Un homme disait à M. de Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué, » répondit-il.

⁂ Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très bien mis. « Monsieur, lui dit-elle, le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue. »

⁂ M. J... disait à propos de la manière dont on vit dans le monde : « La société serait une chose charmante, si on s'intéressait les uns aux autres. »

— Rulhières cachait un esprit très délié sous un extérieur assez épais. Très malicieux avec le ton de l'aménité, très intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement, réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes

littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, il était extrêmement hardi, à tous les égards, auprès des femmes qui ne doutaient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens de place, il n'évitait, dans son manège, que les bassesses qui l'auraient empêché de se faire valoir. Souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchements, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses prétentions. Superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des bluettes, et ne voyait dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites intrigues de la société.

⁂ Il paraît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication c'est un mystère absurde. Il paraît certain non seulement que Mazarin eut la reine, mais (ce qui est plus inconcevable) qu'il était marié avec elle; sans cela, comment expliquer la lettre qu'il écrivit de Cologne, lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convenait bien, madame, etc.? » Les vieux courtisans racontent d'ailleurs que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explications entre la reine et son fils; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

⁂ Le baron de la Houze, ayant rendu quelques

services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de la Houze, rusé Gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très surpris de cette demande, de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

⁂ M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle C..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle.

⁂ Milord Hamilton, personnage très singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon? — Mettez-le sur la carte. »

⁂ Le chevalier de Narbonne, accosté par un importun dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami, comment te portes-tu? » répondit : « Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu? »

⁂ Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent : on lui conseillait de la faire arracher : « Ah! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

⁂ Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de B..., et je ne l'avais pas nommée. M. J... reprit naïvement : « Cette présidente

de Bernière dont vous venez de parler... » Toute la société partit d'un éclat de rire.

⁂ Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Falaisière lui dit à ce sujet : « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. »

⁂ M. D... disait, à son retour d'Allemagne : « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

⁂ M. B... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer la santé : « Sans moi je me porterais à merveille. »

⁂ Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est absolument impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé P...; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. »

⁂ M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'Académie de Soissons, qui disaient que cette Académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête qui n'a jamais fait parler d'elle. »

⁂ M. l'évêque de L..., étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de S... ; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs c'est aujourd'hui jeûne. »

⁂ L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Levis, dit, en mettant la main sur le cercueil : « Je le possède enfin, cet homme vertueux. »

⁂ Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

⁂ Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes. « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés. »

⁂ Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portaient sur les riches, un millionnaire se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient des malheurs du temps, dit : « Qui est-ce qui est heureux dans ces moments-ci?... quelques misérables. »

MAXIMES ET PENSÉES

I

MAXIMES GÉNÉRALES.

⁂ Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre (ce qui arrive quelquefois), n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire; car il a fallu

rapprocher et observer des rapports : mais le grand naturaliste, l'homme de génie, voit que la nature prodigue des êtres individuellement différents, et voit l'insuffisance des divisions et des classes, qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres et paresseux. On peut les associer : c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

⁂ La plupart de ceux qui font des recueils de vers et de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger.

⁂ L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

⁂ Ce serait une chose curieuse qu'un livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verrait que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

⁂ On ne cesse d'écrire sur l'éducation; et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles; on fait, en un mot, quelque bien partiel Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la lé-

gislation, à la religion, à l'opinion publique? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction à donner, tant que ces trois objets se combattent? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plus tôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique ou législative; par conséquent, à lui en inspirer le mépris?

⁂ Il en est de la civilisation comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science; mais, quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste : à l'application.

⁂ La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en trouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne dans un édifice grossier et moderne.

⁂ En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit : il plairait sans étonner; mais il étonne et il plaît. Notre surprise

est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

⁂ Des fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins chers, quand ils voient moins bonne compagnie.

⁂ Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser, sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paraît s'adresser qu'à son extérieur : mais ce même mendiant, qui laisserait insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

⁂ Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

⁂ On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant recuser son témoignage en faveur d'un autre homme : C'est votre ami. Eh! morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami? et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

⁂ Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, Labruyère, Larochefoucault,

Swift, Mandeville, Helvétius, etc.; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftersbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

⁂ Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poète, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables; et, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres, toutes sortes de moyens.

⁂ La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

⁂ On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie; en admettant que l'Amérique et les Terres Australes n'en contiennent que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait encore échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

⁂ Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant : alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaîté.

⁂ Souvent une opinion, une coutume, commence à paraître absurde dans la première jeunesse ; et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules ? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

⁂ Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé, croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

⁂ La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

⁂ J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait, et avaient de meilleur à faire.

⁂ Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

⁂ C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la

mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes ?

⁂ On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons?

⁂ La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera.

⁂ Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés; ils y sont comme des cariatides dans un entresol.

⁂ Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

⁂ J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

⁂ Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela, moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue et qui avait la paye de trois soldats !

⁂ On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

⁂ Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant entrer si tôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite; tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands, avant que d'exposer leur marchandise et d'entrer en traité avec eux : souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.

⁂ Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première consiste à suivre hardiment son caractère, en acceptant avec courage les désavantages et les inconvénients qu'il peut produire...

⁂ Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

⁂ Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

⁂ « N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? » disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui

adoptent des principes plus forts que leur caractère : « N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux ? »

⁂ Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que, dans quelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble ? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités ? C'est la réflexion qu'il faut faire, pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

⁂ Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse ? Ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide ou plus vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes ; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts : il devient nul ; dès lors plus d'incertitudes, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées ; il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse contre la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose ?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

⁂ La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils

ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. « Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

⁂ En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boile, Loke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

⁂ Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions, et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

⁂ Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompé. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

⁂ Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts, qui connaissent mieux les rues et qui se tirent mieux d'affaire.

⁂ Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui

l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent : *s'avancer*, *avancer*, *arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

⁂ Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disait : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

⁂ Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer : dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

⁂ Qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

⁂ Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

⁂ Ne tenir dans la main de personne, être l'*homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentiments, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

⁂ Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

⁂ Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

⁂ L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

⁂ Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

⁂ L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

⁂ Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

⁂ Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

⁂ Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage rigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets de la morale, de la politique et de la société, aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi on restera dans la médiocrité.

⁂ Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

⁂ Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées pour entrer dans le Pandœmonium.

⁂ On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention ; et on se précipite dans la nullité pour échapper au danger d'être peint.

⁂ L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

⁂ L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

⁂ Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

⁂ La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier ; et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduisait à sa raison pour toute ressource.

⁂ Toutes les passions sont exagératrices ; et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

⁂ Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

⁂ Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

⁂ Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort, plutôt qu'à ceux qui la pleurent ?

⁂ La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

⁂ A voir la manière dont on en use envers les

malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

⁂ De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

⁂ Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

⁂ La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

⁂ On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

⁂ Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

⁂ L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

⁂ Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût pour devenir habile dans son art.

⁂ En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

⁂ En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air

d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

⁂ Le public ne croit point à la pureté de certaines vertus et de certains sentiments ; et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

⁂ Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

⁂ Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

⁂ L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

⁂ L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

⁂ Il y a, entre l'homme d'esprit, méchant par caractère, et l'homme d'esprit, bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

⁂ Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous ? Il suffit qu'il y en ait une et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui paraît impossible.

⁂ Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature ; et, dans la nature, des

consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

⁂ La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

⁂ Celui qui est juste au milieu, entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

⁂ L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

⁂ Vain veut dire vide; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

⁂ On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art là.

⁂ Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

⁂ Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car, si l'on y montè, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

⁂ Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

⁂ Il y a telle supériorité, telle prétention, qu'il suffit de ne pas reconnaître pour qu'elle soit anéantie ; telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir pour la rendre sans effet.

⁂ Ce serait être très avancé dans l'étude de la morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable ; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme ; l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus ; l'autre, celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

⁂ Vivre est une maladie, dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède.

⁂ La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

⁂ Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

⁂ Je ne conçois pas de sagesse sans défiance.

L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

*** Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

*** Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté; il ne peut avoir que de la bonhomie.

*** Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse les fait seules *durer*.

*** Il faudrait pouvoir unir les contraires : l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

*** Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de sa soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

*** Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

*** Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

*** Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

⁂ La fortune et le costume qui l'entourent font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

⁂ Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses et très éclairés, n'être ni corrompus, ni malheureux.La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique; et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

⁂ Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont, quand ils en ont plus longtemps éprouvé l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

⁂ L'homme sans principe est aussi ordinairement un homme sans caractère; car, s'il était né avec du caractère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

⁂ Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

⁂ L'estime vaut mieux que la célébrité; la consi-

dération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

*** C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

*** Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même; ils infectent et ils ravagent.

*** Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

*** Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

*** On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

*** Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît!

*** Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

*** La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

*** Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau, après Plutarque) que plus on pense, moins on sente; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

*** Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressem-

blent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

*** Il y a une sorte de plaisir attaché au courage, qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi.

*** Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis, qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet; eh bien ! je ne suis pas encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

*** Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble : l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

*** Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

*** Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'au-

dacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

⁂ Il y a plus de fous que de sages; et, dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse.

⁂ Les maximes générales sont, dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les arts.

⁂ La conviction est la constance de l'esprit.

⁂ On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

⁂ Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité : il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

⁂ Il y a, dans le monde, bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

⁂ L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

⁂ Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela. »

⁂ L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

⁂ Amour, folie aimable; ambition, sottise sérieuse.

⁂ Préjugé, vanité, calcul : voilà ce qui gouverne le monde. Celui qui ne connaît pour règle de sa con-

duite que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

⁂ Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

⁂ Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens s'il est pauvre, et de ses héritiers s'il est riche.

⁂ La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

⁂ Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

⁂ L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères; mais ce n'est encore que la plus petite pour les hommes distingués, et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

⁂ Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

⁂ Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste ; il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui doit être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi, s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

⁂ Il y a quelquefois, entre deux hommes, de fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais

la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

⁂ Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer et finit par coucher sur la dure.

⁂ Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus,* comme parlent les métaphysiciens; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs :* et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

⁂ Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

⁂ La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

⁂ On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre.

⁂ Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

⁂ La vertu, comme la santé, n'est pas le souve-

rain bien. Elle est la place du bien, plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

II

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE.

⁂ Jamais le monde n'est connu par les livres ; on l'a dit autrefois ; mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici : c'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines, dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très importantes au succès des plus grandes affaires.

⁂ En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

⁂ On ne peut vivre dans la société, après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser et de sa personne pour tuer le temps.

⁂ Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en

forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites-maisons; c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

⁂ Les gens de robe, les magistrats, connaissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat*, et qui ont dîné hors du collège, connaissent le monde.

⁂ C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il là de quoi tant crier?

⁂ Quand les sots sortent de place, soient qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicules.

⁂ Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et les valetages dont ils ont été témoins : et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irrémédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

⁂ Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins *foi de gentilhomme*.

⁂ Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés qu'ils se croient en société.

⁂ J'ai vu des hommes trahir leur conscience, pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simarre même. Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

⁂ La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

⁂ On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

⁂ C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

⁂ En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

⁂ Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle, dont ils s'étonnent de se trouver dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

⁂ Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il

estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

⁂ Le monde est si méprisable, que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

⁂ Amitié de cour, foi de renards, et société de loups.

⁂ Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre, de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

⁂ Les gens qui croient aimer un prince dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

⁂ Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour, ne sont, quand on n'a point la faveur de la cour, que des péchés splendides, comme disent les théologiens.

⁂ On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

⁂ Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse, ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

⁂ Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

⁂ A voir le soin que les conventions sociales paraissent avoir pris d'écarter le mérite de toutes les places où il pourrait être utile à la société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

⁂ Que trouve un jeune homme, en entrant dans le monde ? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'*honorer*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère et d'après sa position, qu'il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais, s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes, s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protège, qu'on veut le gouverner, s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent, on le trouve charmant, et c'est, comme on dit, le meilleur enfant du monde.

⁂ La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour à tour blessées, humiliées l'une par l'autre,

qui expient le lendemain, dar
faite, le triomphe de la veille.
être froissé dans ce choc misé
instant les yeux pour être
c'est ce qu'on appelle n'être
tence. Pauvre humanité!

⁂ Il y a une profonde in
surprend et scandalise bea
Ceux que la bassesse pul
gneurs, ou grands, les hon
pour la plupart, doués de
Cela ne viendrait-il pas d
loppée dans leur tête, qu
vertus ne sont pas pro
d'intrigue? Ils les négli
inutiles à eux-mêmes et
sans l'intrigue, la faus
rien!

⁂ Que voit-on dans
naïf et sincère pour d
une sottise (les sots
ménagements forcés
gens d'esprit craigne

⁂ Les bourgeois,
leur fille un fumier
lité.

⁂ Supposez vin
tous connaissent e
reconnu, Dorilas,
lents et ses vertus
tus et de ses talent
dommage qu'il s
Que dites-vous?

destie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. » Qu'alors cet homme de mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais, dans cette société, il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content. »

⁂ Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

⁂ Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à sa société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle?

⁂ Êtes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit; et souhaitez-vous lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos moments, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur; ne perdez point votre temps à ces bagatelles : faites plus, faites mieux, faites sa généalogie.

⁂ Vous croyez qu'un ministre, un homme en place

a tel ou tel principe; et vou
vous le lui avez entendu dire.
vous abstenez de lui demande
qui le mettrait en contradict
vorite. Vous apprenez bier
dupe, et vous lui voyez fa
prouvent qu'un ministre n'
seulement l'habitude, le t
chose.

⁂ Les corps (parlemen
ont beau se dégrader; i
masse, et on ne peut rier
le ridicule, glissent sur
fusil sur un sanglier, sı

⁂ En voyant ce qı
l'homme le plus misar
Héraclite par mourir c

⁂ En voyant les pı
vement, certaines cl
reprocher à ceux c
partie de leurs torts
Quel malheur que
Aramont! On ne s
avaient été des per
ou du caractère, i
prince.

⁂ Il me sem
mières, l'homm
aussi bien que
et la société.
plaçait une jou
réflexion.

⁂ A mesu

la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de la gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualité, ou filles; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état; elle n'en sort que par le vice.

⁂ Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à ces maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

⁂ Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent? Est-ce un Français à Pékin ou à Macao ? Est-ce un Lapon au Sénégal? Ou ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemins, au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis ? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société ?

⁂ Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup d'œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes; mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

⁂ Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être : leur commerce est quelquefois supportable. Il y en a

d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui; ceux-là sont insupportables : c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

*** La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

*** L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

*** C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société; c'est par elle qu'on évite de se compromettre; c'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis. »

*** On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très aimable.* Il arrive, je ne sais comment, qu'il a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit; que l'homme, dont on fait ce qu'on veut,

qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : Monsieur un tel est très aimable.

*** Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : *C'est l'usage.* C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : C'est l'usage.

*** Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans sa fatuité? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

*** Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

*** Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu, se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

*** Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes et dans

le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es; je ne t'apprécie que pour ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer, avec l'annonce de ce ferme propos.

⁂ Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : Il pouvait naître de plus grands malheurs encore de la suite des combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées.

⁂ Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

⁂ La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décorations.

⁂ Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, par exemple, cela veut dire philanthrope; mauvais Français, cela veut dire bon citoyen qui indique certains abus monstrueux; philosophe, homme simple, qui sait que deux et deux font quatre, etc.

⁂ Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

⁂ Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas; les choses qu'on ne sait qu'aux

trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

⁂ La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres, un *Pérou*.

⁂ Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

⁂ Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur, de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui; il la trouva enfin. C'est que, par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins, semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe : il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

III

DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.

⁂ Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

⁂ L'homme le plus modeste en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très assuré et une certaine aisance qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

⁂ La faiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot, tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont des choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

⁂ Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes et malhonnêtes de la société, qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailli-

blement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

⁂ Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui veulent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

⁂ On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : Il n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

⁂ Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un ? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

⁂ Un homme d'esprit est perdu, s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

⁂ Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

⁂ Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes ; mais ceux qui sont moins susceptibles d'endurcissement sont obligés de se créer une sorte d'insensibilité factice, pour n'être dupes ni des hommes,

ni des femmes.
emporte, après
est ordinaireme
qu'il produira,
aimable.

⁂ La nature
encore moins :
indépendant.

⁂ Le philos
donne aux hor
fort simple qu
personne.

⁂ L'homme
l'amant de la
ligne directe qu
sage, l'ami de l
dont l'extrémité
atque rotundus

⁂ Il ne faut
seau pour la re
sées à se voir s
mais, comme
hauteur de leur

⁂ Quiconqu
homme : c'est u

⁂ On a tro
celui qui ne peu
de la vie, est bi

⁂ On ne co
connaît pas très
qu'on les étudie
mérite doit avo
d'être connu. Il

cier, que, dans ce petit nombre, chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs et usés qu'on lui accorde, quand on soupçonne son existence, le mérite ne saurait en être flatté.

⁂ Quand un homme s'est élevé par son caractère, au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient et l'évitent avec soin; il y a plus : les gens honnêtes, persuadés que, par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

⁂ Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

⁂ Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile ; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, faible ou vil), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

⁂ Tout homme qui se connaît des sentiments élevés, a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

IV

PENSÉES MORALES.

⁂ Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales, dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance ; et quelle supplée, en quelque sorte, à la force en sauvant à l'homme, qui a le malheur d'en manquer, une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

⁂ L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tout sens, mais finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sentiments et d'idées le plus nécessaire à son repos.

⁂ Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

⁂ Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs ressemble à la reconnaissance qu'on a pour des arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du bien, qu'ils vous ont délivré d'un mal : mais

on se rappelle la douleur qu'ils ont causée, et on ne les aime guère avec tendresse.

⁂ Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a, dans le bienfait, une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait; comme, entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'ennoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

⁂ Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique, ou un os de mort : il faut l'en chasser ou le fouler aux pieds.

⁂ La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri.*

⁂ On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

⁂ La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

⁂ Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

⁂ Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

⁂ La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

⁂ Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1° de l'humanité ; 2° de l'individu ; 3° de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps ; et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, et malheureux par les siens mêmes, prend, pour l'humanité et pour la société, un mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

⁂ Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations ; si elle marque de plus les minutes, nouvelle cause d'inégalité ; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

⁂ Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits, sous l'air et le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

⁂ Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si cadens adoraveris me.*

⁂ La pauvreté met le crime au rabais.

⁂ Les stoïciens sont des espèces d'inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

⁂ S'il était possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle

le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très recherchée. Même résultat de la même supposition, à l'égard des qualités de l'âme.

⁂ En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

⁂ Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

⁂ L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

⁂ La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

⁂ Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne : voilà, je crois, toute la morale.

⁂ Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras.*

⁂ L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il

est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

⁂ Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

⁂ Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher, dans la société et dans les plaisirs, quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchait l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très vif chez moi, et a remplacé tout le reste ; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors, on a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse ; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence ? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

⁂ En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

⁂ La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paraît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Le sentiment a triomphé chez moi de l'a-

mour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

⁂ Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et je ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion ; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

⁂ Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

⁂ Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités mêmes lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

⁂ L'indécision, l'anxiété, sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

⁂ On s'effraie des partis violents, mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

⁂ La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

V

DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE, ET DE LA GALANTERIE.

⁂ Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous contais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

⁂ L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

⁂ Toutes les fois que je vois de l'engouement dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

⁂ En fait de sentiment, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

⁂ L'amour est comme les maladies épidémiques: plus on les craint, plus on y est exposé.

⁂ Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut, et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

⁂ Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté

sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

⁂ Une âme fière et honnête qui a connu les passions fortes les fuit, les craint, dédaigne la galanterie, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

⁂ On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

⁂ Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

⁂ La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

⁂ Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptible, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe, entre elles et les hommes, des sympathies d'épiderme, et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans ; je dis même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité, et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas

le cas de l'axiome : *Qui prouve trop ne prouve rien.*

⁂ L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

⁂ On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très aimable;* mais, si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudrait mieux dire : *Elle est très aimante*, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés, que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

⁂ Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature;* qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

⁂ Si l'on veut se faire un idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

⁂ « Il me semble, disait M. de....., à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment ni au mérite. »

⁂ Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois : celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

⁂ On dit, en politique, que les sages ne font point

de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

⁂ Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature ; comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

⁂ Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

⁂ Il y a telle fille qui trouve à se vendre et ne trouverait pas à se donner.

⁂ Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer, vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur.

⁂ L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

⁂ Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

⁂ Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Indè : c'est un commerce guerrier.

⁂ Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

⁂ Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que

toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

⁂ Madame de..... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse quoiqu'elle n'en eût guère. A présent les scandales se donnent par respect humain.

⁂ Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

⁂ Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur.

⁂ Sentir fait penser ; on en convient assez aisément : on convient moins que penser fasse sentir, mais cela n'est guère moins vrai.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

⁂ Le temps a fait succéder, dans la galanterie, le piquant du scandale au piquant du mystère.

⁂ Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose. Il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

⁂ Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation dans la société civilisée.

⁂ Ce qui rend le commerce des femmes si piquant,

c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

⁂ On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très faux : elle donne précisément ce que l'on croit recevoir, puisque, en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

⁂ J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : *les enfants des hommes*, et quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : *les enfants des femmes*.

⁂ On serait trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenait le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

⁂ Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

⁂ « Celui qui n'a pas beaucoup vu de filles ne connaît point les femmes, » me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

⁂ Le mariage et le célibat ont tous les deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

⁂ En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais en mariage,

pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

⁂ L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

⁂ L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

⁂ Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

⁂ En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

⁂ On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

⁂ Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

⁂ Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mademoiselle....., jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M....., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

⁂ L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari

qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui; ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M..... disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

⁂ Le divorce est si naturel, que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

⁂ La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

⁂ Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre, dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue ; mais l'amour-propre, bien conçu, appartient à la nature bien ordonnée.

⁂ Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

⁂ Une laide impérieuse et qui veut plaire est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

⁂ L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versâ*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits ? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

⁂ La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour

sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté, est hors de son sexe et au-dessous de son sexe.

⁂ Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

⁂ C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

⁂ En amour, tout est vrai, tout est faux; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

⁂ Un homme amoureux qui plaint l'homme raisonnable me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

⁂ L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute : et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

⁂ Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme, tant qu'elle n'est point la vôtre.

⁂ Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle ? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

⁂ Quelque mal qu'un homme puisse penser des

femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

⁂ Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite; mais le mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le mariage, la galanterie, sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

⁂ J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier s'il pouvait conduire à l'autre.

VI

DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES.

⁂ Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres, et qui les rend très odieux. On s'afflige en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la

bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très condamnables, de sentiments quelquefois très pervers. *O Altitudo !*

⁂ On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal et en général heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature, les autres la société; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

⁂ Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

⁂ Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent; mais je n'en crois rien. »

⁂ Le philosophe qui fait tout pour la vanité a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? Il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement?

⁂ Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

⁂ La plupart des livres d'à présent ont l'air d'a-

voir été faits en un jour, avec des livres lus de la veille.

⁂ Le bon goût, le tact et le bon ton ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite ; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

⁂ C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa *Rhétorique*, que toute métaphore, fondée sur l'analogie, doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

⁂ Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

⁂ Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis et un peu d'aisance ? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde ? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison ? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens ? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui

peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas ! nous périssions, si nous n'eussions péri ! »

⁂ Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

⁂ Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

⁂ Un auteur, homme de goût, est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

⁂ Le travail du poète, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même ; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

⁂ Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

⁂ A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

⁂ L'honneur d'être de l'Académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

⁂ L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-Comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

⁂ De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

⁂ C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique; c'est l'éloquence qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

⁂ Un sophiste éloquent, mais dénué de logique, est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

⁂ On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

⁂ On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantages ; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie dont ils n'ont point de billet.

⁂ Ce qu'on sait le mieux c'est : 1° ce qu'on a deviné ; 2° ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3° ce qu'on a appris, non dans ses livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les ré-

flexions qu'ils font faire ; 4° ce qu'on a appris dans des livres ou avec des maîtres.

⁂ Les gens de lettres, surtout les poètes, sont comme des paons, à qui l'on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour et remplissent leur jabot tout à leur aise.

⁂ Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

⁂ Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poète, ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni !), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

⁂ Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

⁂ Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

⁂ C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société.

⁂ C'est après l'âge des passions que les grands

hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre, comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

⁂ La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent; mais les intrigants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

⁂ Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

⁂ Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

⁂ Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

⁂ Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets.

⁂ La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être leur devise.

⁂ Spéron-Spéroni explique très bien comment un auteur qui s'énonce très clairement pour lui-même

est quelquefois obscur pour son lecteur : « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

⁂ Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs, comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

⁂ En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

⁂ Le peintre donne une âme à une figure, et le poète prête une figure à un sentiment et à une idée.

⁂ Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand Lamothe l'est, c'est qu'il est recherché.

⁂ La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du Tartufe qui pût supporter cette épreuve.

⁂ J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Étienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable ; et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué, presque autant qu'eux, aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier

dans une petite ferme qu'il avait en Champagne ; il se tua, en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. » Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Talmand, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient ; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris.

VII

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE, AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION.

⁂ On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à

l'état social. Cependant, je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que, chez les sauvages, on ait vu : 1° un fou, 2° un suicide, 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale ; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

⁂ Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoique en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*, on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert ;* car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

⁂ Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cents millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

⁂ Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

⁂ Le caractère naturel du Français est composé

des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et, dans le fond, très malfaisant comme lui, il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délivre pour aller à la chasse.

⁂ Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants ! Et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes, qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre, hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !

⁂ La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

⁂ Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

⁂ Si un historien tel que Tacite eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'au-

torité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

⁂ La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Cherin.

⁂ Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres ?

⁂ On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tiberius Gracchus ; et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le *forum*. Ce fut lui qui avait révélé, avant Sylla, ce mystère funeste.

⁂ Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur ; c'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants ; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

⁂ Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue : semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer les portes de la prison où était enfermé le malheureux Ugolin.

⁂ On a fait des livres sur les intérêts des princes ; on parle d'étudier les intérêts des princes : quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples ?

⁂ Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

⁂ La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

⁂ Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importants que parce que la terre du gentilhomme, leur maître, est très considérable.

⁂ Le ministre, en laissant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

⁂ Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé, après cent mauvaises opérations ? et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite ?

⁂ Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts ? On ne saurait croire combien l'éclat du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le malq u'ont fait les prêtres, en considérant que sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie du *Tartufe.*

⁂ En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus le droit aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

⁂ La France, pays où il est souvent utile de mon-

trer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

*** Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

*** C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français.

*** Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

*** En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

*** Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées ou non présentées.

*** En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que la charpie n'est pas du linge.

*** Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

*** Quand il se fait une sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver

mis; et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

*** Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

*** Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois, plus douces mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

*** L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire; et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester, en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

*** Un philosophe disait : « Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'Œil-de-Bœuf, peut dire de qui que ce puisse être : « C'est un grand seigneur. »

*** Les flatteurs des princes ont dit que la chasse était une image de la guerre; et en effet les paysans dont elle vient ravager les champs doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

*** Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

*** Dans la lutte éternelle que la société amène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu, il y a deux

observations à faire. La première est que leurs actions, leurs discours, sont évalués à des mesures différentes, à des poids différents, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue, et dont on part comme d'une chose arrêtée; et cela même est horrible. Cette acception de personnes, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffirait seul pour expliquer tous ses vices. L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité il se fait ensuite une autre malversation; c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart, tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc. C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective : le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux, et le riche, le noble, ayant pour appuis et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages et en obtenir de pareils.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

⁂ La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

⁂ La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

⁂ On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

⁂ Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

⁂ Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

⁂ Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

⁂ On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a, dans tout, une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité!

⁂ Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

⁂ L'Assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur, par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

⁂ En voyant le grand nombre des députés à l'Assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'en approprier les décombres.

⁂ Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose

que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire, pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients.

⁂ Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

⁂ Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

PHILOSOPHIE ET DIALOGUES

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE?

Hatimthai se dit un jour : « Je veux être heureux ; l'esprit et la vertu procurent seuls des plaisirs purs et durables. »

Il ouvrit son salon aux hommes de lettres ; il nourrit tous les pauvres à sa porte ; on voyait chaque jour la nombreuse population qui n'a pas le nécessaire, parce que d'autres ont le superflu, se presser aux heures des repas sur le seuil de son palais ; et chaque jour il avait à sa table les hommes d'esprit les plus distingués de l'empire. Outre les festins qu'ils y trouvaient avec plaisir, ils recevaient de lui des présents à chaque ouvrage qu'ils lui dédiaient, et presque à chaque lecture qu'ils faisaient devant ses sociétés habituelles.

Cependant, en un moment de réflexion, il remarqua que Saphar ne s'était jamais présenté chez lui : Saphar, qui a écrit la *Chronique de l'empire*, qui a publié le plus savant ouvrage de métaphysique, et

qui a dédié aux dames son poème du *Jardin des roses*. Cet homme universel vit solitaire ; la promenade au fond des forêts est son seul délassement ; et il a soin de se cacher dans l'épaisseur des taillis, quand la chasse vient de son côté.

Hatimthai ne l'a jamais vu. On cherche toujours la nouveauté, avec une curiosité qui procure une émotion vive et agréable. Il veut absolument interroger ce philosophe ; et il ordonne une chasse au cerf, dont le seul objet est d'entourer et de prendre l'homme de lettres le plus sauvage du monde.

Le projet s'accomplit ; Hatimthai est en face de Saphar :

« Pourquoi ne t'ai-je jamais vu ? — Parce que ni toi ni moi n'avons besoin de nous voir. — Me dédaignes-tu ? — Je te loue de faire le bonheur des autres. — Qui t'empêche d'y prendre part ? — Parce que ce qui fait leur bonheur ne ferait pas le mien. — Aimes-tu mieux ta vie misérable ? — Sans doute. Mon père est pauvre, je ne veux recevoir de lui que peu de chose, mais ce peu me suffit. Je n'ai donc pas besoin que tu me donnes davantage. — Quelle vertu ! » se dit Hatimthai en se retirant.

Avant de rentrer dans son palais, il aperçoit Gemmade, qui portait avec peine un lourd fagot sur ses épaules.

« Pourquoi te fatigues-tu, lui dit-il, au lieu d'aller recevoir ta nourriture à la porte d'Hatimthai ? »

Gemmade lui répondit :

« Parce que celui qui sait se suffire à soi-même ne veut rien devoir à Hatimthai. »

Celui-ci réfléchit.

« Quelle noblesse, dit-il, dans un si pauvre homme ! Eh quoi ! n'aurais-je à ma porte, et même

dans mon salon, que les deux parties les plus viles de l'espèce humaine? et ceux qui ont un peu de vertu et de fierté rougiraient-ils d'accepter mes bienfaits?

« Mais ceci, me dira-t-on, est le pont aux ânes; c'est ce qui a été dit partout. On a prouvé mille fois que la philosophie rendait un homme heureux dans la solitude, et qu'elle lui faisait dédaigner ces joies du monde qui ne satisfont ni l'âme ni le cœur. Serait-ce donc là le seul bienfait de la philosophie? »

Hatimthai, en rentrant au palais, traverse la foule des pauvres vivant des restes de ses festins. Il voit entre autres Zilcadé, ce jeune paresseux, qui court devant ses pas en semant des roses sur la terre, et qui est toujours le premier à crier : « Vive Hatimthai! »

« Tu es bien brillant de santé? lui dit-il. — C'est que les carcasses de tes faisans sont depuis quelque temps plus grasses et plus succulentes encore. — Tes bras sont nerveux? — Parce que mon estomac leur donne de la force, et que je les exerce peu. — Ton dos n'est pas voûté par les travaux? — Depuis qu'Hatimthai me nourrit, je ne me fatigue jamais. — De tout cela, je conclus que tu pourrais porter des fagots. — Sans doute, et je serais alors inutile à la société. »

Hatimthai est tout à coup saisi d'étonnement.

« Sache, ajoute Zilcadé, quelle est ma philosophie. Il plaît à la vanité d'Hatimthai d'avoir des pauvres à sa porte; il est peut-être orgueilleux, et peut-être heureux seulement de sa bienfaisance. Que m'importe? Je reçois ses dons, qui m'évitent les maux de la vie, et me laissent du temps libre que j'emploie à faire autant de bien que lui. »

Hatimthai est encore plus étonné.

« Sans doute, ajoute Zilcadé, quand j'ai reçu à ta porte le déjeuner du matin, je me sens fort et bien portant. Je vais chez cette pauvre et faible Rhège, qui demeure au bord du fleuve, et qui a six enfants en bas âge. C'est moi qui jette et qui attache ses filets; et après le repas du soir, je vais les retirer. Le poisson qu'elle recueille ainsi lui suffit pour nourrir sa famille. Dans le cours de la journée, je me promène au marché sans rien faire; mais j'y vois le prix de chaque denrée, et je vais en rendre compte à nos riches marchands, qui évitent ainsi de se déranger de leur commerce. Très souvent je découvre des tromperies dont je préviens les acheteurs; et souvent aussi je donne de bons conseils aux hommes des campagnes, pour qu'ils nous fournissent les marchandises qui se vendront le mieux. On peut être utile sans travailler; et pourrais-je rendre de tels services, si j'étais tout le jour occupé à couper du bois pour chauffer mon potage? »

Hatimthai ne répondit pas; et, à peine rentré dans son palais, il trouva, à la porte de son sérail, la jolie Fatmé, qui l'attendait pour recevoir ses ordres; et, dans son salon, le vif, l'ingénieux Ricca, qui était arrivé déjà pour le repas du milieu du jour; car Fatmé, en se retirant, devait avoir, peu d'heures après, un concert et un bal avec ses compagnes; et elle était pressée de passer sa toilette, pour paraître toujours la plus belle.

Hatimthai pensait encore aux diverses réponses qu'il avait entendues; il s'arrêta un moment près de Fatmé, et l'interrogea de manière à ce qu'elle lui prouvât bien vite l'utilité dont elle était dans ce monde.

« Hatimthai, lui dit-elle, il y a près d'ici une pauvre mère de famille qui a besoin de tes secours : elle

veut te vendre une parure de perles les plus fines et les plus égales; elle est réduite à s'en défaire, et tu ne me la refuseras pas. Je te demande encore quelques-uns de ces jolis oiseaux que vend ce pauvre mollak; et souviens-toi aussi de nos nouvelles danses? Rhédi, qui les invente, n'a que cela pour vivre. Voilà quels sont aujourd'hui mes caprices, tu vois qu'ils feront des heureux. »

Hatimthai se retire, et appelle Ricca. C'est le poète de ses spectacles; les opéras qu'il compose sont brillants d'esprit dans le dialogue, de féerie dans l'action, et de magie dans les décorations. Ils excitent la surprise au plus haut degré.

« Ricca, lui dit Hatimthai, j'ai vu Saphar; il est heureux à lui seul : c'est le philosophe le plus sage. — T'a-t-il dit, répond Ricca, ce que son père est devenu? — Non, mais il lui coûte peu de chose. — Il est vrai; toutefois, son père était un des plus riches marchands de ton empire; devenu vieux et aveugle, il avait compté sur ses fils pour tenir ses livres, régler ses paiements et défendre ses intérêts. Lorsque Saphar se mit à composer dans les forêts, son père fut obligé de prendre un commis à sa place. Il en eut un infidèle, qui l'a trompé; et il ne s'en est aperçu que quand sa ruine a été complète. Il a abandonné ses biens qui n'ont pas suffi au paiement de ses créanciers; il est aujourd'hui commis lui-même chez un de ses anciens amis; et le peu qu'il donne à son fils lui est plus onéreux que le plus brillant état qu'il lui eût donné chez lui autrefois. Hatimthai, ajoute Ricca, je suis plus philosophe que Saphar; il vit dans les bois; il n'a de relations qu'avec lui-même; il n'entre pas dans les ambitions; et il évite, j'en conviens, tous les vices de la société : mais il n'est utile à personne. La malheureuse Zilia tirait avec peine quelques grains

de blé de son jardin; je lui ai enseigné une nouvelle manière de cultiver les roses; et elle en récolte maintenant une si grande abondance, qu'elle s'est enrichie avec l'essence qu'elle vend, et m'en donne sans se faire tort, pour verser à flot sur les habits d'Hatimthai. Le malheureux Calva, qui publie chaque jour les ordres et rend compte des plaisirs d'Hatimthai, était tombé dans la misère, parce qu'il avait imprimé les œuvres des écrivains médiocres que le public dédaigne ; je consacre quelques heures par jour à lire les manuscrits qu'on lui porte; et il nourrit à présent sa famille avec le produit des bons ouvrages que je lui conseille de publier. Je ne pourrais pas rendre de tels services, si j'étais forcé de m'occuper de moi-même. Mais Hatimthai, que j'amuse, doit en échange me nourrir grassement; moi, j'enrichis Calva parce que j'en tire à mon tour l'avantage de lui faire imprimer mes poésies, et j'ai acquis ainsi une réputation qui satisfait mon amour-propre. O Hatimthai! ajoute Ricca, le vrai philosophe est un ministre d'Oromaze dans l'état social. »

PETITS

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

*** A. Comment avez-vous fait pour n'être plus sensible? — B. Cela s'est fait par degrés. — A. Comment? — B. Dieu m'a fait la grâce de n'être plus aimable; je m'en suis aperçu, et le reste a été tout seul.

*** A. Vous ne voyez plus M...? — B. Non, il n'est plus possible. — A. Comment? — B. Je l'ai vu, tant qu'il n'était que de mauvaises mœurs; mais, depuis qu'il est de mauvaise compagnie, il n'y a pas moyen.

*** A. Croiriez-vous que j'ai vu madame de..... pleurer son ami, en présence de quinze personnes? — B. Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre!

*** A. Vous marierez-vous? — B. Non. — A. Pourquoi? — B. Parce que je serais chagrin? — A. Pourquoi? — B. Parce que je serais jaloux. — A. Et pourquoi seriez-vous jaloux? — B. Parce que je serais cocu. — A. Qui vous a dit que vous seriez

cocu ? — B. Je serais cocu parce que je le mériterais. — A. Et pourquoi le mériteriez-vous ? — B. Parce que je serais marié.

*** LE CUISINIER. Je n'ai pu acheter ce saumon. — LE DOCTEUR EN SORBONNE. Pourquoi ? — LE CUISINIER. Un conseiller le marchandait. — LE DOCTEUR EN SORBONNE. Prends ces cent écus, et va acheter le saumon et le conseiller.

*** A. Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres ? — B. C'est que j'ai vécu avec eux. — A. Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère ? — B. Point du tout. Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes, qui ont même, en ma présence, regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

*** A. Il a cherché à vous humilier. — B. Celui qui ne peut être honoré que par lui-même n'est guère humilié par personne.

*** LE VIEILLARD. — Vous êtes misanthrope de bien bonne heure. Quel âge avez-vous ? — LE JEUNE HOMME. Vingt-cinq ans. — LE VIEILLARD. Comptez-vous vivre plus de cent ans ? — LE JEUNE HOMME. Pas tout à fait. — LE VIEILLARD. Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans ? — LE JEUNE HOMME. Ce serait absurde à croire. — LE VIEILLARD. Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices... Encore cela ne serait-il pas raisonnable, quand ils seraient corrigés d'ici à soixante-quinze ans ; car il ne vous resterait plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée. — LE JEUNE HOMME. Votre remarque mérite quelque considération : j'y penserai.

*** A. La femme qu'on me propose n'est pas riche. — B. Vous l'êtes. — A. Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'assortir.

*** A. Je l'ai aimée à la folie ; j'ai cru que j'en mourrais de chagrin. — B. Mourir de chagrin ! mais vous l'avez eue ? — A. Oui. — B. Elle vous aimait ? — A. A la fureur ! et elle a pensé en mourir aussi. — B. Eh bien ! comment donc pouviez-vous mourir de chagrin ? — A. Elle voulait que je l'épousasse. — B. Eh bien ! une jeune femme, belle et riche, qui vous aimait, dont vous étiez fou ! — A. Cela est vrai ; mais épouser, épouser ! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

*** A. Ces deux femmes sont fort amies, je crois. — B. Amies ! là... vraiment ? — A. Je le crois, vous dis-je; elles passent leur vie ensemble : au surplus, je ne vis pas assez dans leur société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

*** A. M. de R... parle mal de vous. — B. Dieu a mis le contre-poison de ce qu'il peut dire dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire.

*** A. Vous connaissez M. le comte de.....; est-il aimable ? — B. Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connaissance : voilà tout.

*** A. Je lui ferais du mal volontiers. — B. Mais il ne vous en a jamais fait. — A. Il faut bien que quelqu'un commence.

*** DAMON. Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte. — CÉLIMÈNE. Oh ! il est jeune encore, mais il a un bon esprit; il finira

par se faire vingt mille livres de rente, et prendre son parti sur tout le reste.

⁂ A. Il paraît que tout le mal dit par vous sur madame de..... n'est que pour vous conformer au bruit public, car il me semble que vous ne la connaissez point ? — B. Moi, point du tout.

⁂ A. Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de...? — B. Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi. — A. C'est pour cela que je vous le demande.

⁂ DAMON. Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard. — CLITANDRE. Si bien que, pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles. — DAMON. Dites-le moi. — CLITANDRE. Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

⁂ A. J'ai fait comme les gens sages, quand ils font une sottise. — B. Que font-ils ? — A. Ils remettent la sagesse à une autre fois.

⁂ A. Il faut vivre avec les vivants. — B. Cela n'est pas vrai; il faut vivre avec les morts (avec les livres).

⁂ A. Non, monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle. — B. C'est mon droit; cette chapelle a été bâtie par mes ancêtres. — A. Oui; mais il y a eu depuis une transaction qui ordonne qu'après monsieur votre père, qui est mort, ce soit mon tour. — B. Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

⁂ A. Monsieur, je suis un pauvre comédien de

province qui veut rejoindre sa troupe : je n
de quoi... — B. Vieille ruse ! monsieur, il n'y
là d'invention, point de talent. — A. Monsie
venais sur votre réputation... — B. Je n'ai pé
réputation, et ne veux point en avoir. — A
monsieur. — B. Au surplus, vous voyez à qu
sert, et ce qu'elle rapporte.

⁂ A. Vous aimez mademoiselle..., elle se
riche héritière. — B. Je l'ignorais : je croyais
ment qu'elle serait un riche héritage.

⁂ LE NOTAIRE. Fort bien, monsieur, dix mill
de legs, ensuite ? — LE MOURANT. Deux mille éc
notaire. — LE NOTAIRE. Monsieur, mais où pre
t-on l'argent de tous ces legs ? — LE MOURANT
mais vraiment, voilà ce qui m'embarrasse.

⁂ A. Madame..., jeune encore, avait épou
homme de soixante-dix-huit ans qui lui fit cin
fants. — B. Ils n'étaient peut-être pas de lu
A. Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé à la
que la mère avait pour eux.

⁂ A. Connaissez-vous madame de B...? — B.
— A. Mais vous l'avez vue souvent. — Beaucou

⁂ CLITANDRE. Mariez-vous. — DAMIS. Moi,
du tout ; je suis bien avec moi, je me conviens
me suffis. Je n'aime point, je ne suis point
Vous voyez que c'est comme si j'étais en mé
ayant maison et vingt-cinq personnes à soupe
les jours.

⁂ A. Concevez-vous M...? comme il a été
étonné d'une infamie qui nous a confondus ! —
n'est pas plus étonné des vices d'autrui qu
siens.

⁂ A. Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit. — B. Je le crois : jamais elle n'a été plus sotte : et, quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

⁂ D. Pourquoi n'avez-vous rien dit, quand on a parlé de M...? — C. Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

⁂ DAMIS. Vous marierez-vous ? — CLITANDRE. Quand je songe que, pour me marier, il faudrait que j'aimasse, il me paraît, non pas impossible, mais difficile que je me marie ; mais, quand je songe qu'il faudrait que j'aimasse et que je fusse aimé, alors je crois qu'il est impossible que je me marie.

⁂ MADAME DE B... Qui est-ce qui vient vers nous? — M. DE C... C'est madame de Ber..... — MADAME DE B... Est-ce que vous la connaissez ? — M. DE C... Comment ! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier ?

⁂ A. Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la constitution sera nuisible aux beaux-arts ? — B. Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies, un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui, se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera sortir du cercle des petites conventions qui avaient gêné son essor.

⁂ A. Détournez la tête. Voilà M. de L... — B. N'ayez pas peur : il a la vue basse. — A. Ah ! que vous me faites de plaisir ! Moi, j'ai la vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

SUR UN HOMME SANS CARACTÈRE.

⁂ DORANTE. Il aime beaucoup M. de B.
PHILINTE. D'où le sait-il ? qui lui a dit cela ?

DE DEUX COURTISANS.

⁂ A. Il y a longtemps que vous n'avez vu M.
got ? — B. Oui. — A. Depuis sa disgrâce, par e
ple ? — B. Je le crois : j'ai peur que ma préser
rappelle l'heureux temps où nous nous rencont
tous les jours chez le roi.

DU ROI DE PRUSSE ET DE DARGET.

⁂ LE ROI. Allons, Darget, divertis-moi : cont
l'étiquette du roi de France : commence par
lever. (Alors Darget entre dans tout le détail
qui se fait, dénombre les officiers, valets de cha
leurs fonctions, etc.) — LE ROI, *en éclatant de*
Ah ! grand Dieu ! si j'étais roi de France, je
un autre roi pour faire toutes ces choses-là
place.

DE L'EMPEREUR ET DU ROI DE NAPLES.

⁂ LE ROI. Jamais éducation ne fut plus né
que la mienne. — L'EMPEREUR. Comment ? (*A*
Cet homme vaut quelque chose. — LE ROI. Fig
vous qu'à vingt ans je ne savais pas faire une fri
de poulet ; et le peu de cuisine que je sais, c'es
qui me le suis donné.

ENTRE MADAME DE B... ET M. DE L...

⁂ M. DE L... C'est une plaisante idée de nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari. — MADAME DE B... J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France ; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne. — M. DE L... Cela est vrai; il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourrait se plaindre. — MADAME DE B... J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse. — M. DE L... Cela est juste. A propos; mais un tel, vous ne me l'avez point avoué : est-ce avant ou après moi ? — MADAME DE B... C'est avant; je n'ai jamais osé vous le dire, j'étais si jeune quand vous m'avez eue ! — M. DE L... Une chose m'a surpris. — MADAME DE B... Qu'est-ce ? — M. DE L... Pourquoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S...? Il nous manquait. — MADAME DE B... J'en ai été bien fâchée. Il est parti, il y a un mois, pour l'Ile de France. — M. DE L... Ce sera pour son retour.

RIVAROL

MAXIMES, PENSÉES ET PARADOXES.

MÉTAPHYSIQUE.

⁂ Flambeau du langage et de tous les arts, la métaphysique éclaire, indique et ne fait pas.

⁂ Le sentiment est antérieur à toute sensation, et, par conséquent, à toute idée. En effet, il date de l'organisation.

⁂ Semblable à l'aimant, qui n'attend que la présence du fer pour manifester son penchant et sa puissance, le sentiment est là, prêt à s'associer à tous les objets qui le frapperont par l'entremise des sens.

⁂ Il n'y a rien dans l'homme de plus clair que le

sentiment, parce qu'il n'y a rien de plus certain. Son nom seul confond idéalistes, matérialistes et pyrrhoniens : les nuages qui couvrent l'esprit et la matière n'arrivent pas jusqu'à lui, et le doute ne soutient pas sa présence.

⁂ L'être qui ne fait que sentir ne pense pas encore, et l'être qui pense sent toujours.

⁂ Dès qu'on a nommé la nature, il n'y a plus problème, mais mystère ; il ne s'agit plus d'expliquer, mais d'exposer.

⁂ Nous raisonnons quand nous ne sentons pas, et le raisonnement, qui est le tâtonnement de la raison, cesse où le sentiment commence. Le raisonnement est donc pour les ouvrages de l'homme, et le sentiment pour ceux de la nature. Mais, en unissant le raisonnement au sentiment, on obtient le plus grand degré d'évidence, et, par conséquent, de certitude dont l'homme soit capable.

⁂ Voyez le sentiment jeté dans les airs, au fond des mers et sur la terre, toujours content de son enveloppe et de ses formes ; couvert d'écorce, de plume, de poil ou d'écaille ; qu'il vole ou qu'il nage, qu'il marche ou qu'il rampe, ou reste immobile, toujours heureux d'être et de sentir, et toujours répugnant à sa destruction. Semblables à des vases inégaux par leur forme et leur capacité, mais égaux par la plénitude, tous les êtres animés sont également satisfaits de leur partage ; et c'est du concert de tant de satisfactions et de félicités particulières que se forme et s'élève vers le Père universel l'hymne de la nature.

⁂ Plus occupé de la suite de ses idées que de sa propre fixité, le sentiment se considère comme une pendule qui oscille perpétuellement entre le passé et

l'avenir : le présent n'est pour lui qu'un mouvement entre deux repos.

⁂ Telle est la puissance variée du sentiment, qu'il peut être frappé de l'absence des objets comme de leur présence, du vide comme du plein, de la nuit comme du jour, et qu'il sent également ce qui est et ce qui n'est pas ; il prend note de tout ce qui fait événement chez lui, et s'arrête à celle de ses modifications qu'il lui plaît ; et, comme c'est successivement qu'il les a éprouvées, il sait et les grouper et les séparer à son gré. S'il considère le Louvre, il peut, en un clin d'œil, se le figurer tout entier ; mais il peut aussi ne s'occuper que d'une de ses faces, et même, en contemplant cette seule face, il peut ne songer qu'à sa hauteur et oublier ses autres dimensions ; car, s'il unit, il divise ; s'il rassemble, il disperse ; s'il s'associe, il se détache. Une pomme le conduit à l'idée du fruit en général, le fruit en général à tous les comestibles, les comestibles à toute sorte de matière, et la matière à l'être pur, idée la plus universelle et la plus simple qu'il puisse concevoir. De cette hauteur, qui est pour lui le sommet de la création, il descend à son gré de l'être en général à la matière, de la matière aux corps, et des corps à l'idée du moindre individu ; parcourant sans relâche cette double échelle des abstractions et des collections, et laissant des classes entières en montant, qu'il ramasse en descendant ; classes, méthodes et suites, qu'il enfante avec effort, mais qu'il manie avec adresse, et qui deviennent en lui les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire. Fort de ses organes, clair comme la vue, certain comme le toucher, délicat, avide, harmonieux comme l'odorat, le goût et l'ouïe, tour à tour il s'avance vers les objets et se replie sur lui-même. Tantôt il s'attache

uniquement à la *blancheur* de la neige, et, frappé de sa ressemblance avec mille autres corps blancs, il n'accorde qu'une place à tant de sensations monotones ; et, les rangeant sous un signe unique, il paraît s'agrandir de tout ce qu'il retranche à l'univers. Tantôt il rassemble curieusement toutes les qualités d'un même corps, c'est-à-dire toutes les impressions qu'il en a reçues, et, convaincu que l'odeur, la couleur et la forme ne suffisent pas seules pour constituer une fleur, il cherche sur quel appui reposent ces qualités qui ne sont qu'accidentelles, et, ne le trouvant pas, il donne le nom de *substance* à cette base mystérieuse qui existe chez lui, en attendant qu'on la trouve dans la nature. En un mot, il ne peut souffrir les lacunes ; il les remplit avant de les franchir, et le néant lui-même prend un nom à sa voix, et marche dans le discours à côté de la création. La douleur et le plaisir, qui ne le quittent pas, l'intéressent à tout, et lui font concevoir l'amour et la haine, le juste et l'injuste, l'imperfection et le beau idéal, et enfin l'extrême misère et le bonheur suprême. C'est ainsi qu'il s'identifie avec tout ce qui le touche, et qu'il ourdit la trame de son existence de compositions et d'abstractions, de rapprochements et d'oppositions, d'idées tant collectives qu'individuelles, et enfin de cette foule de signes qui, s'égalant au nombre de ses perceptions, en deviennent la monnaie, et tiennent pour toujours à sa disposition ces fugitives richesses : artifice admirable de la pensée, utile et noble commerce de la parole, sans qui la vie n'eût été pour l'homme qu'un jeu, où la perte eût toujours balancé le gain ! Mais les lois du langage, plus certaines que celles de la propriété, ont mis les trésors de l'esprit sous la garde de la mémoire, et l'écriture les sauve de l'ou-

bli, en chargeant le temps même des archives de la pensée.

⁂ Le temps est le rivage de l'esprit ; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

⁂ Il n'est pas digne d'un vrai philosophe de dire, comme Buffon : *que la nature est contemporaine du temps ; que le temps ne coûte rien à la nature ; qu'il entre comme ingrédient dans la composition des corps*. C'est le mouvement qui est contemporain du monde, et qui entre dans la composition de tous les corps, tant les animés que les inanimés. Buffon a fait d'une simple abstraction de l'esprit un élément matériel de la nature.

⁂ On n'a qu'à supposer un moment la nature immobile, rien ne naîtra, mais rien ne périra.

⁂ L'homme avait conçu le temps ; il créa les nombres.

⁂ La nature ne compte que dans la tête humaine.

⁂ L'homme, dans sa maison, n'habite pas l'escalier, mais il s'en sert pour monter et pénétrer partout ; ainsi l'esprit humain ne séjourne pas dans les nombres, mais il arrive par eux à la science et à tous les arts.

⁂ L'imagination est une mémoire qui n'est point à nos ordres ; ses apparitions, ses brillantes décorations et ses éclipses, sont également indépendantes de nous. Fortement émue par les objets, elle n'a que des durées sans mesures, des espaces par échappées, et, pour tout nombre, la foule ou l'unité. Fille aînée des sensations, tandis que la mémoire naît et s'accroît des idées du temps, des nombres et des proportions de toute espèce, l'imagination range les objets

sur la même ligne ; elle peint et colore comme les Chinois : ses terrasses et ses montagnes sont en l'air, mais la mémoire entend la perspective.

⁂ C'est l'imagination qui, dans l'absence des objets, ou pendant l'erreur d'un songe, dessine des tableaux dans l'œil d'un homme incapable de tracer un cercle, et lui fait découvrir sur le front changeant d'un nuage, ou dans les confuses inégalités d'une surface, des figures régulières que sa main suivrait avec grâce et facilité. Souvent aussi, dans ses peintures vagabondes, elle accouple les habitants de l'air, de la terre et des mers, et, déplaçant les couleurs, les formes et les proportions, elle n'enfante que des chimères et des monstres. Alliée naturelle des passions, elle accuse de lenteur l'impatience des amants, et précipite leurs jouissances. Douce et cruelle tour à tour, soit que, irritée par la douleur ou les privations, elle fasse rêver la joie au malheur, et la fortune à l'indigence ; soit que, pleine encore des frayeurs de la veille, elle montre l'exil ou la mort aux idoles du peuple et aux favoris des rois, sa puissante baguette oppose le monde qu'elle crée au monde qu'elle habite. Combien de fois n'a-t-elle pas dressé des banquets pour l'homme affamé, et surpris à l'austère anachorète les songes de la volupté ! Sa main fantastique joue sur tout le clavier des sens, agite et mêle sans ordre les passions et les idées, et, confondant et les temps et les distances, et les désirs et l'impuissance, c'est elle qui, sous les glaces de l'âge, réchauffe tout à coup un vieillard, et le réjouit d'un éclair de sa jeunesse. C'est par elle, enfin, que les illusions et les réalités se partagent la vie.

⁂ L'imagination est amie de l'avenir.

⁂ La mémoire se contente de tapisser en dra-

peaux ; mais l'imagination s'entoure de tentures des Gobelins.

⁂ La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

⁂ Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

⁂ Maîtresse des éléments et des masses, la nature travaille du dedans au dehors; elle se développe dans ses œuvres, et nous appelons formes les limites où elle s'arrête. L'homme ne travaille qu'en dehors ; le fonds lui échappe sans cesse : il ne voit, il ne touche que des formes.

⁂ L'homme n'est jamais qu'à la circonférence de ses ouvrages : la nature est à la fois au centre et à la circonférence des siens.

⁂ L'identité du but est la preuve du sens commun parmi les hommes; la différence des moyens est la mesure des esprits, et l'absurdité dans le but est le signe de la folie.

⁂ Le repos est pour les masses, et le mouvement pour les éléments.

⁂ L'esprit est le côté partiel de l'homme ; le cœur est tout.

⁂ Les enfants crient ou chantent tout ce qu'ils demandent, caressent ou brisent tout ce qu'ils touchent, et pleurent tout ce qu'ils perdent.

⁂ Puisque Hobbes a dit que le méchant est un grand enfant, il faut nécessairement que les enfants soient de petits philosophes.

⁂ L'homme qui dort, l'homme ivre, c'est l'homme diminué.

⁂ Il ne faut pas croire, comme Helvétius et

Condillac, que l'attention dépende tout à fait de nous, et surtout qu'elle produise les mêmes effets dans deux hommes également attentifs. Combien de gens que la réflexion et l'attention la plus profonde ne mènent à rien ! sans compter ceux qui n'en recueillent que des erreurs.

⁂ Un instrument est un raisonnement qui, dans nos ateliers, a pris une forme éclatante et visible à nos yeux.

⁂ Les anecdotes sont l'esprit des vieillards, le charme des enfants et des femmes : il n'y a que le fil des événements qui fixe leur sentiment et tienne leur attention en haleine. Une suite de raisonnements et d'idées demande toute la tête et la verve d'un homme.

⁂ La parole remet la pensée en sensation.

⁂ La raison est historienne, mais les passions sont actrices.

⁂ Il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes : celui de leur imagination, où tout est vraisemblable et rien n'est vrai, et celui de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable.

⁂ On n'a pas le droit d'une chose impossible.

⁂ Le prisme qui dissèque la lumière gâte à nos yeux le spectacle de la nature.

⁂ On peut dire que Locke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs, et l'autre à établir des vérités, manquaient également tous deux du secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination.

⁂ La nature a fait présent à l'homme de deux puissants organes, de la digestion et de la génération. Par l'un, elle a assuré la vie à l'individu; par l'autre, l'immortalité à l'espèce. Et tel est en nous le rôle de l'estomac, que les pieds et les mains ne sont pour lui que d'industrieux esclaves, et que cette tête elle-même, dont nous sommes si fiers, n'est qu'un satellite plus éclairé : c'est le fanal de l'édifice.

⁂ On peut diviser les animaux en personnes d'esprit et en personnes à talent. Le chien, l'éléphant, par exemple, sont des gens d'esprit; le rossignol et le ver à soie sont des gens à talent.

⁂ La différence entre le principe social qui unit les hommes et les causes qui rassemblent certains animaux a été si bien établie par quelques philosophes, que, si j'en parlais ici, je ne pourrais que les répéter. Je dirai seulement qu'excepté les abeilles, les castors et les fourmis d'Afrique, tous les autres animaux ne savent que s'attrouper, s'accoupler et construire des nids; mais les attroupements et l'amour, et même l'état de famille, ne sont pas l'ordre social : ce sont des rendez-vous assignés par le besoin, des appels et des congés donnés par les saisons. Quant aux trois espèces qui vivent et travaillent en commun, il est certain qu'elles poussent d'abord la combinaison des idées premières jusqu'à la division du travail; mais, une fois l'édifice construit, toute combinaison ultérieure cesse. Ces républiques-là ne savent pas enter la raison sur l'expérience; elles ignorent l'art d'échafauder leurs connaissances et de substituer des outils et des instruments à leurs organes; elles ne recueillent ni ne laissent d'héritage, et l'industrie publique meurt et renaît tout entière à

chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie, et leur interdit la perfectibilité. Les animaux sont donc plus immédiatement que nous les élèves de la nature. L'homme part plus tard pour arriver plus haut ; mais cette immense carrière, c'est la société qui la lui ouvre : c'est là que l'homme se greffe sur l'homme, les nations sur les nations, les siècles sur les siècles ; d'où résulte cette incontestable vérité : que le genre humain est toujours supérieur à quelque grand homme que ce soit, et que, chez les animaux, l'individu est toujours égal à l'espèce. On peut dire encore des animaux que, s'ils n'augmentent pas leur industrie par l'association, ils ne la perdent pas dans la solitude. Le castor, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence de l'homme, retrouve ses talents en revoyant ses déserts, ses bois et ses rivières. Il n'en est pas ainsi de l'homme : il ne peut gagner beaucoup à l'association sans beaucoup perdre à l'isolement. Comme les diamants et les métaux, l'homme naît encroûté, et, comme eux, il ne doit son éclat qu'au frottement. Si la distance du sauvage solitaire au sauvage en corps de peuple est déjà prodigieuse, que sera-ce si on le met en comparaison avec l'homme de génie dans l'ordre social ? Le sauvage, en général, ne veut pas de nos arts, parce qu'il ne les connaît pas, et nous ne voulons pas de son existence, parce que nous la connaissons.

⁂ Spectateur et scrutateur de la nature, l'homme sonde les mers, gravit les monts, classe non-seulement toutes les familles, mais les métaux et les pierres ; interroge les volcans, se passionne pour une suite de minéraux, comme pour une collection d'insectes ; s'enfonce dans la nuit de l'antiquité, comme

dans les entrailles du globe : met à contribution la terre, l'air et l'eau, non seulement pour y trouver sa nourriture et ses vêtements, mais pour ennoblir ces deux nécessités par les élégances du goût et les pompes de la parure. Car, dans l'homme, tout besoin devient art ; toute sensation se prolonge et s'agrandit, toute fonction naturelle a ses règles, ses méthodes et ses perfections ; tout sens a ses recherches, ses délicatesses et ses lois. Les couleurs, les parfums, les sons, les saveurs, tant de jouissances périodiques, si passagères pour les animaux, l'homme les fixe et les enchaîne à sa destinée, dont il égaye, diversifie et trompe artistement les longs détails et la courte durée. Et, pendant que les animaux peuplent et décorent la terre, l'air et l'onde, l'homme fait entrer l'onde, la terre, l'air et les animaux dans les riantes décorations de sa demeure. C'est là qu'il brave en paix les ardentes fureurs de l'été et la sombre rigueur des hivers. Quelle prodigieuse existence ! quel excédant de vie ! quel immense cortège pour un si frêle et si éphémère possesseur ! Parlerai-je ici des passions, de cet appétit de gloire et d'empire qui nous a soumis la terre, et de ces monuments dont l'espèce humaine a couvert sa surface ? L'amour lui-même, si impétueux dans les animaux, mais s'allumant et s'éteignant tour à tour avec les saisons, ou brûlant sans choix pour l'objet qui l'excite, peut-il entrer en comparaison avec ce sentiment tendre et fidèle, qui ne voit qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes ? C'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure, consacre et divinise l'amour.

⁂ L'animal, qui jouit de sa manumission, court se désaltérer dans les eaux qui ne viendraient point à

lui; tandis que les fleuves et les mers s'élèvent en vapeurs, et, transformés en nuages, vont abreuver la plante immobile et altérée qui les attend.

Mais la nature ayant pourvu l'homme d'une industrie et d'une liberté indéfinies, ne lui devait que des matériaux. Voilée, mais d'un voile entr'ouvert, elle lui cache et lui indique tour à tour les gages de ses promesses. Ce fut donc à nous à présager la fécondité de la terre dans l'emploi de ses métaux, à deviner des maisons et des villes dans ses carrières, à demander des habits aux troupeaux, des navires aux forêts, et à l'aimant la clef des mers; ce fut à nous à disputer le sable aux vents qui le dispersent, et à le fixer en cristal, qui devait un jour porter nos regards dans la structure d'un ciron, et nous ouvrir de nouveaux cieux.

⁂ Helvétius avait dit que, si nos jambes et nos bras se terminaient en sabots, et que si les chevaux avaient des mains, nous galoperions dans les champs, et que les chevaux bâtiraient des villes et feraient des livres et des lois.

Supposer la configuration humaine aux bêtes, et donner la configuration de la brute à l'homme, sans rien changer au sentiment qui les anime, c'est faire présent d'un palais inutile à l'agent subalterne, et plonger l'être supérieur dans une indigne prison; c'est renverser sans fruit l'ordre de la nature, qui a mis les animaux d'accord avec leurs formes, et l'homme en harmonie avec la sienne.

En effet, quel spectacle offrirait l'univers ! On verrait, d'un côté, la brute traînant la figure de l'homme, après avoir saisi et dévoré sa proie, condamner la bouche humaine au silence, les mains à l'inertie, et courber sans cesse vers la terre des re-

gards faits pour les cieux ; de l'autre, on verrait le génie, captif, déshonoré, ramper sous son enveloppe, lutter sourdement contre ses formes, agiter en vain des griffes ou des écailles, et redresser souvent vers le ciel des yeux qui l'accuseraient de sa cruelle méprise. Le monde n'offrirait donc sous la figure humaine que des animaux imparfaits, et, sous la peau des brutes, que des hommes malheureux. Est-ce donc là une si heureuse hypothèse, un si beau déplacement d'idées, une bien mémorable révolution en métaphysique ? C'est bien plutôt un rêve digne des métamorphoses ! c'est bien plutôt un contre-sens effrontément proposé au genre humain, et follement supposé à la nature, qui ne met pas cette contradiction entre ses fins et ses moyens, entre ses plans et ses ouvrages !

POLITIQUE.

⁂ La politique est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

⁂ La puissance est la force organisée, l'union de l'organe avec la force. L'univers est plein de forces, qui ne cherchent qu'un organe pour devenir puissances. Les vents, les eaux, sont des forces ; appliqués à un moulin ou à une pompe, qui sont leurs organes, ils deviennent puissance.

Cette distinction de la force et de la puissance donne la solution du problème de la souveraineté dans le corps politique. Le peuple est force, le gouvernement est organe, et leur réunion constitue la puissance politique. Sitôt que les forces se séparent de leur organe, la puissance n'est plus. Quand l'organe est détruit, et que les forces restent, il n'y a plus que convulsion, délire ou fureur ; et, si c'est le peuple qui s'est séparé de son organe, c'est-à-dire de son gouvernement, il y a révolution.

La souveraineté est la puissance conservatrice. Pour qu'il y ait souveraineté, il faut qu'il y ait puissance. Or, la puissance, qui est l'union de l'organe avec la force, ne peut résider que dans le gouvernement. Le peuple n'a que des forces, comme on l'a dit ; et ces forces, bien loin de conserver, lorsqu'elles sont séparées de leur organe, ne tendent qu'à détruire. Mais le but de la souveraineté est de conserver, donc la souveraineté ne réside pas dans le peuple, donc elle réside dans le gouvernement.

⁂ La même erreur qui plaça jadis la terre au centre du monde a fait attribuer la souveraineté au peuple. Mais, quand la boussole eut ouvert l'Océan, et le télescope les cieux, la terre fut reléguée dans son orbite, et l'homme déchu, mais instruit, plaça mieux son orgueil.

⁂ L'homme emprunte des palais aux carrières, des vaisseaux aux forêts, des horloges au soleil ; et, pour former une armée et un corps politique, l'homme s'imite et s'emprunte lui-même.

⁂ La terre est le plan sur lequel le corps politique se dessine. Pour qu'un État parvienne à son plus haut point de grandeur relative, il faut qu'il y ait

équation entre la population et le territoire. Dans l'Amérique septentrionale, le territoire l'emporte sur la population, et l'État n'a point encore acquis son plus haut degré de puissance. En Europe, où il y a équation parfaite entre les territoires et les populations, les États sont parvenus à leur plus haut point de puissance. A la Chine, où la population est en excès et le territoire en défaut, l'État est sur son déclin.

⁂ Les corps politiques sont les grands conservatoires de l'espèce humaine, et les plus magnifiques copies de la création. En effet, après l'univers et l'homme, il n'existe point de plus belle composition que ces vastes corps, dont l'homme et la terre sont les deux moitiés, et qui vivent des inventions de l'un et des productions de l'autre. Sublimes alliances de la nature et de l'art, qui se composent d'harmonies, et dont la nécessité forme et serre les nœuds !

⁂ Les corps politiques recommencent sans cesse; ils ne vivent que de remèdes.

⁂ On ne jette pas brusquement un empire au moule.

⁂ La loi est la réunion des lumières et de la force. Le peuple donne les forces, et le gouvernement donne les lumières.

⁂ Les hommes naissent nus et vivent habillés, comme ils naissent indépendants et vivent sous des lois. Les habits gênent un peu les mouvements du corps, mais ils le protègent contre les accidents du dehors : les lois gênent les passions, mais elles défendent l'honneur, la vie et les fortunes.

⁂ Le corps politique est comme un arbre : à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre.

⁂ Tout État, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel.

⁂ Un peuple sans territoire et sans religion périrait, comme Anthée, suspendu entre le ciel et la terre.

⁂ Les droits sont des propriétés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits tombent aussi.

⁂ L'homme solitaire ne peut figurer que dans l'histoire naturelle; encore y sera-t-il toujours un phénomène.

⁂ Le génie, en politique, consiste non à créer, mais à conserver; non à changer, mais à fixer; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes : car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe qui est la bonne.

⁂ Les anciens, ayant donné des passions à leurs dieux, imaginèrent le destin qui était irrévocable, inexorable, impassible, afin que l'univers, ayant une base fixe, ne fût pas bouleversé par les passions des dieux. Jupiter consultait le livre du destin et l'opposait également aux prières des hommes, aux intrigues des dieux et à ses propres penchants, en faveur des uns et des autres.

⁂ En législation comme en morale, le bien est toujours le mieux. Les hommes s'attroupent, parce qu'ils ont des passions; il ne faut les traiter ni comme des moutons, ni comme des lions, mais comme s'ils étaient l'un et l'autre; il faut que leur faiblesse les rassemble et que leur force les protège. Le despote qui ne voit que de vils moutons, et le philosophe qui ne voit que des lions indomptés, sont également insensés et coupables.

⁂ Annuler les différences, c'est confusion; déplacer les vérités, c'est erreur; changer l'ordre, c'est désordre. La vraie philosophie est d'être astronome en astronomie, chimiste en chimie, et politique dans la politique.

⁂ La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut faire.

⁂ Il faut au peuple des vérités usuelles, et non des abstractions.

⁂ L'agriculture est une manufacture avaré qui repousse les bras inutiles.

⁂ L'homme rapproche les espaces par le commerce, et les temps par le crédit.

⁂ L'or est le souverain des souverains.

⁂ L'or et le papier-monnaie sont les deux signes des richesses; mais l'un est d'une convention universelle, et l'autre d'une convention locale et bornée. La rareté des métaux et les peines que coûte leur exploitation donnent à la terre le temps de porter des moissons, et les denrées peuvent atteindre ou suivre de près les signes qui les représentent. Mais est-ce que la nature peut marcher comme la plume d'un homme qui fait du papier-monnaie? L'or, borné dans sa quantité, est illimité dans ses effets, et le papier, illimité dans sa quantité, est, au contraire, fort circonscrit dans ses effets.

⁂ Le centre du corps politique peut être de papier, mais il faut toujours que les extrémités soient d'or. Si les extrémités se changent en papier, la circulation s'arrête, et le corps politique expire.

⁂ Les souverains ne doivent jamais oublier que, le peuple étant toujours enfant, le gouvernement doit toujours être père.

⁂ Il en est de la personne
statues des dieux : les premie
dieu même, les derniers ne to
marbre défiguré.

⁂ La guerre est le tribuna
res sont ses arrêts.

⁂ Les coups d'autorité d
coups de la foudre qui n
mais les révolutions des
tremblements de terre dont
niquent à des distances inc

⁂ Il n'y a que les gens
reconnaissance bruyante
trône.

⁂ L'imprimerie est l'ar

⁂ Les souverains ne
qu'un écrivain peut rec
qu'un général ne peut
lecteurs.

⁂ Dans une armée, l
clier et non comme jou

⁂ La noblesse est u
temps.

⁂ Le peuple donne

⁂ Voltaire a dit : «
rés et plus ils seront
au peuple que « plu
éclairé » ; ce qui a t

⁂ Les peuples les
de la barbarie que le
Les peuples, comme
les surfaces.

⁂ La philosophie étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

⁂ La révolution est sortie tout à coup des livres des philosophes comme une doctrine armée.

⁂ Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation !

⁂ Il n'est point de siècles de lumière pour la populace : elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est, toujours et en tout pays, la même : toujours cannibale, toujours anthropophage, et, quand elle se venge de ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes qui sont toujours certains.

⁂ Il faut plutôt, pour opérer une révolution, une certaine masse de bêtise d'une part, qu'une certaine dose de lumière de l'autre.

⁂ Il y a eu des présages de la révolution pour toutes les classes et toutes les conditions. La cour s'en aperçut à la tournure des Noailles ; l'Académie et la police, aux nouvelles allures des Rulhières et des S...; le petit peuple, aux propos des gardes françaises ; les filles, aux lazzis insolents du sieur Dugazon ; les clubs et les cafés, à la lecture du *Journal de Paris*.

⁂ Quand le peuple est plus éclairé que le trône, il est bien près d'une révolution. C'est ce qui arriva en 1789, où le trône se trouva éclipsé au milieu des lumières.

⁂ Rivarol écrivait en 1789 : « Les vices de la cour ont commencé la révolution ; les vices du peuple l'achèveront. »

⁂ Que faire, disait-il en parlant des révolutionnaires, de ces hommes qui lancent autant de traits que de regards, qui combattent avec la plume et écrivent avec des poignards ?

⁂ Tout le règne de Louis XVI se réduit à quinze ans de faiblesse et à un jour de force mal employée.

⁂ Les nations que les rois assemblent et consultent commencent par des vœux et finissent par des volontés.

⁂ La philosophie moderne n'est rien autre chose que les passions armées de principes.

⁂ Les philosophes sont comme les vers qui piquent et qui percent les digues de la Hollande ; ils prouvent que ces ouvrages sont périssables, comme l'homme qui les construit ; mais ils ne prouvent point qu'ils ne soient pas nécessaires.

⁂ Tout philosophe constituant est gros d'un jacobin : c'est une vérité que l'Europe ne doit pas perdre de vue.

⁂ Le peuple ne goûte de la liberté, comme des liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux.

⁂ Les clubs sont des camps démocratiques disséminés sur toute la surface de la France.

⁂ Quand la raison monte sur le trône, les passions entrent au conseil, et, quand il y a crise, les passions sont plus tôt averties du péril que la raison.

⁂ Il faut attaquer l'opinion avec ses armes : on ne tire pas des coups de fusil aux idées.

⁂ A propos des agitateurs : Quand Neptune veut calmer les tempêtes, ce n'est pas aux flots, mais aux vents qu'il s'adresse.

⁂ J.-J. Rousseau ressemble à ces conquérants qui jettent de l'éclat sur des ruines, et jouissent de l'impunité attachée à la gloire.

⁂ Les satires violentes et les tableaux enflammés de cet orateur ambidextre (J.-J.) ne pouvaient manquer de réussir chez un peuple dégoûté de sa gloire, et qui ne demandait qu'à changer d'attitude.

⁂ Sur les coalisés : Ils ont toujours été en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée.

⁂ Au sujet des nobles, qui avaient laissé échapper la puissance de leurs mains : Ils prenaient leurs souvenirs pour des droits.

⁂ Sans doute, il faut bien que les archives du temps périssent. La mémoire des hommes est un organe trop borné pour se mesurer éternellement avec l'étendue des choses ; et notre histoire, lamentable mélange d'un peu de bien et de beaucoup de maux, ne serait bientôt plus proportionnée à la brièveté de la vie, si le temps, qui l'allonge d'une main, ne l'accourcissait de l'autre. C'est donc par un bienfait du ciel que tant de races criminelles reçoivent, d'époque en époque, l'amnistie de l'oubli.

⁂ Ainsi, dans l'homme, pour l'homme, autour de l'homme, tout s'use, tout change, tout périt : tout marche à la décrépitude; les lois, les mœurs, les beaux-arts, les empires ont leur éclat et leur déclin, leur fraîcheur et leur vétusté, quelquefois même une fin prématurée, et cependant la nature, mère constante de tant de formes fugitives, reste appuyée sur la nécessité, au sein des mouvements, des vicissitudes et des métamorphoses, immobile, invariable, immortelle.

RELIGION.

⁂ Dieu est la plus haute mesure de notre incapacité : l'univers, l'espace lui-même, ne sont pas si inaccessibles.

⁂ L'être qui pense a dû naturellement tomber à genoux devant la plus haute de ses pensées.

⁂ Dieu explique le monde, et le monde le prouve; mais l'athée nie Dieu en sa présence.

⁂ Un peu de philosophie écarte de la religion, et beaucoup y ramène.

⁂ La religion unit les hommes dans les mêmes dogmes, la politique les unit dans les mêmes principes, et la philosophie les renvoie dans les bois : c'est le dissolvant de la société.

⁂ L'univers est composé de cercles concentriques ordonnés les uns autour des autres, et qui se répondent tous avec une merveilleuse harmonie, depuis l'insecte et l'homme, depuis l'atome et le soleil, jusqu'à l'être unique, éclatant et mystérieux, qui leur sert de centre, et qui est le *moi* de l'univers.

⁂ Dans les sujets ordinaires, les idées les plus justes sont souvent les plus nobles : en parlant de la divinité, les plus nobles nous paraîtront toujours les plus justes.

⁂ La philosophie ne répond que des individus, mais la religion répond des masses.

⁂ Bayle distingue fort bien entre l'incrédulité des

jeunes gens et celle de l'âge mûr. L'incrédulité d'un savant, étant le fruit de ses études, doit être aussi son secret ; mais l'incrédulité dans les jeunes gens étant le fruit des passions, elle est toujours indiscrète, toujours sans excuse, jamais sans danger.

⁂ C'est un terrible luxe que l'incrédulité.

⁂ La philosophie manque à la fois de tendresse avec l'infortuné, et de magnificence avec le pauvre. Chez elle, les misères de la vie ne sont que des maux sans remède, et la mort est le néant ; mais la religion échange ces misères contre des félicités sans fin, et, avec elle, le soir de la vie touche à l'aurore d'un jour éternel.

⁂ Tel est, s'il est permis de le faire, le rapprochement du créateur et de sa créature, que le sentiment sent qu'il est, mais Dieu seul est ; que le sentiment sent qu'il est simple, mais Dieu seul est simple. Il appuie ses créatures, et elles ont la conviction de l'existence ; il les compose, et elles ont la conscience de la simplicité.

⁂ Chose admirable ! unique et véritable fortune de l'entendement humain ! les objections contre l'existence de Dieu sont épuisées, et ses preuves augmentent tous les jours ; elles croissent et marchent sur trois ordres : dans l'intérieur des corps, toutes les substances et leurs affinités ; dans les cieux, tous les globes et les lois de l'attraction ; au milieu, la nature animée et toutes ses pompes.

MORALE.

⁂ La morale élève un tribunal plus haut et plus redoutable que celui des lois. Elle veut non seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien ; non seulement que nous paraissions vertueux, mais que nous le soyons; car elle ne se fonde pas sur l'estime publique, qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime, qui ne nous trompe jamais.

⁂ Le despotisme de la volonté dans les idées s'appelle plan, projet, caractère, opiniâtreté ; son despotisme dans les désirs s'appelle passion.

⁂ On peut dire que toute passion est une vraie conjuration, dont le sentiment est à la fois le chef, le dénonciateur et l'objet.

⁂ Tout est présence d'esprit pour les passions.

⁂ Les vices sont souvent des habitudes plutôt que des passions.

⁂ Celui qui n'a qu'un désir ou qu'une opinion est un homme à caractère.

⁂ Nos goûts et nos passions nous dégradent plus que nos opinions et nos erreurs. J.-J. Rousseau s'est plus avili par ses *Confessions* que par ses paradoxes.

⁂ Exiger l'homme sans passions, c'est vouloir régenter la nature.

⁂ Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.

⁂ Le premier né de l'amour-propre est l'or
c'est contre lui que la raison et la morale d
réunir leurs attaques ; mais il faut le faire
sans le blesser, car, si on le blesse, l'orgu
meurt pas.

⁂ L'orgueil est toujours plus près du suicid
du repentir.

⁂ Il y a quelque chose de plus haut que l'or
et de plus noble que la vanité, c'est la modesti
quelque chose de plus rare que la modestie, c'
simplicité.

⁂ L'homme modeste a tout à gagner, et
gueilleux a tout à perdre ; car la modestie a
jours affaire à la générosité, et l'orgueil à l'envi

⁂ Si l'amour et la guerre ont leurs fur
ils ont aussi leurs périodes : la haine a sa pati

⁂ Il circule dans le monde une envie au pie
ger, qui vit de conversation : on l'appelle médis
Elle dit étourdiment le mal dont elle n'est pas
elle se tait prudemment sur le bien qu'elle
Quant à la calomnie, on la reconnaît à des sympt
plus graves ; pétrie de haine et d'envie, ce n'e
sa faute si sa langue n'est pas un poignard.

⁂ L'avare est le pauvre par excellence :
l'homme le plus sûr de n'être pas aimé pou
même.

⁂ Si la tristesse est si près de la fortune, pou
l'envie est-elle si loin de la pitié ?

⁂ Nul homme ne voudrait être seul au mond
même l'avare, quoiqu'il eût tout ; pas même
vieux, quoiqu'il ne vît que des ruines.

⁂ Le mépris doit être le plus mystérieux
sentiments.

⁂ On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances ; mais, quand on n'a plus d'espoir, on voit tout d'un œil sec, et le calme naît de l'impuissance.

⁂ L'amour qui vit dans les orages, et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

⁂ Ces liaisons fondées sur un sentiment calme et froid ; ces intimités qui s'accommodent de l'absence ; ces cœurs qui s'estiment et s'aiment de loin, sont fort communs : ce sont eux qui parlent sans cesse de services, de bienfaits, d'obligations et de reconnaissance ; sorte de mots qui ne se trouvent pas dans le répertoire de l'amitié.

⁂ En général, l'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

⁂ Les hommes n'aiment pas à s'approfondir jusqu'à un certain point ; ils vivent au jour la journée avec leur conscience. C'est surtout dans les siècles corrompus qu'on se scandalise aisément, et qu'on exige des livres qu'ils nous donnent bonne opinion de nous-mêmes : on voudrait être flatté par des philosophes ; mais des hommes simples et droits supporteraient sans horreur la dissection du cœur humain.

⁂ Dans les grandes villes, l'innocence est le dernier repas du vice.

⁂ Les sots devraient avoir pour les gens d'esprit une méfiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux.

⁂ L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite ; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

⁂ « Quand je me demande, dit Montaigne, d'où « vient cette joie, cet aise, ce repos que je sens lors- « que je vois mon ami, c'est que c'est lui, c'est que « c'est moi ; c'est tout ce que je puis dire. » Et Pythagore n'a-t-il pas dit très excellemment encore : « Quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, « et nous ne sommes pas deux. » Enfin Cicéron, en parlant de l'amitié, l'appelle une nécessité, et Aristote une âme en deux corps.

⁂ Semblables aux chevaliers errants, qui se donnaient une maîtresse imaginaire, et se la figuraient si parfaite qu'ils la cherchaient toujours sans la trouver jamais, les grands hommes n'ont eu qu'une théorie d'amitié.

⁂ L'amitié entre le monarque et le sujet doit toujours trembler, comme cette nymphe de la fable, que Jupiter ne s'oublie un jour, et ne lui apparaisse environné de foudres et d'éclairs.

⁂ On sait par quelle fatalité les grands talents sont, pour l'ordinaire, plus rivaux qu'amis ; ils croissent et brillent séparés, de peur de se faire ombrage : les moutons s'attroupent et les lions s'isolent.

⁂ Pourquoi l'amour est-il toujours si mécontent de lui, et pourquoi l'amour-propre en est-il toujours si content ? C'est que tout est recette pour l'un, et que tout est dépense pour l'autre.

⁂ L'or, semblable au soleil qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs.

⁂ Si la pauvreté fait gémir l'homme, il bâille dans l'opulence. Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du temps.

⁂ Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la

vie et la mort pour nous faire oublier l'une et nous assoupir sur l'autre.

⁂ La victime qui se pare de roses rend son sacrifice plus douloureux, et les souvenirs sans espoir ne sont que des regrets.

⁂ Quand la vertu est unie au talent, elle met un grand homme au-dessus de sa gloire. Le nom de Fénelon a je ne sais quoi de plus tendre et de plus vénérable que l'éclat de ses talents.

⁂ Les femmes ont deux sortes d'honneur : l'un, qui leur est propre, et que nous attaquons sans relâche ; l'autre, qui leur est à peu près commun avec nous, et qui ne se tient guère quand le premier n'est plus. Ce qui est modération dans un homme serait incontinence dans une femme.

⁂ Si les gens de la cour pensent et s'expriment plus finement que les autres hommes, c'est qu'on y est sans cesse forcé de dissimuler sa pensée et ses sentiments.

⁂ Les proverbes sont le fruit de l'expérience de tous les peuples, et comme le bon sens de tous les siècles réduit en formules.

⁂ Un bon esprit paraît souvent heureux, comme un homme bien fait paraît souvent adroit.

⁂ Pour le riche ignorant, le loisir est sans repos, le repos sans charmes, et le temps, trésor de l'homme occupé, tombe comme un impôt sur le désœuvrement. Le savant se cherche, et le riche s'évite.

⁂ Que pouvait faire le bon sens dans un siècle malade de métaphysique, où l'on ne permettait plus au bonheur de se présenter sans preuves?

⁂ L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

⁂ Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux; et c'est dans une page d'écriture ou dans les bornes d'un jour qu'on peut resserrer la gloire et le bonheur de la plus longue vie.

⁂ Tout homme qui s'élève s'isole ; et je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles et ont beaucoup d'égaux. A mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés. Enfin, la pierre qui surmonte et termine la pyramide est seule et ne répond à rien.

HISTOIRE.

⁂ L'histoire n'est que le temps muni de dates et riche d'événements.

⁂ L'histoire sans chronologie manquerait d'autorité, de témoignages et d'ordre, et la chronologie, réduite à ses dates, serait une galerie sans statues et sans tableaux.

⁂ Voyez tous ces brillants fondateurs de tant de sectes! Leurs théories sont à peine comptées parmi les rêves de l'esprit humain, et leurs systèmes ne sont que des variétés dans une histoire qui varie toujours.

⁂ Les opinions, les théories, les systèmes passent

tour à tour sur la meule du temps, qui leur donne d'abord du tranchant et de l'éclat, et qui finit par les user.

⁂ L'histoire se. charge d'arracher les grands hommes à l'oubli, ce tyran muet et cruel qui suit la gloire de près, et dévore à ses yeux ses plus chers favoris.

LANGUES.

⁂ L'homme ne pouvait donner une enveloppe à sa pensée sans que cette enveloppe ne fût très ingénieuse. Aussi que de finesse, quel esprit, et quelle métaphysique déliée dans la création d'une langue ! Le philosophe s'en aperçoit, surtout lorsqu'il veut écarter ces fils mystérieux dont l'homme a entouré sa pensée, comme le ver à soie s'entoure de son brillant réseau.

⁂ La parole est la pensée extérieure, et la pensée est la parole intérieure.

⁂ L'homme qui parle est l'homme qui pense tout haut.

⁂ Celui qui créa l'alphabet remit en nos mains le fil de nos pensées et la clef de la nature.

⁂ La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts.

⁂ Les langues sont les vraies médailles de l'histoire.

⁂ La grammaire étant l'art de lever les
d'une langue, il ne faut pas que le levier
lourd que le fardeau.

⁂ Les signes sont la monnaie des percep

⁂ Les mots sont comme les monnaies : i
valeur propre avant d'exprimer tous les
valeurs.

⁂ Il est bon de ne pas donner trop de vé
sa pensée. Il faut, pour ainsi dire, voyager
langues; et, après avoir savouré le goût des
lèbres, se renfermer dans la sienne.

⁂ On dirait que la langue française est
d'une géométrie tout élémentaire, de la sim
droite, tandis que les courbes et leurs variété
semblent avoir présidé à la formation de
grecque et latine.

⁂ L'*e* muet, semblable à la dernière vib
corps sonores, donne à la langue française
monie légère qui n'est qu'à elle.

⁂ La langue française est la seule qui ait
bité attachée à son génie.

⁂ La prose italienne, composée de m
toutes les lettres se prononcent, et roulant
sur des sons pleins, se traîne avec trop de len
éclat est monotone, l'oreille se lasse de sa
et la langue de sa mollesse : ce qui peut ve
que, chaque mot étant harmonieux en pa
l'harmonie du tout ne vaut rien.

⁂ La langue italienne a des formes cérém
ennemies de la conversation, et qui ne don
assez bonne opinion de l'espèce humaine.
toujours dans la fâcheuse alternative d'en
d'insulter un homme.

⁂ La majesté de sa prononciation (de la langue espagnole) invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences.

On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte.

⁂ Les langues à construction directe perdent moins à la traduction que les langues à inversion. Dans la langue directe, l'écrivain est obligé de faire beaucoup d'efforts pour rendre sa pensée d'une manière satisfaisante. Dans la langue à inversion, l'écrivain se contente très souvent de s'abandonner à tous les caprices de l'harmonie, et néglige la pensée. Ainsi, Pascal et Bossuet perdent moins à la traduction que Cicéron et Tite-Live. Dans les premiers, il y a un fond qui ne peut pas se perdre; dans les seconds, il n'y a que des surfaces qui disparaissent.

⁂ Les lois du langage, plus certaines que celles de la propriété, ont mis les trésors de l'esprit sous la garde de la mémoire, et l'écriture les sauve de l'oubli, en chargeant le temps même des archives de la pensée.

⁂ L'imprimerie est à l'écriture ce que l'écriture avait été aux hiéroglyphes : elle a fait faire un second pas à la pensée; ce n'est vraiment qu'à l'époque de cette invention que l'art a pu dire à la nature : « Ton exubérance et tes destructions ne m'épouvantent plus. J'égalerai le nombre des livres au nombre des hommes, mes éditions à tes générations, et mes bibliothèques, semées sur toute la surface du globe, triompheront de l'ignorance des barbares et du temps. »

LITTÉRATURE.

⁂ Les idées font le tour du monde; elles roulent de siècle en siècle, de langue en langue, de vers en prose, jusqu'à ce qu'elles s'enveloppent d'une image sublime, d'une expression vivante et lumineuse qui ne les quittent plus, et c'est ainsi qu'elles entrent dans le patrimoine du genre humain.

⁂ Pour arriver à des choses neuves en littérature, il faut déplacer les expressions, et, en philosophie, il faut déplacer les idées.

⁂ Les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

⁂ Les idées mendient l'expression.

⁂ Il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde : la société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

Il y a cette différence entre ces deux présents de la nature, que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter, le talent plus jaloux d'exprimer et d'orner. L'esprit s'occupe du fond, qu'il creuse sans cesse; le talent s'attache à la forme, qu'il embellit toujours : car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses, ou des idées neuves, ou de nouvelles tournures : il exprime l'inconnu clairement pour se faire entendre, et il relève le connu par l'expression pour se faire remarquer. L'esprit a donc besoin qu'on lui dise : Je vous

entends; et le talent : Je vous admire. Il est donc vrai que c'est l'esprit qui éclaire, et que c'est le talent qui charme : l'esprit peut s'égarer, sans doute, mais il craint l'erreur; au lieu que le talent se familiarise d'abord avec elle, et en tire parti : car ce n'est pas la vérité, c'est une certaine perfection qui est son objet; les variations, si déshonorantes pour l'esprit, étonnent si peu le talent, que, dans le conflit des opinions, c'est toujours la plus brillante qui l'entraîne; d'où il résulte que l'esprit a plus de juges, le talent plus d'admirateurs; et qu'enfin, après les passions, le talent est dans l'homme ce qui tend le plus de pièges au bon sens.

⁂ La différence du talent à l'esprit entraîne aussi pour eux des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l'orgueil et aux orages de l'envie; l'esprit en est plus exempt. Voyez, d'un côté, les poètes, les peintres, les acteurs, et, de l'autre, les vrais penseurs, les métaphysiciens et les géomètres. C'est que l'esprit court après les secrets de la nature, qu'il n'atteint guère ou qu'il n'atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse, tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge. De sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l'esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d'esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent, à leur retour, à des auditeurs indifférents, qui ne demandent qu'à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

⁂ Il n'y a que les expressions créées qui portent un écrivain à la postérité.

⁂ Le génie égorge ceux qu'il pille.

⁂ Le génie des idées est le comble de l'esprit : le génie des expressions est le comble du talent.

⁂ Dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux, il bat plus vite que le simple bon sens ; il est, en un mot, sentiment prompt et brillant.

⁂ Le talent est un art mêlé d'enthousiasme. S'il n'était qu'art, il serait froid ; s'il n'était qu'enthousiasme, il serait déréglé : le goût leur sert de lien.

⁂ Si le talent empêche le génie de tomber, le génie l'empêche de ramper.

⁂ La parole est la physique expérimentale de l'esprit : chaque mot est un fait, chaque phrase une analyse ou un développement, tout livre une révélation plus ou moins longue du sentiment et de la pensée.

⁂ Un mot, par lui-même, n'est rien qu'un assemblage de lettres; mais une expression est tout ; c'est d'elles que les mots attendent la vie. L'expression est une assemblée plutôt qu'un assemblage de mots : elle les réunit et les allie pour peindre un sentiment, une image, une pensée.

⁂ La parole est le vêtement de la pensée, et l'expression en est l'armure.

⁂ Les belles images ne blessent que l'envie.

⁂ Les idées sont comme les hommes : elles dépendent de l'état et de la place qu'on leur donne.

⁂ La rapidité est sublime, et la lenteur majestueuse.

⁂ Dans la fable, il y a autant de législateurs que de poètes; il ne faut pas donner un code à l'imagination.

⁂ On ne saurait entourer l'art des vers de trop de remparts et d'obstacles, afin qu'il n'y ait que ceux qui ont des ailes qui puissent les franchir.

⁂ L'Olympe d'Homère est plus riche que celui de Virgile. Le haut du tableau de l'*Iliade* est bien mieux garni que celui de l'*Énéide*.

⁂ On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit, et tel édifice ne vaut que par ses réparations.

⁂ Plus d'un écrivain est persuadé qu'il a fait penser son lecteur quand il l'a fait suer. Il est pourtant vrai que celui qui ne rend sa pensée que d'une manière louche et entortillée propose réellement un problème, et que ce problème n'est résolu que par celui qui parvient à la bien exprimer.

⁂ Les titres de la plupart des livres ne sont qu'un prétexte pour le génie.

⁂ Le poète épique n'emprunte point avec succès les grands personnages de l'histoire, parce que le merveilleux est l'âme de l'épopée. Les couleurs de la fiction ne tiennent pas sur ces bustes vénérables, qui portent les vieilles empreintes de l'histoire et du temps.

⁂ Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques; Malherbe éleva le premier des monuments nationaux.

⁂ Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les Anglais se sont ravisés sur leur Shakspeare, et ont voulu non seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille,

honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France, comme une hérésie en plein concile; mais il s'est trouvé des esprits chagrins et anglomans qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakspeare ne rend pas complètement heureux, et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand homme. Partie malsaine de notre littérature, lasse de reposer sa vue sur les belles proportions! Essayons de rendre à Shakspeare sa véritable place.

On convient d'abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués, écrits d'un style obscur et mêlé de tous les tons ; qu'elles ne seront jamais des monuments de la langue anglaise que pour les Anglais mêmes, car les étrangers voudront toujours que les monuments d'une langue en soient aussi les modèles, et il les choisiront dans les meilleurs siècles. Les poèmes de Plaute et d'Ennius étaient des monuments pour les Romains et pour Virgile lui-même; aujourd'hui, nous ne reconnaissons que l'*Énéide*. Shakspeare, pouvant à peine se soutenir à la lecture, n'a pu supporter la traduction, et l'Europe n'en a jamais joui : c'est un fruit qu'il faut goûter sur le sol où il croît. Un étranger qui n'apprend l'anglais que dans Pope ou Addison n'entend pas Shakspeare, à l'exception de quelques scènes admirables que tout le monde sait par cœur. Il ne faut pas plus imiter Shakspeare que le traduire. Celui qui aurait son génie demanderait aujourd'hui le style et le grand sens d'Addison; car, si le langage de Shakspeare est presque toujours vicieux, le fond de ses pièces l'est bien davantage : c'est un délire perpétuel; mais c'est quelquefois le délire du génie. Veut-on avoir une idée juste de Shakspeare? Qu'on prenne le *Cinna* de Corneille ; qu'on mêle parmi les grands personnages de cette

tragédie quelques cordonniers disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leur province et faisant des contes de sorciers; qu'on ôte l'unité de lieu, de temps et d'action, mais qu'on laisse subsister les scènes sublimes, et on aura la plus belle tragédie de Shakspeare. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent ses enthousiastes. Ce vieux sophisme mérite à peine une réponse.

L'art n'est jamais grand comme la nature, et, puisqu'il ne peut tout embrasser comme elle, il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la nature, et pourtant on choisit parmi eux, et dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi! parce que Caton, prêt à se donner la mort, châtie l'esclave qui lui refuse un poignard, vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing! Vous me montrez Marc-Antoine ivre et goguenardant avec des gens de la lie du peuple! Est-ce par là qu'ils ont mérité les regards de la postérité? Vous voulez donc que l'action théâtrale ne soit qu'une doublure insipide de la vie? Ne sait-on pas que les hommes, en s'enfonçant dans l'obscurité des temps, perdent une foule de détails qui les déparent, et qu'ils acquièrent par les lois de la perspective une grandeur et une beauté d'illusion qu'ils n'auraient pas s'ils étaient trop près de nous? La vérité est que Shakspeare, s'étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal, n'a jamais pu s'y maintenir. Mais, dira-t-on, d'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakspeare est comme la majesté du peuple anglais; on l'aime inégal et sans frein: il en paraît plus libre. Son style bas et populaire en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses

beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakspeare comme à un événement qui se passerait dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection, ne sont faits que pour les âmes délicates et exercées. On peut dire que Shakspeare, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple; et qu'il n'étonnerait pas tant les connaisseurs, s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis : ses détracteurs et ses enthousiastes; les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. *Nec rude quid prosit video ingenium.* (HOR.)

⁂ Voltaire régnait depuis un siècle; il ne donnait de relâche ni à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle, et c'est un problème de plus pour la postérité.

⁂ Racine a des couleurs, mais Corneille a des ressorts.

⁂ Quand un homme, sorti d'une longue retraite, se révèle tout à coup au public dans un ouvrage où il a donné une grande puissance à son expression, la

foule des imitateurs se presse autour de lui : ils se font lierre parce qu'il s'est fait chêne.

⁂ Ceux qui empruntent les tournures des anciens auteurs pour être naïfs sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfants.

⁂ Celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amyot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard.

⁂ Il y a des mots pleins de sel, que l'esprit crée au besoin et pour le moment, et que le goût ne veut pas qu'on déplace.

⁂ Madame de la Sablière appelait La Fontaine *son fablier*, pour faire entendre que cet auteur portait des fables comme un arbre porte des fruits. Ce grand fabuliste dit que l'*âne se prélasse,* pour dire qu'*il marche comme un prélat.*

On trouve dans Molière : *Et vous serez, ma foi, tartufiée*, pour dire : *Et vous épouserez Tartufe.*

L'impératrice des Russies, en peignant je ne sais quel avocat français, qui allait faire le législateur dans ses États, écrit à Voltaire que *cet homme est venu législater chez elle.*

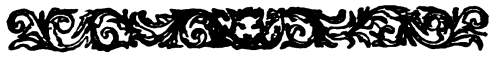
Ces mots, je le répète, sont du répertoire de la grâce. La grammaire les méconnaît, et on ne les trouve pas dans ses dictionnaires.

⁂ En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers : il y a toujours dans la capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie.

⁂ L'envie pardonne quelquefois l'éclat du style à un grand homme qui n'a pas le don de la parole, parce que, s'il paraît dans le monde, qu'il y montre de l'embarras ou de la disgrâce, il a l'air d'un enchanteur qui a perdu sa baguette, et on le félicite de son malheur.

⁂ Voltaire produisant une pièce fugitive était Hercule maniant de petits fardeaux et les faisant voltiger sur ses doigts ; son excès de force était sa grâce. Mais quand, avec la même force de poésie, il est entré dans l'épopée, il n'a fait que la *Henriade*.

⁂ Diderot est un génie d'un ordre composite.



ESPRIT DE RIVAROL

Rivarol, c'est le Français par excellence.
L'esprit de Rivarol, c'est un feu d'artifice tiré sur l'eau.

VOLTAIRE.

⁂ Du *Tableau de Paris* de Mercier : Ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne ; l'auteur a peint la cave et le grenier en sautant le salon.

⁂ Condorcet écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

⁂ De son secrétaire, qui ne se souvenait plus le soir de ce qu'il avait écrit le matin : Ce serait un excellent secrétaire de conspiration.

⁂ Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit, comme il faut des dupes aux fripons.

⁂ Les lectures de société éventent le génie et déflorent un ouvrage.

⁂ Dans le poème des *Jardins*, M. Delille, toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, n'a pas songé à la fortune de l'ouvrage entier.

⁂ A propos du goût que les Français avaient témoigné pour les drames de Mercier : Nous ressem-

blons aujourd'hui à des convives qui demandent de l'eau-de-vie sur la fin d'un excellent repas.

⁂ Cubières est une Providence pour les almanachs.

⁂ Rivarol appelait le *Petit Almanach des grands hommes* les *saturnales* de la littérature, et il appelait la Révolution les *saturnales* de la liberté.

⁂ G... est le premier qui ait transporté les amplifications du barreau dans les éloges académiques ; sans s'étonner de ses succès, il travaille sans relâche à nous familiariser avec les formes de style les plus extraordinaires.

⁂ Sur Cubières : Tous les almanachs portent des marques de sa muse.

⁂ A propos du *Monde primitif* de Court de Gébelin : C'est un livre qui n'est pas proportionné à la brièveté de la vie, et qui sollicite un abrégé dès la première page.

⁂ Il y a des gens qui sont toujours prêts d'éternuer ; G... est toujours prêt d'avoir de l'esprit et même du bon sens.

⁂ Sur l'abbé de Vauxcelles, auteur de plusieurs oraisons funèbres : On ne sent jamais mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur.

⁂ Sur d'Arnaud : La probité de ses vers et l'honnêteté de sa prose sont connues.

⁂ Ma vie est un drame si ennuyeux, que je soutiens toujours que c'est Mercier qui l'a fait.

⁂ On lui reprochait d'avoir pillé les idées de Condillac et de Montesquieu. — « Je me suis servi des modernes, répondit-il, comme un orfèvre se sert de ses poids pour peser de l'or. »

⁂ Si Mirabeau a eu quelques succès, c'est qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment.

⁂ Le seul grand homme qu'il y ait aujourd'hui en Europe, depuis la mort de Frédéric II, est la femme extraordinaire qui gouverne la Russie.

⁂ Sur des vers de François de Neufchâteau : C'est de la prose où les vers se sont mis.

⁂ Champcenetz, c'est mon clair de lune.

⁂ Je ne suis ni Jupiter ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Xantippe et Junon.

⁂ A M. R..., qui lui rappelait une pièce de vers de sa composition : Vous voudriez bien que je l'eusse oubliée !

⁂ A madame de Béthizy, avec laquelle il venait de lire les *Éloges* de Fontenelle : Ses objections éclaircissent le point de la difficulté, et ses questions abrègent les réponses.

⁂ Sur l'affaire du collier : M. de Breteuil a pris le cardinal de Rohan des mains de madame de La Motte, et l'a écrasé sur le front de la reine, qui en est restée marquée.

⁂ Sur MM. G... et L... : Ils sont partis, l'un de Grenoble et l'autre de Bayonne, et se sont donné rendez-vous à Paris pour y venir faire le mariage de la jurisprudence et de la philosophie.

⁂ A l'affaire du 6 octobre, sur de La F... : Il fallut réveiller cet autre Morphée.

⁂ G... a toujours l'œil au ciel, et il cherche ses inspirations dans le plafond.

⁂ De Champcenetz : Je le bourre d'esprit ; c'est un gros garçon d'une gaieté insupportable.

⁂ Du fils de Buffon : C'est le plus pauvre chapitre de l'*Histoire naturelle* de son père.

⁂ Dans un cercle, une femme qui avait de la barbe au menton et ne déparlait pas de la soirée : Cette femme est homme à parler jusqu'à demain matin.

⁂ Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux.

⁂ De l'abbé Millot, auteur de plusieurs abrégés historiques : Il a fait des commissions dans l'histoire.

⁂ Lire Barême, écouter d'Arnaud et mal dîner, voilà ce que je lèguerai à mes ennemis.

⁂ M. Delille, traducteur des *Géorgiques*, est sorti boiteux, comme Jacob, de sa lutte avec un Dieu.

⁂ Les nobles d'aujourd'hui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres.

⁂ A propos de son frère : Il serait l'homme d'esprit d'une autre famille, et c'est le sot de la nôtre.

⁂ Du même : Jérémie aurait été un bouffon à côté de lui.

⁂ De Palissot, tour à tour transfuge de la religion et de la philosophie : Il ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre deux armées prêtes à combattre, excita un rire universel.

⁂ A propos de la *Déclaration des droits de l'homme* : C'est la préface criminelle d'un livre impossible.

⁂ La prise de la Bastille fut une prise de possession.

⁂ De G..., qui défigurait un de ses bons mots en le répétant : Il ne tient pas à lui que ce ne soit plus un bon mot.

⁂ Madame de Staël est la bacchante de la Révolution.

⁂ Mirabeau, capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

⁂ Le mérite de Colomb et de Mongolfier est en raison inverse de leurs siècles; l'un manifesta son génie à des peuples ignorants et barbares, et l'autre a montré la plus excessive simplicité dans un siècle de lumière.

⁂ Du temps du Directoire, la constitution avait placé le trône près des galères.

⁂ De ceux qui se plaignent d'avoir été houspillés dans le *Petit almanach des grands hommes :* Si on les avait laissés dans l'oubli, on aurait trop délustré la littérature française.

⁂ Les bons vers de la traduction des *Géorgiques* de M. Delille sont les stigmates de Virgile.

⁂ Le chat ne nous caresse pas, il se caresse à nous.

⁂ De Thibault, qui faisait à Hambourg des lectures très peu suivies : Il paye les huissiers non pour empêcher d'entrer, mais pour empêcher de sortir.

⁂ A M. de Montlosier, qui, avant de partir pour Londres, vint lui remettre un de ses ouvrages à Bruxelles : Vous ne voulez donc pas que je m'aperçoive de votre absence?

⁂ De M. de Créqui : Il ne croit pas en Dieu, mais il craint en Dieu.

⁂ Les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas des temps passés.

⁂ Sur Mirabeau, qui, à la tribune, affectait le geste de lord Chatam, et qui profita un jour d'une

plaisanterie faite par un enfant, et dont il tira parti dans une de ses harangues : Que penser de l'éloquence d'un homme qui vole ses gestes à un mort et ses bons mots à un enfant ?

Puisse ton homélie, ô pesant Mirabeau,
Assommer les fripons qui gâtent nos affaires !
Un voleur converti doit se faire bourreau
Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères.

⁂ Je compare les ouvrages de Mirabeau à des brûlots lâchés au milieu d'une flotte : ils y mettent le feu, mais ils s'y consument.

⁂ Au sujet des accroissements de Paris : Paris ressemble à une fille de joie, qui ne s'agrandit que par la ceinture.

⁂ C'est à Paris que la Providence est plus grande qu'ailleurs.

⁂ A Beaumarchais qui, le jour de la première représentation du *Mariage de Figaro*, lui disait au spectacle : « J'ai tant couru ce matin Versailles, auprès des ministres, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues. — C'est toujours cela. »

⁂ Target avait dit à l'Assemblée : « Je vous engage, messieurs, à mettre ensemble la paix, la concorde suivies du calme et de la tranquillité. » Rivarol parodiait ainsi plaisamment l'éloquence un peu niaise de cet orateur : Et n'allez pas mettre d'un côté la paix et la concorde, et de l'autre le calme et la tranquillité ; mais mettez tout ensemble la paix et la concorde, suivies de la tranquillité.

⁂ Sur le livre de l'Ab... : Cela dispense de la parodie.

⁂ Il avait été invité, avec l'abbé Sabatier, à déjeuner chez la princesse de Vaudémont. On offrit

du saucisson d'ânon à l'abbé Sabatier. « L'abbé n'en mangera pas, dit Rivarol ; il n'est pas anthropophage. »

⁂ L'auteur de *Numa* a des lois somptuaires dans son style, et son sujet exigeait un peu de luxe.

⁂ Une femme sans talent est la marâtre de son esprit; ellle ne sait que suer ses idées.

⁂ Le mérite des formes et la façon est si considérable, que l'abbé S..., ayant dit à quelqu'un de ma connaissance : « Permettez que je vous dise ma façon de penser, » celui-ci lui répondit fort à propos : « Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la façon. »

⁂ L'auteur de *Strafford* disait un jour à une femme de goût dont il ne se méfiait pas assez : « Que pensez-vous de mon livre ? » Cette femme lui répondit : « Je fais comme vous, monsieur, je ne pense pas. » Tout le monde aussi pourrait dire à l'auteur de l'*Influence des Passions :* « Je fais comme vous, madame, je n'y entends rien. »

⁂ Le duc d'Orléans, au commencement de 1789, jeta les yeux sur Rivarol, et lui dépêcha le duc de Biron, pour l'engager à publier une brochure sur ce qu'on appelait les dilapidations de la cour; il parcourut d'un air dédaigneux le canevas qu'on lui présenta. Après un moment de silence, il dit au plénipotentiaire : « Monsieur le duc, envoyez votre laquais chez Mirabeau; joignez-y quelques centaines de louis : votre commission est faite. »

⁂ Un émigré d'un très grand nom, voyant la considération dont jouissait Rivarol à la cour de Prusse, lui demanda pourquoi il n'avait pas engagé son frère à venir le joindre; il répondit au Français indiscret : « Monsieur, c'est que j'ai laissé derrière

moi un patron pour tacher de me faire sortir de l'enfer. »

⁂ A une dame, à Londres, qui lui montrait avec complaisance des bijoux précieux qu'il reconnut avoir fait partie du mobilier de Versailles : Madame, je suis bien fâché pour vous que vous ne possédiez cela que de seconde date.

⁂ Questionné par une des plus grandes dames de Berlin si les Françaises étaient réellement plus jolies que les Prussiennes : Madame, à Paris, on ne juge guère de la beauté que par les yeux ; ici, au contraire, c'est le cœur qui fixe les yeux.

⁂ Les rois français guérissaient leurs sujets de la roture à peu près comme des écrouelles, à condition qu'il en resterait des traces.

⁂ M. Necker est un charlatan si impudent, que ses promesses finissent par persuader ceux mêmes qui n'y croient pas.

⁂ A l'abbé de Balivière, qui lui demandait une épigraphe pour une brochure qu'il venait de composer : Je ne puis vous offrir qu'une épitaphe.

⁂ De son frère : C'est une montre à répétition ; elle sonne bien quand il me quitte.

⁂ A quelqu'un qui lui demandait son avis sur un distique : C'est bien, mais il y a des longueurs.

⁂ M. de D... avait dit dans une société à l'abbé de Balivière : « Mettez-vous là, à côté de moi, l'abbé ; vous direz force bêtises, et cela réveillera mes idées. » Rivarol retournait plaisamment ce mot de M. de L... en disant à son secrétaire : « M. de B..., mettez-vous là ; je vous dirai force bêtises, et cela réveillera vos idées. »

⁂ Le poète Lebrun, le matin, dans son lit, assis

sur son séant, entouré d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, pêche à la ligne un mot dans l'un, un mot dans l'autre, pour en composer ses mosaïques poétiques.

⁂ Sur l'abbé de M... : Son esprit ressemble à un camion, pointu et borné.

⁂ Du chevalier de P..., d'une malpropreté remarquable : Il fait tache dans la boue.

⁂ Le poème des *Mois* est en poésie le plus beau naufrage du siècle.

⁂ Sur Dumouriez : Il défait à coups de plume le peu qu'il a fait à coups d'épée.

⁂ C'est un terrible avantage, que de n'avoir rien fait; mais il ne faut pas en abuser.

⁂ Certains auteurs ont une fécondité malheureuse ; G... a une malheureuse infécondité.

⁂ Delille est l'abbé Virgile.

⁂ En parlant de la maladresse des Anglaises : Elles ont deux bras gauches.

⁂ L'esprit voit vite, juste et loin.

⁂ A Florian, qu'il rencontra un jour marchant avec un manuscrit qui sortait de sa poche : Ah ! monsieur, si on ne vous connaissait pas, on vous volerait.

⁂ Je fais les épigrammes, et mon frère se bat.

⁂ A l'abbé de Balivière, qui lui disait, au sujet de la Révolution : « Oui, c'est l'esprit qui nous a tous perdus. — Que ne nous offriez-vous l'antidote ? »

⁂ M. Lally-Tollendal est le plus gras des hommes sensibles.

⁂ Le style de La Harpe est poli sans avoir de l'éclat ; on voit qu'il l'a passé au brunissoir.

⁂ Des laquais enrichis : Ils ont sauté du derrière de la voiture en dedans, en évitant la roue.

⁂ En apprenant la nomination de Chamfort à l'Académie française : C'est une branche de muguet entée sur des pavots.

⁂ Le marquis de S..., qui était manchot, venait de solliciter une pension de l'Assemblée constituante : Il tend à l'Assemblée jusqu'à la main dont le bras lui manque.

⁂ Les ouvrages de Cubières, qui se vendent sur le *titre,* sont comme ces ballots que les Hollandais expédient pour Batavia, et qui en reviennent, d'après l'étiquette, sans avoir été ouverts.

⁂ A quelqu'un qui lui disait : « Connaissez-vous le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

— Oui, mais ce n'est qu'un vers solitaire. »

⁂ A quelqu'un qui lui demandait son sentiment sur madame de Genlis : Je n'aime que les sexes prononcés.

⁂ Au sujet de nos prétendus régénérateurs en finances : Que de zéros pour une simple soustraction à faire.

⁂ Les rois de France, en vendant la noblesse, n'ont pas songé à vendre aussi le temps, qui manque toujours aux parvenus.

⁂ Madame de Coigny lui écrivait, au sujet de son *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût :* « De mémoire d'émigrée, je ne me rappelle pas avoir ri d'aussi bon cœur; c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. »

⁂ Sur M. de Champ... l'aîné, homme très mystérieux : Il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse; il longe le dos des fauteuils, et va s'établir dans l'angle d'un appartement; et, quand on lui demande comment il se porte : « Taisez-vous donc! Est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut? »

⁂ De M. de la R... : S'il était aussi aimable qu'il est fin, il gouvernerait le monde.

⁂ Cerutti a fait des phrases luisantes sur nos grands hommes de l'année dernière. C'est le limaçon de la littérature : il laisse partout une trace argentée; mais ce n'est que de l'écume. M. Necker l'a fait prier de ne pas passer chez lui.

⁂ Sur Brigand-Baumier, qui avait écrit contre lui : Il m'a donné un coup de pied de la main dont il écrit.

⁂ A M. de Tilly, qui lui disait que l'abbé Raynal était un âne par la ceinture : Tu te trompes, c'est bien un âne de pied en cap.

⁂ Le crédit est la seule aumône qu'on puisse faire à un grand État.

⁂ Sur l'abbé Giraud, qui s'était fait dénigreur de son métier, et qui avait coutume de dire de tous les livres qu'il lisait : C'est *absurde*! Il va laissant tomber sa *signature* partout.

⁂ De l'archevêque de V..., qui, ayant embrassé dans l'Assemblée constituante les principes philosophiques, qu'il avait vivement combattus toute sa vie : Il s'est fait l'exécuteur testamentaire de ses ennemis.

⁂ Lorsqu'il apprit que l'archevêque de Toulouse s'était empoisonné : C'est qu'il aura avalé une de ses maximes.

⁂ Du duc d'Orléans : Ce prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime.

⁂ De ce prince, dont le visage était très bourgeonné : La débauche l'a dispensé de rougir.

⁂ En parlant de tous ses amis, qui l'avaient abandonné successivement : Sa trahison n'a trouvé que des traîtres.

⁂ En parlant des machines anglaises : Ce sont des espèces de géants qui, avec cent bras, n'ont qu'un estomac.

⁂ Son frère vint lui annoncer un jour qu'il avait lu sa tragédie devant M. F... : Hélas! je vous avais dit que c'était un de nos amis.

⁂ Je ne connais guère en Europe que madame de Staël qui puisse tromper sur son sexe.

⁂ Sur Rulhières : Il reçoit le venin comme les crapauds, et le rend comme les vipères.

⁂ Du rédacteur du *Journal de Paris*, en 1790 : C'est le confiseur de l'Assemblée constituante.

⁂ Du même, au sujet des abonnés de son journal : Il a regagné en allées ce qu'il a perdu en portes cochères.

⁂ A Buffon, qui lui demandait : « Que pensez-vous de mon fils? — Il y a une si grande distance de vous à lui, que l'univers entier passerait entre vous deux. »

⁂ L'estomac est le sol où germe la pensée.

⁂ Sur M. R... : Il a fait une chansonnette qui a toute la profondeur dont on peut s'aviser dans ce genre.

⁂ Dans les mains de M. Callieau, Apollon devient un Abailard.

⁂ Voltaire disait toujours : « L'abbé Suard et M. Arnaud ; » et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire : « M. Suard et l'abbé Arnaud, » le vieillard s'obstinait, et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau.

⁂ Les Parisiens tiennent à la prise de la Bastille, comme autrefois les Français au fameux passage du Rhin, qui ne coûta de la peine qu'à Boileau.

⁂ Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger : sa majesté est tranquille quand elle digère.

⁂ A M. de C... : Quand vous aurez été deux mois ici (en Hollande), vous en saurez autant que moi ; nous mettrons votre esprit en serre chaude.

⁂ La noblesse est, aux yeux du peuple, une espèce de religion dont les gentilshommes sont les prêtres ; et, parmi les bourgeois, il y a bien plus d'impies que d'incrédules.

⁂ Il n'est point de mot que M. Target ne puisse décrier quand il voudra. Cet orateur s'est rendu maître de leur réputation, il les proscrit par l'usage.

⁂ D'un écrit de Florian : Il y a la moitié de l'ouvrage en blanc, et c'est ce qu'il y a de mieux.

⁂ Sur l'épître en vers de M. Castera à M. de Fontanes : C'est une grande marque de confiance que M. Castera lui a donnée là ; car cette épître contient le secret de son talent.

⁂ Il ne faut pas trop compter sur la sagacité de ses lecteurs ; il faut s'expliquer quelquefois.

⁂ Dans une lettre de M. de Tilly : Nous pourrions faire ici commerce d'anecdotes et d'esprit ; les Hambourgeois n'y trouveraient rien à redire.

⁂ Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit.

⁂ Sur M. de S... : C'est un homme qu'on fuit dans les temps calmes, et qui fuit dans les temps d'orages.

⁂ A quelqu'un qui lui disait : « Connaissez-vous la *Messiade* de Klopstock ? — C'est le poème où il y a le plus de tonnerres. »

⁂ D'un madrigal et d'une épigramme également innocents : Il y a un peu trop de madrigal dans son épigramme, et un peu trop d'épigramme dans son madrigal.

⁂ A un de ses amis presque aussi malin que lui : Pour peu que cela dure, avec nous il n'y aura plus un mot innocent dans la langue.

⁂ A prince dévot confesseur homme d'État.

⁂ De Beauzée : C'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif :

> **Entre les deux supins, ô sort digne d'envie !**
> **Grammaticalement il consuma sa vie.**

⁂ J'ai traduit l'*Enfer* du Dante, parce que j'y retrouvais mes ancêtres.

⁂ De M. B... : Ses épigrammes font honneur à son cœur.

⁂ M. de Maurepas, ayant désiré connaître Rivarol, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le vieux ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : « C'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs. — Monsieur, de grâce, ne vous fâchez pas ; je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste : dans peu, je serai un personnage. »

⁂ Garat a des phrases d'une longueur désespérante pour les asthmatiques.

⁂ Il faut dépouiller le vieil homme en poésie.

⁂ Les journalistes qui écrivent pesamment sur les poésies légères de Voltaire sont comme les commis de nos douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie.

⁂ Un livre qu'on soutient est un livre qui tombe.

⁂ Le malheur s'attache à tout, et rien ne paraît méprisable à l'espérance.

⁂ Voyez, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à la foudre.

⁂ Quelqu'un disait de l'abbé Giraud, qui avait fait une comédie intitulée le *Bourgeois révolutionnaire* : « Il trouve sa pièce gaie. — Je le crois bien, c'est l'homme le plus triste de son siècle ! »

⁂ Sur Boisjolin : Il a pris l'*Art poétique* d'une main et les *Jardins* de M. Delille de l'autre; après les avoir balancés quelque temps, il a mis tout à coup les *Jardins* dessus et l'*Art poétique* dessous, aux grandes acclamations des gens de goût : il n'y a que M. Delille qui ait paru scandalisé.

⁂ A un nommé Duhamel, homme très obscur, qui se plaignait d'avoir été cité dans le *Petit Almanach de nos grands hommes* : Voilà les inconvénients de la célébrité !

⁂ Rivarol avait emprunté à M. de Ségur le jeune une bague où était la tête de César. Quelques jours après, M. de Ségur la lui redemanda. Rivarol lui répondit : César ne se rend pas.

⁂ A propos de la F... : A force de sottises, il vint à bout de ses amis, et sa nullité triompha de sa fortune.

⁂ Un jour je m'avisai de médire de l'amour : il m'envoya l'hymen pour se venger. Depuis, je n'ai vécu que de regrets.

⁂ Quand Rivarol fut présenté à Voltaire, ils eurent une conversation sur les mathématiques, et entre autres sur l'algèbre. Voltaire lui dit, avec le poids et l'ironie de son âge : « Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cette algèbre où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux? — Oui, reprend Rivarol avec toute la vivacité d'une jeune imagination, il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de vos dentelières, qui en promenant leur fil au travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent, sans le savoir, à former un magnifique tissu. »

⁂ Quelqu'un venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, fort long et fort ennuyeux : Votre parallèle est fort bien, mais il est un peu long, et je le réduirais à ceci : L'un s'appelait Pierre Corneille et l'autre s'appelait Jean Racine.

⁂ La fable du *Rat de ville* et du *Rat des champs*, la plus faible de toutes celles de La Fontaine, est la plus haute politesse que les modernes aient faite à l'antiquité.

⁂ De Champcenetz : Il se bat pour les chansons qu'il n'a pas faites, et même pour celles que ses ennemis lui accordent.

⁂ De M. M... : Son *Amant bourru* est un des joyaux du théâtre français; ses *Amours de Bayard* se sont emparés d'un public encore tout chaud du *Mariage de Figaro*, et ont obtenu les mêmes transports. C'est le théâtre des Variétés qui a donné l'idée de ces énormes succès. MM. M. et Beaumarchais doivent bien entre eux se moquer de Molière, qui, avec tous ses efforts, n'a jamais passé les quinze re-

présentations! Se moquer de Molière est bon; mais en avoir pitié serait meilleur.

.·. Les charades de M. de Fulvy sont un peu trop épiques : on désirerait qu'il les maintînt à la hauteur de ses autres poésies.

.·. De Beaumarchais : Son nom a toute la vogue d'un pont-neuf.

.·. D'un article de l'*Encyclopédie* sur l'Évidence par Turgot, article fort obscur : C'est un nuage chargé d'écrire sur le soleil.

.·. L'abbé Delille, après son raccommodement à Hambourg avec Rivarol, lui dit de ces choses aimables qui lui sont naturelles, et termina par ce vers :

Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.

Un Allemand, présent à cette conversation, s'écria : « Pour moi, je retourne le vers :

Je te crains, je l'avoue, et je ne t'aime pas. »

Rivarol rit aux éclats de cette remarque naïve.

.·. A l'époque de l'affaire des parlements, en 1788, le duc d'Orléans fut exilé à Villers-Cotterets. Ce prince parut acquérir alors un espèce de popularité, et se relever dans l'estime publique; sur quoi Rivarol dit : « Ce prince, contre les lois de la perspective, paraît s'agrandir en s'éloignant. »

.·. Quelqu'un lui parlait d'un littérateur ignorant : Ne me parlez pas de cet homme-là; il ne sait ni lire ni écrire.

.·. Un jour Rivarol avait discuté très vivement sur la politique avec M. de B..., son secrétaire. Celui-ci lui dit : « Je suis bien aise, monsieur de Rivarol, que

vous vous rapprochiez enfin de mes idées. — Et moi, je suis charmé de voir que vous vous rapprochez enfin de mon genre. »

⁂ A un sot qui se vantait devant lui de savoir quatre langues : Je vous en félicite ; vous avez quatre mots contre une idée.

⁂ D'une épigramme très fine : C'est une épigramme détournée, on ne l'entendra pas.

⁂ Dans un souper avec des Hambourgeois, où Rivarol prodiguait les saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un trait spirituel qui venait de lui échapper. Il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit : « Voyez-vous ces Allemands ? Ils se cotisent pour entendre un bon mot ! »

⁂ Peu de temps avant sa mort : D'après la disposition où sont les esprits partout, si j'étais appelé à donner un conseil à ceux qui sont sur le trône, je leur dirais : « Apprenez bien vite à régner ou craignez le sort de Denys de Syracuse. »

⁂ De lui, lorsqu'il fut forcé par son libraire d'écrire sa grammaire : Je ressemble à un amant obligé de disséquer sa maîtresse.

⁂ En parlant de L... : Ses idées ressemblent à des carreaux de vitres entassés dans le panier d'un vitrier ; claires une à une, et obscures toutes ensemble.

⁂ Je veux bien, disait-il à une dame, vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire.

⁂ Une femme, après avoir entendu son morceau sur l'Amitié, lui demanda pourquoi il n'avait pas peint les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes : C'est qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne

pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue.

.·. A propos d'une fille de L... et de mademoiselle Durancy : Elle est née de la folie sans esprit, et de la bêtise sans bonté.

.·. De M. Le Tonnelier de Breteuil, ambassadeur de France à Vienne : Il aurait dû raccommoder les cercles de l'empire.

.·. Sur une femme qui perdait ses amants : Elle s'agrandit sans garder ses conquêtes.

.·. La métaphysique de l'école est comme la Philaminthe de Molière, elle traite le corps de guenille.

.·. Dans une soirée de Berlin, où Rivarol avait parlé toute la soirée avec une dame à voix basse, elle lui reprochait l'inconvenance de ce procédé. « Voulez-vous donc que je m'extravase avec ces gens-là ? »

CONVERSATION DE RIVAROL

NOTÉE PAR CHÊNEDOLLÉ.

On retrouve, dans les papiers de Chênedollé, la plupart des bons mots de Rivarol et de ses pensées, mais dans leur vrai lieu, dans leur courant et à leur source. On en jugera par le récit suivant de sa première visite à Rivarol, que nous donnons ici sans rien retrancher à la naïveté d'admiration qui y respire.

« Rivarol venait d'arriver de Londres à Hambourg, où je me trouvais alors. J'avais tant entendu vanter son esprit et le charme irrésistible de sa conversation par quelques personnes avec lesquelles je vivais, que je brûlais du désir de faire sa connaissance. Je l'avais aperçu deux ou trois fois dans les salons d'un restaurateur français, nommé Gérard, alors fort en vogue à Hambourg, chez lequel je m'étais trouvé à table assez près de lui, et ce que j'avais pu saisir au vol de cette conversation prodigieuse, de cet esprit rapide et brillant, qui rayonnait en tout sens et s'échappait en continuels éclairs, m'avait jeté dans une sorte d'enivrement fiévreux dont je ne pouvais revenir. Je

ne voyais que Rivarol, je ne pensais, je ne rêvais qu'à Rivarol : c'était une vraie frénésie qui m'ôtait jusqu'au sommeil.

« Six semaines se passèrent ainsi. Après avoir fait bien des tentatives inutiles pour pénétrer jusqu'à mon idole, un de mes meilleurs amis arriva fort à propos d'Osnabruck à Hambourg pour me tirer de cet état violent qui, s'il eût duré, m'eût rendu fou. C'était le marquis de La Tresne, homme d'esprit et de talent, traducteur habile de Virgile et de Klopstock ; il était lié avec Rivarol : il voulut bien se charger de me présenter au *grand homme* et me servir d'introducteur auprès de ce roi de la conversation. Nous prenons jour, et nous nous mettons en route pour aller trouver Rivarol, qui alors habitait à Ham, village à une demi-lieue de Hambourg, dans une maison de campagne fort agréable. C'était le 5 septembre 1795, jour que je n'oublierai jamais. Il faisait un temps superbe, calme et chaud, et tout disposait l'âme aux idées les plus exaltées, aux émotions les plus vives et les plus passionnées. Je ne puis dire quelles sensations j'éprouvai quand je me trouvai à la porte de la maison : j'étais ému, tremblant, palpitant, comme si j'allais me trouver en présence d'une maîtresse adorée et redoutée. Mille sentiments confus m'oppressaient à la fois : le désir violent d'entendre Rivarol, de m'enivrer de sa parole, la crainte de me trouver en butte à quelques-unes de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers, la peur de ne pas répondre à la bonne opinion que quelques personnes avaient cherché à lui donner de moi, tout m'agitait, me bouleversait, me jetait dans un trouble inexprimable. J'éprouvais au plus haut degré cette fascination de la crainte, quand enfin la porte s'ouvrit. On nous introduisit auprès de Rivarol, qui, en ce

moment, était à table avec quelques amis. Il nous reçut avec une affabilité caressante, mêlée toutefois d'une assez forte teinte de cette fatuité de bon ton qui distinguait alors les hommes du grand monde. (Rivarol, comme on sait, avait la prétention d'être un homme de qualité.) Toutefois il me mit bientôt à mon aise en me disant un mot aimable sur mon ode à Klopstock, que j'avais fait paraître depuis peu. « J'ai lu votre ode, me dit-il, elle est bien : il y a de « la verve, du mouvement, de l'élan. Il y a bien en- « core quelques *juvenilia*, quelques images vagues, « quelques expressions ternes, communes ou peu « poétiques, mais d'un trait de plume il est aisé de « faire disparaître ces taches-là. J'espère que nous « ferons quelque chose de vous : venez me voir, « nous mettrons votre esprit *en serre chaude*, et tout « ira bien. Pour commencer, nous allons faire une « débauche de poésie. »

« Il commença en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était vraiment prodigieux. Le fond de son thème était celui-ci : Le poète n'est qu'un sauvage très ingénieux et très animé chez lequel toutes les idées se présentent en images. Le sauvage et le poète font le cercle ; l'un et l'autre ne parlent que par hiéroglyphes, avec cette différence que le poète tourne dans une orbite d'idées beaucoup plus étendue. — Et le voilà qui se met à développer ce texte avec une abondance d'idées, une richesse de vues si fines ou si profondes, un luxe de métaphores si brillantes et si pittoresques, que c'était merveille de l'entendre.

« Il passa ensuite à une autre thèse, qu'il posa ainsi : « L'art doit se donner un but qui recule sans « cesse, et mettre l'infini entre lui et son modèle. » Cette nouvelle idée fut développée avec des prestiges

d'élocution encore plus étonnants : c'étaient vraiment des paroles de féerie. — Nous hasardâmes timidement, M. de La Tresne et moi, quelques objections, qui furent réfutées avec le rapide dédain de la supériorité. (Rivarol, dans la discussion, était cassant, emporté, un peu dur même.) — « Point d'objections « d'enfant, » nous répétait-il, et il continuait à développer son thème avec une profusion d'images toujours plus éblouissantes. Il passait tour à tour de l'abstraction à la métaphore, et revenait de la métaphore à l'abstraction avec une aisance et une dextérité inouïes. Je n'avais pas d'idée d'une improvisation aussi agile, aussi svelte, aussi entraînante. J'étais tout oreille pour écouter ces paroles magiques qui tombaient en reflets pétillants comme des pierreries, et qui d'ailleurs étaient prononcées avec le son de voix le plus mélodieux et le plus pénétrant, l'organe le plus varié, le plus souple et le plus enchanteur. J'étais vraiment *sous le charme*, comme disait Diderot.

« Au sortir de table, nous fûmes nous asseoir dans le jardin, à l'ombre d'un petit bosquet formé de pins, de tilleuls et de sycomores panachés, dont les jeunes et hauts ombrages flottaient au-dessus de nous. Rivarol compara d'abord, en plaisantant, le lieu où nous étions aux jardins d'Académe, où Platon se rendait avec ses disciples pour converser sur la philosophie. Et, à vrai dire, il y avait bien quelques points de ressemblance entre les deux scènes qui pouvaient favoriser l'illusion. Les arbres qui nous couvraient, aussi beaux que les platanes d'Athènes, se faisaient remarquer par la vigueur et le luxe extraordinaire de leur végétation. Le soleil, qui s'inclinait déjà à l'occident, pénétrait jusqu'à nous, malgré l'opulente épaisseur des ombrages, et son disque d'or et de feu,

descendant comme un incendie derrière un vaste groupe de nuages, leur prêtait des teintes si chaudes et si animées, qu'on eût pu se croire sous un ciel de la Grèce... Rivarol, après avoir admiré quelques instants ce radieux spectacle et nous avoir jeté à l'imagination deux ou trois de ces belles expressions poétiques qu'il semblait créer en se jouant, se remit à causer littérature.

« Il passa en revue presque tous les principaux personnages littéraires du dix-huitième siècle, et les jugea d'une manière âpre, tranchante et sévère. Il parla d'abord de Voltaire, contre lequel il poussait fort loin la jalousie ; il lui en voulait d'avoir su s'attribuer le monopole universel de l'esprit. C'était pour lui une sorte d'ennemi personnel. Il ne lui pardonnait pas d'être venu le premier et d'avoir pris sa place.

« Il lui refusait le talent de la grande, de la haute poésie, même de la poésie dramatique. Il ne le trouvait supérieur que dans la poésie fugitive, et là seulement Voltaire avait pu dompter l'admiration de Rivarol et la rendre obéissante. « Sa *Henriade*, « disait-il, n'est qu'un maigre croquis, un squelette « épique où manquent les muscles, les chairs, et les « couleurs. Ses tragédies ne sont que des thèses « philosophiques froides et brillantes. Dans le style « de Voltaire, il y a toujours une *partie morte* : « tout vit dans celui de Racine et de Virgile. L'*Essai* « *sur les mœurs et l'esprit des nations*, mesquine « parodie de l'immortel discours de Bossuet, n'est « qu'une esquisse assez élégante, mais terne et sèche « et mensongère. C'est moins une histoire qu'un « pamphlet en grand, un artificieux plaidoyer contre « le christianisme et une longue moquerie de l'es- « pèce humaine. Quant à son *Dictionnaire philoso-*

« *phique*, si fastueusement intitulé *la Raison par* « *alphabet*, c'est un livre d'une très mince portée « en philosophie. Il faut être bien médiocre soi- « même pour s'imaginer qu'il n'y a rien au-delà de « la pensée de Voltaire. Rien de plus incomplet que « cette pensée : elle est vaine, superficielle, mo- « queuse, dissolvante, essentiellement propre à dé- « truire, et voilà tout. Du reste, il n'y a ni profondeur, « ni élévation, ni unité, ni avenir, rien de ce qui « fonde et systématise. » Ainsi disant, il faisait la revue des principaux ouvrages de Voltaire, et les marquait en passant d'un de ces stigmates qui laissent une empreinte ineffaçable, semblable à la goutte d'eau-forte qui creuse la planche de cuivre en y tombant. Il finit par se résumer dans cette phrase, que j'ai déjà citée ailleurs : « Voltaire a employé la mine « de plomb pour l'épopée, le crayon pour l'histoire, « et le pinceau pour la poésie fugitive. »

« Enhardi par l'accueil aimable que Rivarol me faisait, je me hasardai à lui demander ce qu'il pensait de Buffon, alors l'écrivain pour moi par excellence. — « Son style a de la pompe et de l'am- « pleur, me répondit-il, mais il est diffus et pâteux. « On y voit toujours flotter les plis de la robe « d'Apollon, mais souvent le dieu n'y est pas. Ses « descriptions les plus vantées manquent souvent de « nouveauté, de création dans l'expression. Le por- « trait du *Cheval* a du mouvement, de l'éclat, de « la rapidité, du fracas. Celui du *Chien* vaut peut- « être mieux encore, mais il est trop long ; ce n'est « pas là la splendide économie de style des grands « maîtres. Quant à l'*Aigle*, il est manqué ; il n'est « dessiné ni avec une vigueur assez mâle ni avec une « assez sauvage fierté. Le *Paon* aussi est manqué : « qu'il soit de Buffon ou de Gueneau, peu importe ;

« c'est une description à refaire. Elle est trop lon-
« gue, et pourtant ne dit pas tout. Cela chatoie plus
« encore que cela ne rayonne. Cette peinture manque
« surtout de cette verve intérieure qui anime tout et
« de cette brièveté pittoresque qui double l'éclat des
« images en les resserrant. Pour peindre cet opulent
« oiseau, il fallait tremper ses pinceaux dans le soleil
« et jeter sur ses lignes les couleurs aussi rapidement
« que le grand astre jette ses rayons sur le ciel et
« les montagnes. J'ai dans *la tête* un *paon* bien au-
« trement neuf, bien autrement magnifique, et je
« ne demanderais pas une heure pour mieux faire.

« Le portrait du *Cygne* est fort préférable : là il y
« a vraiment du talent, d'habiles artifices d'élocu-
« tion, de la limpidité et de la mollesse dans le
« style, et une mélancolie d'expression qui, se mê-
« lant à la splendeur des images, en tempère heu-
« reusement l'éclat. Un morceau encore sans reproche,
« c'est le début des *Époques de la Nature*. Il y règne
« de la pompe sans emphase, de la richesse sans
« diffusion et une magnificence d'expression, haute
« et calme, qui ressemble à la tranquille élévation
« des cieux. Buffon ne s'est jamais montré plus ar-
« tiste en fait de style. C'est la manière de Bossuet
« appliquée à l'histoire naturelle.

« Mais un écrivain bien supérieur à Buffon, pour-
« suivait Rivarol sans s'interrompre, c'est Montes-
« quieu. J'avoue que je ne fais plus cas que de
« celui-là (et de Pascal toutefois !) depuis que j'écris
« sur la politique ; et sur quoi pourrait-on écrire
« aujourd'hui ? Quand une révolution inouïe ébranle
« les colonnes du monde, comment s'occuper d'autre
« chose ? La politique est tout ; elle envahit tout,
« remplit tout, attire tout : il n'y a plus de pensée,
« d'intérêt et de passion que là. Si un écrivain a

« quelque conscience de son talent, s'il aspire à re-
« dresser ou à dominer son siècle, en un mot s'il
« veut saisir le sceptre de la pensée, il ne peut et ne
« doit écrire que sur la politique. Quel plus beau
« rôle que celui de dévoiler les mystères de l'organi-
« sation sociale, encore si peu connue ! Quelle plus
« noble et plus éclatante mission que celle d'arrêter,
« d'enchaîner, par la puissance et l'autorité du talent,
« ces idées envahissantes qui sont sorties comme une
« doctrine armée des livres des philosophes, et qui,
« attelées au char du soleil, comme l'a si bien dit ce
« fou de Danton, menacent de faire le tour du
« monde ! Pour en revenir à Montesquieu, sans doute
« en politique il n'a ni tout vu, ni tout saisi, ni tout
« dit, et cela était impossible de son temps. Il n'avait
« point passé au travers d'une immense révolution
« qui a ouvert les entrailles de la société et qui a
« tout éclairé, parce qu'elle a tout mis a nu. Il
« n'avait pas pour lui les résultats de cette vaste et
« terrible expérience qui a tout vérifié et tout ré-
« sumé ; mais ce qu'il a vu, il l'a supérieurement vu,
« et vu sous un angle immense. Il a admirablement
« saisi les grandes phases de l'évolution sociale. Son
« regard d'aigle pénètre à fond les objets et les tra-
« verse en y jetant la lumière. Son génie, qui touche
« à tout en même temps, ressemble à l'éclair qui se
« montre à la fois aux quatre points de l'horizon.
« Voilà mon homme ! c'est vraiment le seul que je
« puisse lire aujourd'hui. Toute autre lecture languit
« auprès de celle d'un si ferme et si lumineux génie,
« et je n'ouvre jamais l'*Esprit des lois* que je n'y
« puise ou de nouvelles idées ou de hautes leçons de
« style. »

Chênedollé, à qui l'on doit cette vive reproduction du discours de Rivarol (discours qui n'est pas encore

à sa fin), s'arrête ici un moment pour noter les sentiments divers qui se pressaient en lui devant ces flots et cette cascade toujours rejaillissante du torrent sonore. A propos de la tirade sur Buffon, « j'étais, dit-il, confondu, je l'avoue, de la sévérité de ces jugements et de ce ton d'assurance et d'infaillibilité avec lequel ils étaient débités ; mais il me paraissait impossible qu'un homme qui parlait si bien se trompât. » Et, faisant comme les jeunes gens qui, dans leur curiosité, n'ont pas de cesse qu'ils n'aient questionné tour à tour sur tous les objets un peu inégaux de leur prédilection secrète, il profita d'un moment où Rivarol reprenait haleine : « Et Thomas ? » demanda-t-il.

« Thomas est un homme manqué, repartit d'un « ton bref Rivarol ; c'est un homme qui n'a que des « demi-idées. Il a une assez belle phrase, mais il « n'en a qu'une. Il n'avait pas ce qu'il fallait pour « faire l'éloge de Descartes : c'est un ouvrage com- « posé avec la science acquise de la veille. Cela n'est « ni dirigé ni fondu. Il aurait fallu à l'auteur les « connaissances positives de Fontenelle, l'étendue et « la pénétration de son coup d'œil scientifique. « L'Éloge de Marc-Aurèle vaut mieux ; il y a dans « cet Éloge des intentions dramatiques qui ne sont « pas sans effet. Le style en est meilleur aussi, bien « que là pourtant, comme ailleurs, ce style manque « d'originalité. Ce n'est pas là un style *créé*. Et puis « il est trop coupé, trop haché, ou, par endroits, dé- « mesurément long. Thomas ne s'entend pas à par- « courir avec grâce et fermeté les nombreux détours « de la période oratoire. Il ne sait pas *enchevêtrer* sa « phrase. Quant à son *Essai sur les Éloges*, il y a « de belles pages sans doute ; mais quoique les dé- « fauts y soient moindres et qu'il ait détendu son

« style, il y règne encore un ton d'exagération qui « gâte les meilleurs morceaux. Thomas exagère ses « sentiments par ses idées, ses idées par ses images, « ses images par ses expressions. »

« — Et Rousseau ? monsieur de Rivarol.

« — Oh ! pour celui-là, c'est une autre affaire. « C'est un maître sophiste qui ne pense pas un mot « de ce qu'il dit ou de ce qu'il écrit, c'est le paradoxe « incarné, — grand artiste d'ailleurs en fait de style, « bien que, même dans ses meilleurs ouvrages, il « n'ait pu se défaire entièrement de cette rouille gé- « nevoise dont son talent reste entaché. Il parle du « haut de ses livres comme du haut d'une tribune ; « il a des cris et des gestes dans son style, et son « éloquence épileptique a dû être irrésistible sur les « femmes et les jeunes gens. Orateur *ambidextre*, « il écrit sans conscience, ou plutôt il laisse errer sa « conscience au gré de toutes ses sensations et de « toutes ses affections. Aussi passionne-t-il tout ce « qu'il touche. Il y a des pages, dans *la Nouvelle* « *Héloïse*, qui ont été touchées d'un rayon du soleil. « Toutes les fois qu'il n'écrit pas sous l'influence des- « potique d'un paradoxe, et qu'il raconte ses sensa- « tions ou peint ses propres passions, il est aussi « éloquent que vrai. Voilà ce qui donne tant de « charme à quelques tableaux de ses *Confessions*, « et surtout à ce préambule qui sert d'introduction « à la *Profession du Vicaire savoyard*, et où, sous le « voile d'un jeune homme qu'il met en scène avec le « Vicaire, il raconte sa propre histoire. C'est, avec « quelques Lettres Provinciales et les chapitres sur « l'*Homme* de Pascal, ce que nous avons de mieux « écrit en notre langue. C'est fait *à point*. »

« Le reste de la conversation se passa en un feu roulant d'épigrammes lancées avec une verve intaris-

sable sur d'autres renommées politiques et littéraires. Jamais Rivarol ne justifia mieux son surnom de *Saint-Georges de l'épigramme*. Pas un n'échappait à l'habileté désespérante de sa pointe. Là passèrent tour à tour, transpercés coup sur coup, et l'abbé Delille, « qui n'est qu'un rossignol qui a reçu son « cerveau en gosier, » et Cerutti, qui a fait des « phrases *luisantes* sur nos grands hommes de l'an- « née dernière, espèce de limaçon de la littérature « qui laisse partout où il passe une trace argentée, « mais ce n'est qu'écume et bave ; » et Chamfort, « qui, en entrant à l'Académie, ne fut qu'une bran- « che de muguet entée sur des pavots ; » et Roucher, « qui est en poésie le plus beau naufrage du siècle ; » et Chabanon, « qui a traduit Théocrite et Pindare de « toute sa haine contre le grec; et Fontanes, « qui passe « son style au brunissoir et qui a le poli sans l'éclat ; » et Lebrun, « qui n'a que de la hardiesse *combinée* « et jamais de la hardiesse *inspirée* ; ne le voyez- « vous pas d'ici, assis sur son séant dans son lit, avec « des draps sales, une chemise sale de quinze jours « et des bouts de manche en batiste un peu plus « blancs, entouré de Virgile, d'Horace, de Corneille, « de Racine, de Rousseau, qui pêche à la ligne un « mot dans l'un et un mot dans l'autre, pour en « composer ses vers, qui ne sont que mosaïque ? » et Mercier avec son *Tableau de Paris*, « ouvrage « pensé dans la rue et écrit sur la borne ; » et l'abbé Millot, « qui n'a fait que des commissions dans l'his- « toire ; » et Palissot, « qui a toujours un chat de- « vant les yeux pour modèle : c'est pour lui le torse « antique ; » et Condorcet, « qui écrit avec de l'opium « sur des feuilles de plomb ; » et Target, « qui s'est « noyé dans son talent. » Chaque mot était une épigramme condensée qui portait coup et perçait son

homme. Mirabeau obtint les honneurs d'une épigramme plus détaillée :

« La tête de Mirabeau, disait-il, n'était qu'une « grosse éponge toujours gonflée des idées d'autrui. « Il n'a eu quelque réputation que parce qu'il a tou- « jours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt « du moment. Ses brochures sont des brûlots lâchés « au milieu d'une flotte : ils y mettent le feu, mais ils « s'y consument. Du reste, c'est un barbare effroyable « en fait de style ; c'est l'Attila de l'éloquence, et, s'il « y a dans ses gros livres quelques phrases bien « faites, elles sont de Chamfort, de Cerutti ou de « moi. »

« Trois heures, continue Chênedollé, s'écoulèrent dans ces curieux et piquants entretiens, et me parurent à peine quelques instants. Le soleil cependant avait disparu de l'horizon, et la nuit qui tombait nous avertit qu'il était temps de nous retirer.

« Nous prîmes donc congé de Rivarol, qui, en nous quittant, nous dit quelques-uns de ces mots aimables qu'il savait si bien trouver, et nous fit promettre de revenir. Puis il me remit sa traduction du Dante, en me disant : « Lisez cela ! il y a là des « études de style qui formeront le vôtre et qui vous « mettront des formes poétiques dans la tête. C'est « une mine d'expressions où les jeunes poètes peu- « vent puiser avec avantage. »

« Nous reprîmes la route de Hambourg, M. de La Tresne et moi, confondus, terrassés, éblouis par les miracles de cette parole presque fabuleuse. Le jour avait tout à fait disparu ; il faisait une de ces belles nuits si communes en cette saison dans les climats du nord, et qui ont un éclat et une pureté qu'on ne voit point ailleurs. Une lune d'automne brillait dans un ciel d'un bleu magnifique, et sa lumière, brisée

en réseaux de diamant, étincelait dans les hautes cimes des vieux ormes qui bordent la route, en projetant devant nous de longues ombres. L'oreille et la tête encore pleines de la conversation de Rivarol, nous marchions silencieusement sous cette magique clarté, et le profond silence n'était interrompu que par ces exclamations répétées vingt fois : « Il faut « convenir que Rivarol est un causeur bien extraor- « dinaire ! » De tout ce soir-là, il nous fut impossible de trouver d'autres paroles. »

Si j'avais moins longuement cité, on n'aurait pas une idée aussi complète, ce me semble, de ce que fut réellement Rivarol, le grand improvisateur, le *dieu de la conversation* à cette fin d'un siècle où la conversation était le suprême plaisir et la suprême gloire. On n'avait qu'à le toucher sur un point, qu'à lui donner la note, et le merveilleux clavier répondait à l'instant par toute une sonate.

PETIT ALMANACH

DES

GRANDS HOMMES

Depuis longtemps Paris était inondé par un déluge d'écrivassiers dans tous les genres : il en pleuvait de tous les coins les plus obscurs des provinces. Les vers, surtout, fourmillaient d'une manière incroyable. Depuis la présidente R..., au Marais, jusqu'à Mme Moreau, artiste en robes, rue Honoré, il n'y avait pas un quartier qui n'eût ses deux, quelquefois jusqu'à ses trois bureaux de bel esprit. Chez Mme Moreau, on jouait la comédie comme chez Charpentier, cordonnier, rue du Roi-de-Sicile, sans que pourtant il y eût chez l'une un théâtre aussi magnifique que chez l'autre : c'était enfin une fureur que le bel esprit ; et, en vérité, rien n'était plus innocent : c'était le pur amour de la gloire qui animait tous ces apprentis auteurs. Jamais aucun intérêt sordide ne souilla leur âme ; aucun d'eux n'avait même l'espoir que la présidente ou Mme Moreau lui donnassent, comme au-

trefois Mme de Tencin à ses fidèles, une culotte de velours pour étrennes le premier jour de l'an. A la vérité, nos jeunes littérateurs n'avaient ni l'importance des académiciens de Mme Geoffrin, ni les mêmes nécessités ; et cela se conçoit facilement par la différence des âges, ainsi que par celle des temps.

Tant de travaux académiques se seraient trouvés enfouis s'ils eussent toujours été concentrés dans les petites coteries, quelque nombreuses qu'elles fussent. Il fallut donc des répertoires public où chacun pût, à loisir et à son gré, admirer le goût du temps. De là tant de recueils soi-disant littéraires, et, par suite, des milliers de juges et des milliers d'auteurs.

Toutes ces réunions d'amants de la gloire et des muses étaient, à la vérité, bien innocentes : il est vrai qu'on trouvait parmi eux quelques apprentis philosophes ; mais c'était la faute seule de l'époque du siècle, de laquelle elles aspiraient l'esprit, pour ainsi dire, avec l'air atmosphérique, tout en commençant à bégayer soit des vers, soit de la prose. Comme des enfants mal élevés, ils prirent, sans s'en douter, tous les travers, tous les vices des maîtres si dangereux qu'ils s'étaient choisis, et ne surent ou ne purent ni s'approprier leur charme, ni se parer de leurs grâces. C'est ainsi qu'on vit pendant longtemps (toutefois en ne citant ici que l'élite de la littérature toute moderne) le philosophe la Harpe entre autres vouloir singer Voltaire : il n'y eut pas même jusqu'à M. Fariot, dit *de Saint-Ange*, qui n'ajoutât ce même ridicule à celui de parler aussi sans cesse, quelque jeune qu'il fût alors, de sa mauvaise santé ; et tous les autres petits poètes ou prosateurs prirent, selon leur complexion littéraire, plus ou moins le ton du jour.

Quoi qu'il en soit, tous ces *clubs* littéraires (*littéraires* soit), toutes ces émissions innombrables de pièces au public, en vers ou en prose, sentimentales, philosophiques même, toutes plus ou moins dépourvues d'esprit et de raison, sans une étincelle de génie comme sans invention, enfin tous ces petits cercles littéraires tuaient aveuglément la littérature, le bon goût et les beaux-arts, ou, ce qui revient au même, les étouffaient sous l'ivraie. Ce débordement de faux bel esprit, s'étant creusé un lit, y devint torrent : ce torrent acquit de l'impétuosité ; il lui fallait pour le moins une digue. Rivarol entreprit davantage : ce fut le dessèchement de ces eaux malsaines comme on eût entrepris celui d'un marais fangeux, et, en 1788, il fit paraître le *Petit Almanach de nos grands hommes*, avec cette épigraphe, tirée et traduite du Dante, quatrième chapitre de l'*Enfer* :

Quelle est cette foule d'esprits, que la gloire distingue des autres enfants des hommes ?

Mais, tout en maniant avec son adresse et sa grâce ordinaire cette arme du ridicule, le critique ne cesse point d'être juste, et il ne met pas plus d'importance à la fonction dont il se charge que n'en méritent les sujets eux-mêmes.

Il débute par une Épître dédicatoire à M. de Caihava de Lestandoux, président du grand musée de Paris.

« Ce n'est pas sans la plus vive satisfaction que nous dédions cet Almanach de tous les grands hommes qui fleurissent dans les musées depuis leur fondation jusqu'à l'an de grâce 1788. Combien d'hommages n'en avez-vous pas reçus, soit en vers, soit en prose ! Car vous n'êtes pas comme les rois de la

terre, qui n'exigent de leurs sujets que des tributs pécuniaires ; votre trésor ne s'emplit que d'opuscules légers, de pièces fugitives, d'impromptus et de chansons, et la plus grosse monnaie de votre empire n'a jamais passé l'épître dédicatoire ; mais, sans nous, tous ces monuments de leur amour pour le musée et de leur goût pour les lettres périraient sans retour, et l'on verrait tant de fleurs se faner sur vos autels.

« Si l'Almanach royal, *seul livre où la vérité se trouve*, donne la plus haute idée des ressources d'un État qui peut supporter tant de charges, croit-on que notre Almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation quand on y trouve qu'un président de musée peut prélever plus de cent mille vers par an sur la jeunesse française, et marcher, dans la capitale, à la tête de cinq ou six cents poètes ?

« Notre Almanach sera pour eux le livre de vie, puisque l'homme le plus inconnu y recevra de nous un brevet d'immortalité. *Il y a*, dit-on, *des chemins connus pour arriver à l'Académie, mais on n'en connaît pas pour échapper au musée.* Ceci peut s'appliquer à notre Almanach : nous ferons au plus modeste une douce violence, et l'on ne verra plus tant d'écrivains exposés à ce cruel oubli qui les gêne de leur vivant, ou à ces équivoques plus outrageantes encore qui fait qu'on les prend sans cesse l'un pour l'autre. Feu Voltaire, dont vous avez peut-être ouï parler, disait toujours : « L'abbé Suard et M. Arnaud ; » et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire : « M. Suard et l'abbé Arnaud, » le vieillard s'obstinait et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau. Notre Almanach eût prévenu ce scandale ; car, sans doute,

l'auteur du *Pauvre Diable* nous aurait souvent consulté. »

Cette épître, d'un excellent ton, et parfaitement conforme au sujet, en donne déjà l'esprit et en explique le motif. Mais c'est dans la préface surtout que l'auteur a versé, pour ainsi dire, à pleines mains le sel attique ; elle est ainsi conçue :

« Il y a, parmi les gens du monde, certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit, et toute leur réputation à leur paresse ; toujours spectateurs et jamais auteurs, lisant sans cesse et n'écrivant jamais, censeurs de tout et dispensés de rien produire, ils deviennent des juges très-redoutables, mais ils manquent un peu de générosité. C'est sans doute un terrible avantage que de n'avoir rien fait ; mais il ne faut pas en abuser.

« J'écoutais l'autre jour la conversation de trois ou quatre de ces personnes, qui, lasses de parler du siècle de Louis XIV et du siècle présent, de tenir la balance entre Corneille et Racine, entre Rousseau et Montesquieu, descendirent tout à coup de ces hauteurs, et pénétrèrent dans les plus petits recoins de la république des lettres. On s'échauffa, et les auteurs dont on parlait devenant toujours plus imperceptibles, on finit par faire des paris. « Je gage, dit « l'un, que je pourrai vous citer tel ouvrage et tel « écrivain dont vous n'avez jamais ouï parler. — Je « vous le rendrai bien, répondit l'autre. » Et, en effet, ces messieurs, se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit paraître sur la scène une armée de Lilliputiens : « Mérard de Saint-Just, San- « terre de Magny, Laus de Boissy, criait l'un. — « Joli de Saint-Just, Pons de Verdun, Regnault de « Beaucaron, criait l'autre. » Ginguené par-ci, Mou-

tonnet par là, Briquet, Braquet, Maribarou, Mony-Quitaine, et puis Grouvelle, et puis Berquin, et puis Panis, et puis Fallet. C'était une rage, un torrent : tout le monde était partagé, car ces messieurs paraissaient avoir une artillerie bien montée ; et, soit en opposant, soit en accouplant les petits auteurs, ils les balançaient assez bien, et ne se jetaient guère à la tête que des boulets d'un calibre égal ; de sorte que, de citations en citations, tant d'auteurs exigus auraient fini par échapper aux prises de l'auditeur le plus attentif, si l'assemblée n'avait mieux aimé croire que ces messieurs plaisantaient et n'alléguaient que des noms sans réalité. Mais les deux antagonistes, choqués de cette opinion, se rallièrent et se mirent à parler contre l'assemblée : « Oui, messieurs, « je vous soutiens qu'il existe un écrivain nommé « M. Levrier de Champrion ; un autre qui s'appelle « Delormel de la Rotière ; un autre, Gabiot de Salin ; « un autre, Le Bastier de Doyencourt ; un autre, « Doigny du Ponceau ; un autre, Philipon de la « Madelaine. Et, si vous me poussez, je vous citerai « M. Groubert de Groubental, M. Fenouillot de Fal- « baire de Quingei, et M. Thomas Minau de la Mis- « tringue. » A ces mots, on éclata de rire ; mais le discoureur sortit de sa poche trois opuscules, l'un sur la finance, l'autre sur l'impôt, et l'autre sur le drame, qui prouvaient bien que MM. Groubert de Groubental, Fenouillot de Falbaire de Quingei et Thomas Minau de la Mistringue, n'étaient pas des êtres de raison.

« Pour moi, auditeur bénévole, frappé de la riche nomenclature de tant d'écrivains inconnus, je ne pus me défendre d'une réflexion que je communiquai à mes voisins, et qui, gagnant de proche en proche, fit bientôt changer l'état de la question. N'est-ce pas,

leur dis-je, une chose bien étrange et bien humiliante pour l'esprit humain que de ne citer qu'une douzaine, tout au plus, de grands écrivains dans les siècles les plus brillants, tels que ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis ou de Louis XIV? N'est-ce pas donner à la nature je ne sais quel air d'avarice ou d'indigence? Le peuple, qui n'entend nommer que cinq ou six grands hommes par siècle, est tenté de croire que la Providence n'est qu'une marâtre; tandis que si on proclamait le nom de tout ce qui écrit, on ne verrait plus dans elle qu'une mère inépuisable et tendre, toujours quitte envers nous, soit par la qualité, soit par la quantité; et, si j'écrivais l'histoire naturelle, croyez-vous que je ne citerais que les éléphants, les rhinocéros et les baleines? Non, messieurs, je descendrais avec plaisir de ces colosses imposants aux plus petits animalcules, et vous sentiriez s'accroître et s'attendrir votre admiration pour la nature quand j'arriverais avec vous à cette foule innombrable de familles, de tribus, de nations, de républiques et d'empires, cachés sous un brin d'herbe.

« C'est donc faute d'avoir fait une si heureuse observation que l'histoire de l'esprit humain n'offre, dans sa mesquine perspective, que d'arides déserts où s'élèvent, à de grandes distances, quelques bustes outragés par le temps et consacrés par l'envie, qui les oppose sans cesse aux grands hommes naissants, et les représente toujours isolés, comme si la nature n'avait pas fait croître autour d'Euripide, de Sophocle et d'Homère, princes de la tragédie et de l'épopée, une foule de petits poètes, qui vivaient frugalement de la charade et du madrigal; ainsi qu'elle fait monter la mousse et le lierre autour des chênes et des ormeaux, ou, comme dans l'Écriture sainte, on voit,

après les grands prophètes, paraître à leur tour les petits prophètes ? Ne doit-on pas frémir, quand on songe que, sans une légère attention de la part de Virgile et d'Horace, Bavius et Mœvius seraient inconnus, et que, sans Molière et Boileau, on ignorerait l'existence de Perrin, de Linière et de quelques autres ? Enfin, que ne dirai-je pas des soins que s'est donnés l'infatigable Voltaire pour déterrer et pour classer dans ses œuvres ses plus petits contemporains ! Il est temps de corriger une telle injustice ; et, pour n'être plus exposés à des pertes si douloureuses, je pense qu'il faudrait, par un répertoire exact de tous les hommes qui pullulent dans notre littérature, depuis l'énigme jusqu'à l'acrostiche, depuis la charade jusqu'au quatrain, et du distique jusqu'au bouquet à Iris, justifier la nature ; et, disputant tant de noms à l'oubli, montrer à la fois nos trésors et sa magnificence.

« L'assemblée goûta cet honnête projet, et nous résolûmes d'élever, à frais communs, un monument à l'honneur de tous les écrivains inconnus, c'est-à-dire de ceux qui ne sont jamais sortis de nos petits recueils. On convint de donner à ce monument le nom de *Petit Almanach de nos grands hommes*, afin de les venger, par cette épithète, de la manie de ceux qui ne jugent d'un homme que sur l'importance de ses ouvrages ; car j'avoue, en mon particulier, que j'estime autant celui qui n'a fait en sa vie qu'un bilboquet d'ivoire que Phidias élevant son Jupiter Olympien, ou Pigale sculptant le maréchal de Saxe. *In tenui labor.*

« Cet Almanach paraîtra chaque année ; et, afin que la nation puisse juger de notre exactitude, le rédacteur, armé d'un microscope, parcourra les recueils les moins connus, les musées les plus cachés

et les sociétés les plus obscures de Paris : nous nous flattons que rien ne lui échappera. On invite tout homme qui aura laissé tomber son nom au bas du moindre couplet, soit dans les journaux de Paris, soit dans les affiches de province, à nous envoyer des renseignements certains sur sa personne ; nous recevrons tout avec reconnaissance ; et, selon notre plan, les articles les plus longs seront consacrés à ceux qui auront le moins écrit. Un vers, un seul hémistiche suffira, pourvu qu'il soit signé ; un compliment, un placet, un mot, seront de grands titres à nos yeux. C'est ainsi que M. d'Aquin de Château-Lion est parvenu à faire de ses *Étrennes d'Apollon* l'ouvrage le plus important qui existe. Mais nous nous flattons de le surpasser bientôt, et de faire pour lui ce que sa modestie ne lui a pas permis, et ce que, vraisemblablement, il ne pourra nous rendre, en lui donnant une place très honorable dans notre Almanach.

« Au reste, les vétérans de la petite littérature, tels que M. le comte de la Touraille, Caron de Beaumarchais, Blin de Saint-Maur, d'Arnaud de Baculard, etc., nous pardonneront s'ils ne se trouvent, pour ainsi dire, traités qu'en passant dans notre Almanach, et si de jeunes inconnus obtiennent des préférences marquées. Ce n'est pas que nous ayons prétendu manquer à ce que nous devons aux premiers en affichant notre prédilection pour les autres ; mais nous avons cru qu'il était bien juste d'encourager ces jeunes gens plongés dans les eaux de l'oubli, d'où les autres se sont un peu dégagés, non par leurs œuvres, mais par leur âge ; car on sait qu'à force de signer périodiquement son nom, de journal en journal, et d'envoyer au *Mercure* des certificats de vie, on finit par dompter le public ; mais on perd de ses droits à notre Almanach. »

Par cet Almanach, Rivarol acquit beaucoup de célébrité ; son style, sa gaieté, son atticisme, mirent tous les rieurs de son côté. L'ouvage malin fut recherché dans sa nouveauté ; il l'est encore par tous les amateurs de la bonne plaisanterie. Pour l'apprécier, il faut le citer encore.

« BERQUIN. — Après avoir été le poète des nourrices, a voulu devenir le philosophe de l'enfance, et s'est intitulé l'*Ami des Enfants*. L'Allemagne lui a fourni cet ouvrage périodique dont il nous a fait présent. Cette traduction lui a valu toute notre reconnaissance ; mais elle nous a coûté un poéme épique dont M. Berquin était fort capable ; et c'est trop cher.

« CARRA. — Un des plus colériques et des plus éloquents orateurs de ce siècle. Après avoir écrit quinze ou seize volumes de physique sur l'*Atome*, l'*Apatome* et l'*Exatome*, que tout le monde sait par cœur, il n'a pas dédaigné de tomber sur M. de Calonne. Armé de tous les foudres de l'éloquence, il a porté le dernier coup au lion mourant. Telle est en général la méthode des physiciens qui écrivent sur les affaires civiles ou politiques ; accoutumés au calme et au bel ordre qui règnent dans la nature, ils veulent introduire parmi les hommes la police qui dirige les astres. Mais M. Carra, qui frappe toujours juste, a, cette fois, frappé trop fort.

« DIDOT fils. — C'est un prodige en littérature, et un prodige effrayant pour ses rivaux. Ce jeune homme fait plus de livres que M. son père n'en peut imprimer. Le recueil de ses Fables empêchera la vente du beau La Fontaine, qu'on nous a promis ; mais on ne peut tout avoir.

« DUCHOZAL. — Il nous semble que tout Paris a

reconnu Horace et Juvénal dans cet illustre avocat ; mais, en ressuscitant ces deux anciens, il nous a tué deux modernes.

« Duhaussy de Robecourt. — La chanson des pommes cuites sera un jour mise à sa place ; en voici le refrain :

Et je voudrais, pour tout potage,
Des pommes cuites avec vous.

« Fabre d'Églantine. — On affecte de trouver M. Fabre d'Églantine plus grand dans le couplet que sur nos théâtres, ce qui est injuste. Et comment s'y prendrait-on, s'il n'eût pas fait des romances? Il faudrait bien que l'admiration tombât sur ses drames.

« Fenouillot de Falbaire de Quingei. — Ce grand homme est depuis quarante ans le soutien des recueils et des théâtres. Son nom commande le *respect*, selon l'expression d'un de nos journalistes. Nous ne parlerons pas davantage de ce patriarche littéraire.

« Fréron fils. — Ses poésies fugitives ont un si prodigieux rapport avec celles de Voltaire, que nous ne doutons pas qu'en cette considération Voltaire ne se fût réconcilié avec M. Fréron père, et que celui-ci n'eût consenti à aimer le vieillard de Ferney en le voyant revivre dans son propre fils.

« Grouvelle. — Un des plus profonds métaphysiciens en vers qui existent au dix-huitième siècle. Ayant conspiré, avec environ trois cents jeunes poètes, à la gloire du prince Léopold de Brunswick, il fit une ode que nous méditons encore. Son caractère est aussi remarquable que son talent. Le jour où on donna pour la dernière fois la première représenta-

tion de sa pièce, l'*Épreuve délicate*, M. Grouvelle montra une gaieté qui charma ses amis, et dit des bons mots que ses ennemis retinrent. On travaille à une collection de ses œuvres, qui sera très chère, à cause des recherches infinies qu'exige la moindre de ses pièces. Sa traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* fera tomber, dit-on, celles de Leclerc et de M. de Monteuclos.

« GUIDI (L'abbé). — Auteur du poème sur l'*Ame des bêtes*. Cet ouvrage, plein d'âme, vivra éternellement.

« LAUS DE BOISSY. — Écuyer, lieutenant particulier de la connétablie, rapporteur du point d'honneur, de l'académie des Arcades, du Musée, etc., etc. Tant de titres ne sont qu'une faible image de ceux qu'obtient chaque jour, en littérature, le grand écrivain dont nous rappelons ici le nom et la gloire. Ses comédies sont déjà en plusieurs volumes, ses petites pièces innombrables, ses morceaux de prose ne peuvent se rassembler qu'à grands frais et à force de temps. M. Laus de Boissy a rendu croyable tout ce que l'antiquité nous raconte de son héros favori, et que nous n'avons pu expliquer qu'en supposant qu'il y a eu plusieurs Hercules. Nous nous engageons à donner un Almanach à celui qui pourra nous citer un recueil où ne se trouve pas M. Laus de Boissy.

« LUCE DE LANCIVAL. — Son poème sur l'*Ascension de M. Charles* fut cause d'abord de tout le bruit que fit cet événement, et soutiendra dans la postérité le souvenir de la découverte des globes aérostatiques.

« LEGOUVÉ. — Ce jeune poète, renonçant à tous les plaisirs et à toutes les illusions de son âge, ne respire que pour l'honneur des Almanachs et des

Étrennes poétiques ; aussi, grâce à sa vigilance, rien ne périclite dans la littérature légère.

« MAISONNEUVE. — Ce poète tragique, connu déjà par une foule de quatrains, vient de concevoir un projet magnanime pour la gloire du théâtre français. Ayant donné au public la tragédie de *Mustapha et Zéangir* sous une nouvelle forme, et voyant que son style plaisait beaucoup, il a porté sa bienveillance sur ce qu'on appelait jusqu'ici les chefs-d'œuvre de la scène, et a voulu nous débarrasser de cette ennuyeuse monotonie. C'est *Alzire* qu'il a d'abord attaqué. En portant son style sur cette pièce, il en a fait *Odnar et Zulna*, titre plus harmonieux que celui d'*Alzire ;* et cela lui a si fort réussi, qu'il va nous donner successivement *Phèdre*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Cinna* sous d'autres titres. Nous ne saurions trop l'encourager dans une si haute entreprise, et nous le prions, en notre particulier, de vouloir bien aussi jeter ce style sur *Athalie*, et de finir par là le rajeunissement du théâtre français.

« PERROT. — Maître poète et tailleur à Paris. Il donne dans la tragédie, et voici deux vers très connus et très pathétiques :

Hélas ! hélas ! hélas ! et quatre fois hélas !
Il lui coupa le cou d'un coup de coutelas !

« M. Perrot fait aussi l'épître et la fugitive. Peu d'auteurs ont pris de si justes mesures, en parlant des hommes et des animaux : témoin les vers suivants :

. . . . . Mais tandis qu'on le leurre,
Le chat passe emportant une livre de beurre :
Brusquement on se lève, on court après le chat,
Qui tout, saisi d'effroi, se sauve et casse un plat.

« PIIS (Antoine-Pierre-Auguste de). — Secrétaire ordinaire de Monseigneur comte d'Artois, etc. Ce jeune poète, tantôt avec M. Desprez, tantôt avec M. Reinier, tantôt avec M. Barré, tantôt avec son talent, tantôt seul, a conçu, corrigé ou enfanté près de mille pièces de théâtre. Son poème sur l'*Harmonie des mots et des lettres* a mis le sceau à sa réputation. C'est là qu'on a vu le Q traînant sa queue et querellant tout bas, etc. M. de Piis est le premier poète qui ait songé à donner un état fixe aux vingt-quatre lettres de l'alphabet.

« RATÉ. — *Chansons! chansons!* Tel est l'aimable cri de M. Raté. On le trouve, on le chante partout; il n'est point de journal, de recueil et d'almanach où la Gloire ne veuille écrire elle-même ce nom-là. Sa manière est tellement à lui, qu'on nomme ses couplets les *Ratés*, comme on appelle les *Augustins* tous les petits contes de M. Auguste de Piis.

« RIVAROL (Le comte de). — Cet écrivain n'eût jamais brillé dans notre Almanach, et le jour de l'immortalité ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de Ximenès n'eût bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'une inscription en vers, destinée à parer le buste du roi. Voici quelques-uns de ces vers adressés au peintre, et qui terminent la pièce :

. . . . . Tu peins un jeune roi
De qui la gloire sans seconde
Est d'avoir en tous lieux fait respecter sa loi,
Sans coûter une larme au monde.

« Cette petite inscription fit un bruit incroyable; le *Journal de Paris* s'en chargea, et c'est là que

M. le marquis de Ximénès en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature qu'on dit légère. Les *Étrennes d'Apollon*, l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol une gloire irrémédiable. Notre notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur ; et, quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre. Mais quoi ! la gloire est si douce ! On en veut à tout prix, et quel homme ne se laisserait pas violer pour elle ? On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription.

« SAINT-ANGE (DE). — Tout glorieux que puisse être ce poète du quatrain suivant :

Rival d'Ovide, et saint ! quel assemblage étrange !
A l'heureux traducteur d'un tendre original
Le nom de Saint paraît convenir assez mal ;
Mais ses vers ont prouvé qu'il a l'esprit d'un ange !

« Tout fier donc que M. de Saint-Ange puisse être de ce quatrain, nous l'aurions exclu de ce recueil, si ses pièces fugitives ne nous eussent raccommodé avec lui, et n'avaient forcé notre sévérité à lui pardonner quelques morceaux de ses Métamorphoses, dans lesquels Ovide semble avoir gâté son ton et son allure naturelle, en lui faisant doubler le pas et hausser la voix. Au fond, il n'y a de coupable qu'Ovide, mais M. de Saint-Ange l'est pour la forme.

« VIÉVILLE (MARCHAND DE LA). — Auteur d'un millier de Fables qui n'ont encore instruit, charmé ou corrigé que quelques maisons particulières, où M. de La Viéville les lit assidument. Ce poète, à qui

on reproche quelquefois sa gloire privée,
voudrait rendre à la nation, rejette la faut
libraires de Paris, qui s'obstinent de concer
puis dix ans, à ne pas imprimer son recueil
mot de cette conjuration : ce n'est pas q
braires dédaignent M. de la Viéville, ils ne
trop sûrs de le vendre ; mais ils tremblent
Fontaine, qui resterait dans leurs boutiq
M. de La Viéville cautionne La Fontaine ou
toutes les éditions qui existent, et nous lu
dons d'une prompte impression. Voyez un
dernières fables qui commence par ces vers

Un magnifique Cerf-volant,
Ne put maintenir sa corde,
Avec sa concorde, etc.

« *N. B.* Les lettres X, Y, Z se trouvent
de stérilité ; la gloire, toujours soumise aux a
hasard, ne fera rien pour elles, puisqu'ell
rien fait pour nous. On peut les comparer à ce
nébuleuses que les astronomes se contentent
diquer dans leurs catalogues. Il n'y a que M.
qui ait pu faire quelque chose pour l'X, l'Y
dans son *Poëme de l'Harmonie ;* c'est là qu
un rang et une existence :

Renouvelé du Ξ, l'X, excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'Y grec, jugé prolixe,
Et, mis, malgré son zèle, au même numér
Le Z, usé par l'S, est réduit à zéro.

TABLE

CHAMFORT

Les hommes et les choses au XVIIIe siècle..... 1
Maximes et pensées..... 129
Petits dialogues philosophiques..... 209

RIVAROL

Maximes, pensées et paradoxes..... 217
Esprit de Rivarol..... 258
Conversation de Rivarol..... 277
Petit almanach des grands hommes..... 290

Imp. Georges Jacob, — Orléans.

3 6105 011 96

STANFORD UNIVERSITY
STANFORD AUXILIARY
STANFORD, CALIFORNIA
(650) 723-920
salcirc@sulmail.stanf
All books are subject t
DATE DUE

NOV 28 2000
FEB 5 2001

UN FRANC LE VOLUME BROCH
CARTONNÉ EN TOILE ANGLAISE IMPRIMÉE 1

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES CHEFS-D'ŒUVRE FR
ET ÉTRANGERS

EN VENTE :

ANDRÉ CHÉNIER. Œuvres poétiques ..
OVIDE, L'art d'aimer. Les Amours .....
VOLTAIRE. Candide. Zadig et l'Ingénu...
HAMILTON. Histoire amoureuse de la
d'Angleterre (Mémoires du Ch^r de Gram
XAVIER DE MAISTRE. Œuvres com
BOCCACE. Contes.....
BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du gô
DIDEROT. Contes Nouvelles et Mélanges
P.-L. COURIER. L'âne, Daphnis et Chloé
SUÉTONE. Rome galante sous les douze
STERNE. Voyage sentimental, etc.....
MARGUERITE DE VALOIS. Contes
la Reine de Navarre.....
J. DE LA FONTAINE. Contes et nouvell
BRANTÔME, Vies des Dames Galantes..
CHAMPFORT & RIVAROL. Œuvres ch
MOLIÈRE. Œuvres choisies.....

Chaque volume, imprimé avec soin sur bea glacé, contient 300 à 350 pages, et environ 10.

EN PRÉPARATION 20 VOLUM

UN FRANC LE VOLUME

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CH

DES ROMANS CONTEMP
EN VENTE : 120 VOLUM

Par MM. Alfred Assollant, Élie Berthet, F. Champfleury, Jules Claretie, E. Daudet, C Étienne Énault, Escoffier, Constant Guéroult, E Emmanuel Gonzalès, Ch. Joliet, Henri de Ko G. de La Landelle, Armand Lapointe, Hte L Maquet, X. de Montépin, Eugène Muller, Perceval, Ponson du Terrail, Émile Riche Second, Paul Saunière, Tony Révillon, An Frédéric Thomas, Victor Tissot, Pierre Zaccone

D. GIRAUD. RELIEUR-IMPRI